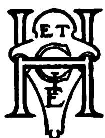
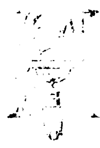
ANDRÉ CHEVRILLON

Un Crépuscule d'Islam

— *MAROC* —



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1906





Un Crépuscule d'Islam

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Sydney Smith et la renaissance des idées libérales au XIXe siècle en Angleterre. Un vol.

Dans l'Inde. Un vol.

Terres mortes. Thébaïde, Judée. Un vol.

Études anglaises. Un vol.

Sanctuaires et paysages d'Asie. Un vol.

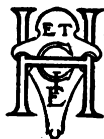
Chaque volume format in-16, broché. . . . . . 3 fr. 5

769-06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 8-06.

ANDRÉ CHEVRILLON

Un Crépuscule d'Islam

— MAROC —



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1906

UN
CRÉPUSCULE D'ISLAM

SUR LA ROUTE DE FEZ

I

2 avril 1905. En mer. — La route n'est pas sûre au sud de Tanger, au moins jusqu'à El Qçar, et pour aller à Fez, nous sommes obligés de faire ce détour par El Arach.

Un vieux bateau de cent cinquante tonnes qui finit ici sa carrière et ne prend plus, depuis qu'il est arabe, la peine de se laver. Une centaine de passagers maures, juifs, rifains, suffit à l'encombrer. Dans leurs pâles bernouss, les brunes étoffes de leurs *djellabas*, ou leurs lévites noires, ils sont prêts au mal de mer, affalés sur le pont, le *spardeck*, la passerelle, sur les coussins de velours souillé du salon, — les plus vaillants, des Maures, accroupis en cercles et faisant du thé, l'un d'eux,

çà et là, grattant sur une guitare monocorde quelque grêle modulation mineure; ou bien un juif ouvrant et fermant un lamentable accordéon d'Europe. Mais, dès le départ, à neuf heures et demie du matin, par une mer où se mirent le calme et le bleu du ciel, presque tous, déployant leurs tapis, se sont couchés; ils ont à demi fermé les yeux, et chacun, seul, ignorant les autres, nasille, bouche close, quelque bribe de mélopée arabe, si étrange, avec son éternel et pathétique intervalle d'un ton et demi.

Comme on sent que cette humanité-là, ses rythmes, ses rêves, et ce bateau, sont d'essences différentes, — que celui-ci est le produit d'une civilisation tout à fait étrangère! Ces cheminées, où tournoie la fumée du Cardiff, ces échelles et ces écoutilles de fer, la passerelle où va et vient un marin anglais, le seul, à bord, de son espèce, ses commandements nets à l'homme en *djellaba* qui fait tourner la roue du gouvernail, la pulsation profonde des machines, — bref, tout ce qui rappelle encore sur ce vieux bateau d'Afrique le travail et la vigilance de nos races d'Europe, et, d'autre part, ces postures d'atonie, les yeux sans regards de ces Maures, les trop grandes et liquides prunelles de ces juifs, leurs figures sans vigueur et mal rasées, ces voiles lâches, ces jambes nues, ces savates : quelle discordance! D'autant plus sensible que ce steamer appartient vraiment à ce public marocain; on ne le cantonne pas à l'avant, sur le pont, en trou-

peau. Au milieu de ces choses d'Europe, l'Européen ne se retrouve pas chez lui, comme, en général, en Orient, dès que, tournant le dos à la fourmilière indigène, il a mis le pied sur l'échelle d'un paquebot. Sur ce bateau, qui malgré tout nous semble spécialement nôtre, nous ne sommes pas à un autre titre que ces Rifains enfantins et sauvages qui voyagent avec leurs carabines, leurs cartouchières pleines et de romantiques poignards à la ceinture. Dans la salle à manger, sur les canapés fanés, s'entassent des colis qui rappellent la caravane et le gourbi, des corbeilles sous des voiles mystérieux, ou bien coiffées de hauts cornets d'osier, et qui doivent contenir des provisions de couscoussou ; des fusils à pierre, cerclés de cuivre, et dont la crosse est sculptée, des Remington et des Winchester, des malles d'un autre âge : gros clous et velours vert. Plusieurs grands paquets d'étoffe blanche ne se révèlent pas tout de suite vivants; mais, vers le sommet de ces ballots en forme de pyramide, de féminines prunelles noires luisent dans une fente. Plus nombreuses, des familles juives se concentrent sur elles-mêmes, aïeux, parents, enfants, qui sur ce bateau ne se quittent pas plus que dans la vie. Les jeunes femmes, à la douce figure intelligente, si pâles sous leurs éclatants fichus, allaitent des larves gémissantes.

L'extrême côte nord de l'Afrique finit de se dérouler; nous sortons du grand détroit qui la sépare de l'extrême pointe sud de l'Europe. On

sent bien que c'est ici l'un des points remarquables du globe. Jamais encore je n'avais vu si long couloir marin bordé de si nobles côtes. A trente milles de nous, la haute barre des sierras andalouses, avec, de loin en loin, l'accent d'un ressaut aigu : pure pâleur mauve dans l'azur léger où poudroie toujours je ne sais quelle blanche et lucide vapeur de diamant. A bâbord, tout près, opprimant nos petits mâts, la muraille que termine l'éperon du Spartel, — un promontoire comme il n'y en a pas dans la Méditerranée, vraiment une falaise d'Océan, toute pareille à celle qui marque, bien loin d'ici, au cap Gardafui, à l'autre bout du continent sauvage, un autre grand tournant du monde. Derrière nous, une petite ligne marine d'infini, entre les admirables montagnes de pierre (gris pâle dans la vapeur diamantée) qui forment le pilier africain d'Hercule, et le petit écran lointain de Gibraltar : les vides de la Méditerranée qui, par là-bas, commence à s'élargir librement vers la France et l'Italie. En avant, les champs de l'Atlantique qui se déploient de plus en plus, — et partout, vers le large comme dans l'immense corridor liquide, la même placidité de la mer, la splendeur lisse, allégée de brume invisible, des solitudes bleues, toute la paix instable, merveilleuse, d'un morceau de la planète engourdi dans la lumière.

Pas une voile de pêcheur en vue; notre bateau est seul dans ces espaces, tandis qu'il décrit un demi-cercle et s'oriente vers le sud. En un moment

nous avons doublé le cap Spartel, qui dessine l'une des principales figures de notre terre, et que l'on pourrait voir, j'imagine, de la lune, marquer sur la belle sphère bleuâtre le coin d'une tache dense et nuée de vapeurs. Droit au sud, maintenant, fuit une dune ardente, et qui se voile, au vent de mer, de sable fumant: c'est la côte désolée sous le soleil, qui, plus loin, borde le Sahara, puis le Sénégal, le monde noir, et s'allonge, toujours dans plus de lumière, en face d'un Atlantique embrasé. Adieu au petit phare blanc, qu'entretiennent les nations d'Europe, au pied du farouche Spartel — sentinelle avancée, en ces parages, du monde civilisé, — le seul phare du Maroc, et que relie à Tanger la seule route du Maroc! Le rythme de l'Océan nous prend, espacé, profond, et nous courons parallèlement à la dune rectiligne et poudroyante. Rien que ces choses mornes, et qui resplendissent : le jaune des sables, le bleu lourd des houles, dont chacune nous soulève, fuit en silence, et, sauvage, se précipite vers sa fin. Là-bas, par moments, à la limite commune de l'arène et de la mer, des sortes de flammes blanches semblent voler. On les voit passer en tremblant, détachées de la plage et de l'eau, et qui reviennent en convulsif éclair. Il faut quelque temps pour comprendre : sans doute, le mirage des masses d'écume qui déferlent, croulantes, sur la côte, trop loin pour que leur tonnerre nous parvienne. Réfractées dans la couche d'air inférieure et chaude, qui semble une huile ondoyante sur les

sables, elles ne sont plus que spectrale incandescence, brusque et frémissant esprit.

Vers deux heures, un petit carré blême s'est révélé sur la dune voilée de chaleur fauve. C'est une ville, Arzila, muette dans le quadrilatère de sa muraille. Un petit carré couleur de craie, perdu dans la solitude, la claire solitude qui va jusqu'au pied ruiné de son mur. Et nul signe de vie, pas un mouvement, pas une fumée sur ce lieu que nous savons humain, et dont la pâleur, sous le dévorant soleil, devient grise. Oui, cela semble abandonné depuis des siècles, et cela subsiste au bord d'un Atlantique chaud, sur une plage sans fin, où volent de blanches flammes mystérieuses...

Deux heures après, El Arach, — non point triste et livide comme Arzila, mais d'un blanc de neige au soleil, et tombant d'une falaise dans son estuaire bleu de rivière. A mesure que nous approchons, une enceinte crénelée se révèle, blanche aussi, qui l'étreint tout entière, et bientôt nous la cache : l'enveloppe d'un nid humain, posé là, scellé à cette côte déserte. Au dedans, sans doute, un bruissement ardent et secret, comme dans le sac gris et fermé que des guêpes collent à un rocher. De l'autre côté, dès le pied de cette muraille, la solitude, la mer, les campagnes lumineuses et vides à l'infini.

On jette l'ancre à l'entrée du fleuve, près de cette farouche clôture. Le simple et l'immense paysage! Point d'arbres, nul détail. Seulement le bleu splen-

dide du fleuve, la grande et pure courbe qu'il décrit avec ses plages à travers une plaine, la longue prairie sans fin qu'une bordure de collines conduit à l'Orient, et par où nous allons après-demain nous enfoncer dans le pays intérieur.

A l'entrée de la rivière, sur un promontoire de sables clairs, des bédouins, des bédouines, petit groupe pastoral, attendent avec leurs ânons chargés le bac qui va les conduire au pied de la cité close.

II

3 avril. — Derrière les murs, c'est bien la vie serrée que j'imaginais. Le matin, au réveil, dans une petite chambre qui donne sur la ruelle la plus étranglée du souk, j'entends au dehors les sonnailles des baudets, les querelles et les *baalek! baalek!* (gare! gare!) : clameur arabe et rumeur de foule comme un furieux frémissement de mouches aux vitres. O la vie énergique et simple qui bouillonne si tôt et si près! de toniques influences s'en dégagent, et cela chasse les incertitudes du réveil, comme, dès la première heure du jour, les rayons du soleil africain allument au ciel la lumière fixe de midi.

Je reçois l'hospitalité du seul Français (né d'ailleurs à Rabat) qui demeure ici. Cette petite chambre où je m'éveille est meublée à l'européenne, mais de subtiles senteurs y traînent qui ne sont pas d'Europe. Cela vient-il du dehors, des échoppes voisines et du souk? Non, car on se rend bien compte que cette trace de parfum demeure ici, comme l'ombre même de la chambre, depuis que la maison existe.

C'est l'âme arabe d'une maison arabe, et qui s'exhale de la profondeur de ses murs, arome des bois spéciaux, du cèdre peut-être qui sert à la charpente. La sentir suffit à m'évoquer l'Orient : je l'ai respirée dans les bazars de Damas et du Caire, mêlée aux fumées du benjoin et de l'aloès, aux effluves des fantastiques chameaux qui passaient sous les voûtes vaporeuses.

J'ouvre mes rideaux et je me penche à la fenêtre. Alors je ne m'étonne plus du passionné jacassement qui tout à l'heure entrait dans mon sommeil. A sept heures du matin, tout le peuple d'El Arach doit être concentré dans cette profonde ruelle. Entre les sacs de grains, les couffes renversées, les tas de luzerne, les bourricots collés au flanc des murs, quel pêle-mêle de juifs en souquenille noire, de femmes empaquetées, de gamins nus, de bédouins en guenille, de bourgeois maures! — toute cette foule qui querelle et marchande, se poussant, fluant dans la riche pénombre au fond de ce couloir.

Quand je relève les yeux, vite il faut les fermer, et plusieurs fois, avant de pouvoir fixer et reconnaître les aveuglantes blancheurs d'en face : des terrasses neigeuses dans l'illumination solaire, mais bleutées imperceptiblement, comme si par-dessous cette neige affleuraient presque des transparences de glace. Plus loin, derrière une ligne de blancs créneaux, le bleu somptueux et lourd de l'Atlantique désert, et si je me tourne un peu vers le nord, l'estuaire, d'un bleu plus lisse, l'or des

sables, et, largement déroulé dans la plaine, le premier circuit du grand Loukkoç.

On dit que ces anneaux splendides entre les plus beaux orangers du monde donnèrent aux anciens l'idée du dragon qui par delà les colonnes d'Hercule gardait les jardins enchantés des Hespérides.

*
* *

Par la rue sordide, populeuse et clamante, nous montons maintenant vers le plateau sauvage qui surplombe la mer au-dessus d'El Arach. Puanteurs et parfums d'Orient. Sur chaque maison, un lait immaculé de chaux; mais au seuil des portes cloutées, des noires demeures où la lumière n'entre pas, sous les vieilles voûtes, la boue stagne avec l'ordure en cloaques dans le cailloutis défoncé. L'ombre est humide et gourde; il doit y avoir de la fièvre ici. Quelle étrange impression! Dans ces villes fermées et concentrées pour la défense, le soleil ne pénètre pas, qui si puissamment répandu sur la campagne, se réverbère au dehors sur les murailles d'enceinte et les terrasses, en blancheur éblouissante.

Une blême, maladive humanité, — surtout les juifs, tout costumés de deuil, leurs fillettes, jambes nues sous de courtes jupes, pieds nus dans la fange, et si pâles, plus blanches encore par le contraste des fichus rouges ou safran sur la tête, des multicolores corsages. Cette jeune chair translucide

(avec un peu de rose trop vif aux pommettes) va fondre si vite dans ces ruelles malsaines! Même blancheur, mais plus mate, des musulmans citadins. Ils musent, affaissés au pas de leurs portes, ou bien tapis dans leurs échoppes. Au contraire, les bédouins qui vendent leurs herbes et leurs oignons dans le creux de la rue, sont virilement beaux. Les genoux au menton, dans un bernouss terreux, aux grandes cassures, d'où ne sort que le visage, ils semblent sculptés dans un morceau d'albâtre, comme certaines jarres égyptiennes dont le couvercle montre une face humaine. Aussi bien les traits sont égyptiens, larges et massifs. Rien du vrai caractère arabe dont l'accent est de finesse et d'acuité. J'imagine que voilà le véritable Africain blanc du nord, le primitif, l'autochtone, celui que les Romains connurent.

Nous grimpons toujours en nous garant des bourricots qui dégringolent, hirsutes, un paquet humain posé de côté sur chacun, et d'où sort une tête grave et sauvage : celle-ci nous crie *baalek! baalek!* tandis que deux pieds nus nous frôlent au passage, tant la venelle est étranglée.

Tout en haut, quelque chose d'inattendu : la ruelle tourne, un grand espace s'ouvre, bordé d'une colonnade qui étonne dans cette misérable ville. Dans ce décor antique se presse le peuple des statues poudreuses et drapées : au premier coup d'œil, c'est un coin de la vieille Rome impériale, quelque marché dans un faubourg du Trans-

tevere. Mais les figures sont trop sauvages, les capuchons africains, les femmes demi-masquées. Il y a des vieilles effondrées au pied des colonnes, d'une misère et d'une maigreur augustes, mamelles pendantes, des aïeules amenées sans doute par les familles bédouines qui viennent camper aux portes d'El Arach. Il y a des jeunes gens superbes, à physionomie pleine et calme, le teint exactement du même ton que les grisâtres laines dont ils s'enveloppent. Ils se taisent, restent là, sans bouger, et muets comme des animaux. Il y a des « Arabes » de la plaine, des Berbères de la montagne, des sorciers soudanais, des mulâtres. Figures de cuir sombre, celles-là, avec l'œil noir qui se dilue dans une jaune cornée, — et luisantes de sueur, plissées, imprégnées de la sécheresse, de la chaleur et de la sauvagerie du Sud.

Mais ce n'est pas en curieux des variétés humaines que je me promène en ce moment dans El Arach. Mon but est modeste et précis. J'ai besoin d'une corde pour entraver mon cheval au campement, d'une vraie corde qui ne soit pas en paille tressée ; et mon serviteur rifain, qui connaît bien ces bazars, a beau chercher autour du sokko, nous ne réussissons pas à trouver cet objet rare. A la fin, un marchand que nous intéressons à notre quête nous mène vers une sorte de bahut fermé, une échoppe sous l'arcade. Il en ouvre les battants. La désagréable surprise, et quelle odeur ! Ce réduit sombre est une espèce de charnier ; il

semble creusé dans un grand tas d'ordure : de vieux papiers, de vieux pots, des chiffons, montent avec des os, des peaux saignantes, le long des trois cloisons, et du plafond il en pend d'autres, et des boyaux demi-séchés, des loques, cent choses innomables.

Et dans cette ombre, accrue de celle de l'arcade, une bien étrange figure s'ébauche, un Juif en longue robe, desséché, très vieux, à mine de rapace. Il est là qui s'arrête, demi-courbé, le bras levé, dans le moment où sa serre crochait au-dessus de sa tête dans quelque proie suspendue. Et, peur ou méfiance, il se replie en nous fixant de ses prunelles aiguës; imperceptiblement, il recule comme pour rentrer dans son charnier. On dirait un oiseau de proie surpris dans son repaire, une araignée qui commençait à courir dans sa toile vers une mouche morte, mais qui, si l'on approche, soudain s'immobilise.

Tout de même ce vieux Juif se rassure et comprend ce que nous lui demandons. Sans répondre, il s'affaire dans une encoignure de son taudis, en tire une corde qui pendait là parmi des lanières. Il n'a pas cherché longtemps : sans doute, il connaît chacune de ses richesses; un ordre à nous invisible règne dans ce gîte de chiffonnier. D'une voix éteinte, il ne murmure qu'un mot : *ouahed peseta*, vingt sous. C'est plus précieux qu'on ne croirait, à El Arach, un bout de vieille corde effilochée.



A l'un des angles de ce sokko, on franchit une poterne, et voici les libres espaces, le grand plateau vert qui domine El Arach et tombe en falaise dans la mer. Là-bas il se déroule, sauvage à l'infini, mais les abords pelés de l'enceinte sont couverts de campements, tentes primitives de bédouins qui sont venus vendre à la ville leurs herbes et leurs bêtes. Un miséreux désordre sur la terre jaune, le longs des très vieux remparts : des femmes en haillons, des marmots, et des chiens, chèvres, brebis, ânons, parmi des fagots et des chaudières. Là bivouaquent aussi les caravanes qui vont conduire à Fez les caisses de thé, de sucre et de chandelle amenées à El Arach par les bateaux d'Europe. Les mulets sont au piquet; les troupes de chameaux agenouillés font de grands cercles fauves autour des monceaux de fourrage. Ils déjeunent, le ventre à terre; on voit de hautes croupes caleuses, des cuisses relevées et repliées comme celles des sauterelles, et par delà, promenées au bout de la courbe élastique du cou, les têtes somnolentes ou grognantes, les lippes où de l'herbe pend.

Cette confusion sordide, ces tentes, ces gens, ces bêtes, les feux, les fumées qui montent, la campagne vide au delà, la mer à côté : on pense à quelque foule errante et souffrante du moyen âge. Une sombre architecture militaire domine celle-ci et lui prête un caractère épique. C'est une citadelle

sarrasine qui dut tonner autrefois contre les chrétiens et protéger, dans le port d'El Arach, les pirates de Barbarie. Dans son abandon d'aujourd'hui, envahie par les herbes, comme elle nous atteste l'orgueil du grand passé mauresque! Bien plus haut que le rempart de la ville, elle surgit de ses douves et tourne vers l'Océan un éperon droit et tranchant comme une étrave. Seules de grandes cigognes l'habitent, dressées sur la ligne de faîte, silhouettes fatidiques dans l'espace. En m'éloignant de la foule, j'entends le bruit étrange et monotone qu'elles font en claquant du bec : *tac*, *tac*, *tac*....

Du côté de la mer, en contre-bas sur la pente qui monte de la grève, un puissant et mélancolique château du XVII[e] siècle ne montre que les coupoles écaillées de ses tours....

*
* *

Un peu plus loin, et tout ce monde arabe ou maure est derrière moi. Plus un monument humain, plus un être en vue. Rien qui localise le paysage : ce pourrait être aussi bien quelque vert plateau de France au bord de l'infini marin.

Seulement, cette lumière est déjà celle des régions chaudes du globe, plus molle et plus riche de la moiteur exhalée de l'Atlantique. Elle étonne au-dessus de ces graminées et de ces fleurs, qui sont bien celles qu'aiment les hommes du Nord, au printemps.

Sur une falaise de l'Océan, le printemps touche davantage. A côté de l'eau immortelle et amère où chaque saison ne fait que refléter son aile, on adore d'un élan plus vif ce miracle de quelques semaines, tant de fragilité ployante, un si tendre et si rapide éclat. Mais une excessive lumière ajoute à ce pathétique : la beauté ne s'y produit que pour s'y consumer. Sous l'azur fixe et déjà pénétré de rayons d'été, la fraîche et trop précoce énergie va s'exhaler tout de suite. Et puis, il y a moins d'allégresse dans ce bonheur de la terre et plus de volupté qui épuise.

L'air est comme une eau divine : il baigne, il coule, il enveloppe de ses baumes presque chauds. L'esprit des fleurs monte de partout, aspiré par l'ardent soleil, et de tous côtés aussi montent les alouettes chantantes.

Des mauves, des boutons d'or, des grandes marguerites, des millepertuis, mais surtout les hautes touffes, or ou bleu, des lupins. De ceux-là, vraiment, la vie s'épanche à flots, en un tiède et puissant arome. Çà et là, bleuâtre, un grand figuier de Barbarie me rappelle l'essence africaine de cette terre, l'été de six mois qui va tout brûler, sauf ces grasses raquettes qui prolifèrent toujours.

Je me suis arrêté près d'un petit cimetière. Il faut en être tout près pour le découvrir : alors on reconnaît dans l'herbe profonde, sous les fleurs sauvages, ces quelques tertres où se répète encore un peu la forme qui par-dessous s'efface. Point de

cippes; nulle inscription. Des tombes vagues, anonymes, seule trace humaine dans cette splendide solitude.

Là commence la pente qui finit par tomber en muraille sur la grève. Le petit champ de mort y suspend le peuple de ses fleurs. Tout en bas, des flaques de marée basse, les champs bronze et or des goémons dont l'odeur marine se mêle aux parfums des foins et des pollens. Je distingue quelques Arabes blancs et minuscules, perchés pour la pêche sur un rocher. Un paysage de grèves et d'Atlantique, des figures d'Arabes en bernouss : ces images de l'Orient et de l'Ouest étaient si bien séparées dans mon esprit que de les voir se réunir semble un paradoxe impossible de rêve.

Morne et chaude placidité de cet Océan sans voiles et qui, pour la vieille humanité de ce pays, reste l'infranchissable. Jusqu'à l'horizon blanchâtre traînent, serpentent sur l'étendue plane de longues moires inertes, comme dans nos latitudes nous voyons s'en former au milieu de l'été, quand le repos de la mer est absolu depuis plusieurs jours, et qu'elle s'est engourdie dans la lumière.

Lumière en ce moment, excessive lumière méridienne, à l'infini, autour de moi!... Le ciel est pâle de son afflux, et l'espace se dilate comme nos yeux dans ces ardeurs. Les sources de la vie sont ouvertes à flots sur le monde. Dans le bleu des eaux l'énergie sommeille et resplendit; l'étendue terrestre n'est que parfums, couleurs, jeune

volonté de printemps. Et partout ce prodigieux silence....

Au sommet de cette falaise, si près du cimetière dont les sépultures se révèlent à peine sous les fleurs, j'étais avec les morts dans la profondeur des forces éternelles, au cœur de l'élément, et dans cet abîme je ne sentais que paix, ordre, belle activité, — lumière toujours, dont chaque onde est une vie qui s'efface et renaît en même temps.

En ces pays de la lumière et de la mort, comme la mort se dépouille de son effroi!...

*
* *

En rentrant dans El Arach, à midi, je tombe sur notre convoi qui vient d'arriver de Tanger par terre. Dans la ruelle, dix-huit mules, deux chevaux, des muletiers et valets indigènes, — tout cela qui hennit, grogne, crie, se pousse avec le chargement, bloque l'étroit couloir, et jette l'émoi dans la petite ville. Derrière la *malhalla* (la cavalerie du caïd Mac-Lean qui rentrait directement à Fez), ils ont heureusement passé la région dangereuse au sud de Tanger.

Ce soir ils vont camper là-haut, sur le terrain public où les bédouins et les caravanes bivouaquent devant la mer, au pied de la vieille citadelle qu'habitent les cigognes.

Et demain nous les rejoindrons au point du jour pour nous mettre en route à travers la prairie.

III

4 avril. — Nous sommes un long convoi qui circule très lentement par le pays marocain, le vaste pays sans routes, la simple étendue terrestre qui ne change pas, primitive, toujours, comme la mer, et presque aussi rase. Et de cheminer ainsi, d'un horizon vers un autre horizon, si loin du monde que les civilisés se sont fait, si loin de notre présent, de notre *réalité*, c'est un plaisir de même ordre que de courir cette étendue marine où les seuls repères sont les éternelles étoiles et les lignes idéales des degrés. Ainsi voyageaient les hommes d'autrefois, ceux des vieilles légendes; ainsi voyageaient les rois mages, et plus près des commencements du monde, Jacob ou le père Abram, entre les fleuves de Mésopotamie.

A travers la plaine printanière, dans les fleurs, sous le chant des alouettes fondues dans la lumière, notre convoi s'allonge, s'allonge, et s'égrène sur une demi-lieue....

Par pelotons successifs vont les bêtes de charge,

les yeux mi-clos, l'échine opprimée d'énormes couffes à raies noires et rouges, d'où ne sortent que de longues oreilles oscillantes, les têtes résignées et les maigres pattes qui travaillent. A côté de chaque peloton les muletiers cheminent à pied, par deux et par trois, en se donnant la main, graves et beaux de la dignité du nomade. Tandis que nos domestiques juchés sur des montures, entre des bâches et des paniers, échangent des lazzis ou somnolent, ceux-ci marchent d'un pas égal et fort, tête haute et muets, comme des hommes qui passent leur vie avec les bêtes, parcourant sous le soleil ou les étoiles les longs pays silencieux. Ils sont revenus récemment de Marakech. Après quelques jours d'attente à Tanger, les voilà repartis pour une nouvelle campagne, avec le sérieux du marin qui remonte à son bord et recommence à surveiller la mer. Ils sont religieux. Eux seuls dans cette caravane s'acquittent scrupuleusement des prosternations musulmanes.

Ils sont Arabes, vêtus non de la sombre djellaba berbère, mais de blanc, blanc devenu gris, comme leurs babouches autrefois jaunes et leurs talons poudreux.

Aussi pauvre qu'eux, domestique aussi de l'homme qui nous loua les mules à Tanger, leur chef a des allures de prince et de prêtre : pâleur aristocratique, moustache frisant au-dessus de la lèvre, le bel ovale de la face cerné d'une tempe à l'autre d'un grave collier de barbe. En marche, il

se tient à l'écart, ne parle ni ne rit, — sourit parfois, d'un lent sourire supérieur. Immobile et droit, il écoute les ordres, dans la posture virile et disciplinée que la prière lui a faite familière, ne répondant que d'un *Ié* grave et sonore, ou d'un geste de la main qui se relève au bout du poignet. Il a vraiment mine et tournure d'iman.

Autrefois cet homme était riche en mules; elles sont mortes d'une épidémie, Allah lui reprenant tout. Simplement il s'est fait serviteur d'autrui, et son visage, tandis qu'il mène des bêtes qui ne sont pas les siennes, ne semble pas avoir plus connu le chagrin que la gaieté. Cependant il honore le *felous*, l'argent qui vient de Dieu. Au départ, comme son maître était en voyage, c'est à lui que je devais payer une avance. Il s'est assis devant moi sur les talons, dans la posture de l'adoration. Faisant alors une coupe de ses deux paumes, il les a présentées pour qu'y tombe l'argent des arrhes. Les pièces *hassani* tombaient; quand il y en avait quatre, l'homme entr'ouvrait ses mains; elles glissaient sur son giron, cependant qu'à voix lente, solennelle, de litanie, il annonçait les douros. *Ouahed! Etnin! Tleta! Arba! Khams!* Ce fut une cérémonie. Quand elle fut terminée, il alla s'accroupir près d'une porte et sonna une à une quatre cents piécettes d'argent sur le seuil de pierre.

Non moins que le *felous*, ces muletiers arabes honorent l'eau. Quand nous arrivons au bord d'un oued, ils ne manquent pas de descendre au pro-

fond lit du ruisseau, et là, sur les cailloux d'où fuient les tortues, relevant soigneusement leurs manches, recueillis, ils éparpillent un peu d'eau devant eux, comme pour l'offrir à quelque invisible présence. Alors seulement, avec une religieuse lenteur, ils cueillent l'onde jaunâtre dans le creux de leur main et commencent à boire, sans oublier de claquer fortement la langue.

Par-dessus nos bagages, ils ont posé des marchandises qui sont à eux, et dont ils espèrent tirer bon profit à Fez. Elles n'ajoutent guère à la charge des mules. Ce sont des serins dont la valeur est grande dans les villes de l'intérieur, la coquetterie suprême des élégants, là-bas, étant, paraît-il, de porter du bout du doigt une cage avec son mignon prisonnier, pour s'aller prélasser le soir dans les vergers et les cimetières. Nous en avons quatre avec nous, de ces cages; chacune couronne le chargement d'une bête de somme. Contre les ardeurs solaires on l'a couverte d'une toile : c'est une tente en miniature. Mais par le bas on aperçoit le petit voyageur qui pique le mil, et gaiement chante à la fraîcheur du matin, confiant dans ce logis qui tangue au pas de la mule.

Il y a Djellali, le guide, personnage supérieur, le vrai chef de la caravane, dont la dignité apparaît à ses bas jaunes, à son immense chapeau de sparterie, à la bague de son annulaire qui se détache et se lève élégamment lorsqu'il commande, à la considérable sacoche de cuir historié où sa

main plonge avec importance et fait sonner l'argent. C'est un jeune et magnifique Tlemçami, dédaigneux du sauvage Maghreb, loquace, la barbe assyrienne, mais la lèvre trop épaisse, et le teint plus que basané. Ses pères, visiblement, ont aimé les négresses, et lui-même nous confie qu'il ne s'en privera pas dans cette Fez où elles sont le luxe principal des hommes de condition, la parure désirée de la vie. Il sourit en y rêvant et se réjouit du voyage.

Il y a notre soldat, que nous louons à l'autorité marocaine, — neuf pesetas par jour. Il représente le Maghzen, et moralement, nous protège. Mais ce n'est pas son uniforme militaire qui fait son prestige. Ses insignes se réduisent à un tarbouche, invisible d'ailleurs sous sa capuche, à une petite épée, moins imposante que les poignards de nos domestiques. Son bernouss de toile noire, qu'il ne quitte jamais, a tournure monacale; mais sous la noire cagoule dont la pointe s'érige en éteignoir, le front serré d'une corde, le glaive au côté, avec sa figure sans âge, mulâtre et grêlée de petite vérole, avec ses yeux clignoteurs et sa barbiche, il a plutôt l'air d'un nécromant demi-nègre et demi-juif. Il voyage assis comme une femme, sur sa monture militaire : un bourricot nain et dont le poil hirsute tourne à la fourrure. Alors, sur ses jambes ballantes, du linge, qui depuis longtemps n'est plus douteux, dépasse le bord crasseux de sa soutane, et ses babouches qu'il retient à peine du

bout de ses pieds nus traînent presque dans l'herbe. Et point de paroles. A peine un affable grognement au départ en guise de salut : ce métis extraordinaire ne se pique pas de politesse arabe. Aussi bien, sur la route, la rumination de sa chique l'empêche de parler. Il a mine de sorcière à barbe plutôt que de sorcier, le sexe devenant ambigu dans un tel paradoxe de laideur.

Valets et palefreniers se le montrent en s'esclaffant, et la première heure de la route, ils l'égayent d'une gaillardise orientale, félicitant l'un d'eux d'avoir été, la nuit passée, le trop bon ami du personnage. Ah! les prodigieux rires qui secouent les gars berbères sur leurs mules! Comme cela sonne avec énergie dans la joie de l'aurore! Et le tire-lire de l'alouette monte encore et s'exalte au ciel. Et l'on va dans la rosée, d'une nappe de soucis ou d'anémones, vers une nappe d'anémones ou de soucis. Et ce jeune vin du printemps et du matin qui nous enivre, nos chevaux s'en grisent aussi; la vue de la prairie libre devant eux les affole. Alors ils nous mènent une telle danse, si longtemps, s'excitant de notre résistance, énervés de plus en plus, qu'il faut leur rendre la main. Oh! ce départ de flèche décochée! Brusquement le sol semble monter, se rapprocher; on n'est plus que vol, vent, vitesse! On rattrape les pelotons égrenés de la caravane comme s'ils ne bougeaient pas, les rifains, le soldat, le guide, les bagages; tout de suite on est seul, une petite chose lancée vers

l'horizon, tout près de l'herbe qui passe en lignes de vitesse, ne sachant plus rien que l'espace, la lumière, et dans le bruit continu de l'air aux oreilles, le seul battement sourd, régulier, rythmique des foulées.

*
* *

Ce premier jour, à sept heures, tournant le dos aux huiles bleues de l'Océan, nous nous enfoncions dans un vaste pays d'Afrique. D'abord une région de sables, et pour seule végétation les toujours surprenants figuiers de Barbarie : un morceau de nature tout à fait indépendant de l'homme, et qui n'atteint sa plénitude de vie, tout son caractère, que sous les flammes inhumaines de midi. Gagnant alors le bord d'un plateau, nous longions en la dominant une plaine immense d'où montaient les fumées de la terre grasse. Le tranquille Loukkoç la possédait tout entière; de l'horizon jusqu'à l'estuaire bleu d'El Arach se développaient ses grands anneaux de reptile endormi. Des nappes d'or jetées par le printemps traînaient dans la prairie, et l'odeur amère et si pure des soucis montait jusqu'à nous, avec les bouffées molles des lupins.

En face, bien au delà du fleuve, une ligne de montagnes circulait au-dessus de l'horizon, parallèle au plateau dont nous suivions le bord. A l'infini ces longues vagues se chevauchaient, s'étiraient, ondulant les unes derrière les autres, comme des

échines de lévriers en chasse. Et souple, élancée dans l'amplitude de l'espace et de la lumière, leur course exaltait encore le bonheur et la vie, aux longs rayons du matin, de la jeune étendue terrestre.

Vers huit heures, nous sommes descendus dans la plaine, et la coupant obliquement, j'ai rejoint seul la berge du Loukkoç. Dans cette rivière marine passe la pulsation des océans, et sa vase sent le goémon. Je m'en étonnais, dans une telle lumière d'Afrique, ces paysages d'estuaires n'étant associés dans mon souvenir qu'aux grises mélancolies de notre Bretagne et de la Cornouaille anglaise, à de nostalgiques paysages arthuriens. Cette vase était chaude, une vapeur en sortait où s'embuaient des luxuriances végétales, rideaux de lianes, frais feuillages d'une émeraude plus surnaturelle encore que celle des jeunes saules.

Je sentais une nature vierge qui déploie sa vie splendide, en silence, pour elle-même, un coin de la terre avant la conquête humaine. Des échassiers blancs, haut montés sur une patte unique, chacun solitaire dans sa crique ou sur un promontoire, reflétaient dans l'eau leur pâle personnage et ne se troublaient pas de notre venue. Sur la rive herbeuse errait un peuple de bœufs, et des chèvres et des chevreaux, et des agneaux et des brebis. D'un pas que l'herbe rendait silencieux, mon cheval me conduisait tout le long de la berge sinueuse, à travers ces familles de fraternelles créatures.

Une petite folle de chevrette dégringola du bord escarpé sur une plage de boue laissée par le jusant. Elle ne savait pas remonter; elle pleurait sa plainte grêle de petite fille, et sa mère anxieuse allait et venait sur le talus, l'interrogeant, lui parlant d'une voix expressive, presque humaine.

Puis, de nouveau, le large de la prairie où paissent les animaux du Maghzen, sans gardiens visibles, comme s'ils n'appartenaient à personne. Par troupeaux, par tribus, ils s'espaçaient au loin dans la plaine pastorale. Dèrrière chaque bête à corne, suivant chacun de ses pas, marchait une sorte d'ibis que les Arabes appellent « oiseau du bœuf », tant il semble, si délicat, fragile, spécialement attaché au lourd ruminant par une sorte d'alliance. Pour nous regarder passer, ces animaux s'approchaient de l'imperceptible sente. Les petits veaux s'arrêtaient de bondir, les ibis tournaient vers nous leurs têtes élégantes, les bœufs nous tendaient leurs mufles, les chèvres chevrotaient, et les poulains, détalant de leur galop gauche et saccadé, s'arrêtaient net au bord de la piste, hennissant à nos bêtes. Le ciel avait aussi ses habitants : des canards sauvages le traversaient, en longs triangles dont frissonnaient les bords.

Lumière matinale et neuve, lustre frais des jeunes herbes, beauté d'un monde qui semble né d'hier! Et, sur le tapis émaillé de fleurs qu'était la campagne à l'infini, toutes ces créatures innocentes qui pais-

saient et se gardaient elles-mêmes! Je songeais à ces naïves images du paradis terrestre que nous regardions dans notre enfance : les premiers jours de la Création, avant le mal, avant la peur, avant la mort, quand les animaux croissaient et multipliaient en paix sur la terre, et que Dieu, paraissant dans un nuage, ouvrait ses mains pour les bénir.

*
* *

A midi, nous avons trouvé la famille humaine : cinq huttes de roseaux près d'une boucle du fleuve, dont le fossé vaseux revient par là au milieu de la plaine. Des vieillards à barbes de patriarche nous regardaient arriver avec une impassibilité de sages. A peine s'écartaient-ils sur notre passage de la sente qui longe leur douar, et nos bêtes en défilant les touchaient presque, sans qu'ils parussent s'en émouvoir. Leurs grandes draperies avaient été blanches; à ce signe, on reconnaissait qu'ils n'étaient pas berbères : les habitants de cette plaine descendent, paraît-il, d'une tribu arabe établie là depuis la conquête. Des enfants accouraient, qui n'avaient pas encore appris les lentes allures musulmanes. Ils me rappelaient ceux d'Égypte : nus, jaunâtres, le crâne rasé sauf une longue mèche, le ventre ballonnant, les yeux mangés de mouches, ou les cils déjà collés par l'ophtalmie.

Là, nous avons posé notre bivouac. C'est tran-

quille et c'est beau, ces vieilles besognes de campement qui furent de tous temps les mêmes : les pieux que l'on enfonce à coups de maillet, les tentes que l'on dresse, l'humble village de toile, qui se lève sur l'herbe, les bêtes que l'on aligne à la corde. Et puis, les charges enlevées, les chevaux dessellés et nus, maintenant faciles comme les mules, — toute la file patiente qui descend dans le lit du fleuve, à l'abreuvoir.

Lourdement passent les heures sous la tente où la chaleur s'amasse comme dans une cloche, malgré le courant d'air que l'on appelle en relevant par en bas deux pans de la toile.

Vers cinq heures, le ciel s'est rapidement tendu de grisaille : l'air a fraîchi. Puis le soir est tombé avec une émotion du nord, de limpides clartés jaunes s'attardant jusqu'à la nuit complète dans l'intervalle étroit, entre la grande panne grise et l'horizon de la terre obscure. Une émotion du nord, mais, alentour, l'immensité, la sauvagerie, les solitudes d'un paysage d'Afrique.

Un souffle moite (l'Océan est tout proche) passait sur l'herbe épaisse et terne de la plaine, nous apportant ce frisson mystérieux du soir. Le ciel semblait peu à peu baisser, et ses nuées se déroulaient, d'un mouvement égal, incessant, éternel. Tout s'embuait au loin. Autour du campement, des bestiaux debout attendaient que la nuit eût fini de les prendre, leurs troupeaux, leurs peuples en liberté

dispersés là comme à l'infini de la grande prairie.

Nous regardions passer des femmes qui remontaient du lit profond de la rivière, portant l'eau nécessaire aux travaux du soir. Elles se suivaient en procession vague dans l'ombre, l'échine ployée sous la cruche ruisselante; et soutenant la charge d'une corde passée autour de la tête, elles tiraient du front comme des bêtes sous le joug.

Parurent des musiciens ambulants, qui venaient d'un autre douar, et s'apprêtaient à coucher là, — si maigres, si pauvres, vêtus de loques cousues bout à bout, mais qui tombent encore de leurs épaules en lignes fières de draperies : ils vivent du lait, de la farine, des liards qu'on leur donne dans les villages en échange d'un peu d'art. Timides, ils nous observaient de loin; il fallut leur faire signe plusieurs fois, amicalement, pour les décider à venir plus près. Alors, dans la nuit tombante, au sein de l'étendue primitive où les sons se perdaient, une toute petite musique se mit à frémir, grattement de cordes, grêle gémissement d'une musette, et par-dessous, la pulsation à contretemps, le rythme oriental d'un tambourin : la musique naturelle aux hommes de ces prairies, comme celle des sauterelles aux sauterelles.

Ils se turent, firent leurs salaams et s'en allèrent, joyeux d'un petit réal (les paysans du Maroc comptent par réaux, comme ceux de Basse-Bretagne).

L'intérieur des tentes s'éclairait. Chacun finissait

d'arranger son abri pour cette nuit. Entre ces murs de toile, à la lueur intime d'une bougie, on oubliait un peu l'espace nocturne et trop vaste au dehors. On lisait, on écrivait des lettres, dans l'espoir de croiser, le lendemain, quelque courrier en route pour un port. Chez les muletiers, une voix arabe contait quelque belle histoire. Les veilleurs prêtés par le village prenaient leurs postes autour du campement, et puis s'accroupissaient dans l'herbe, taches pâles, demi-fondues dans la nuit, chacune solitaire, et qui ne bougeait plus. A la porte de mon frêle logis, je regardais dans l'obscurité un grand arbre se gonfler au vent nocturne, — un puissant arbre volumineux, plus admirable de n'avoir point de compagnon, principal point de repère, d'El Arach à El Qçar, dans la monotonie de la plaine. C'était un tremble, que l'on appelle grisard dans le nord de la France. Il se gonflait, il bruissait tristement à chaque souffle qui passait; on devinait sa pâleur, ses brusques frissons d'argent. Toute la tristesse de la solitude et de la nuit s'exprimait en ses longs soupirs....

Aboiements jusqu'au matin, ceux des jaunes chiens hâves qui, le jour, se taisent et se cachent, mais la nuit, mènent grand train, courent entre les tentes après d'invisibles choses, des fantômes de chiens, j'imagine, que les yeux humains ne perçoivent pas. Ce tapage fait partie des choses régulières; on l'encourage; il éloigne ces brigands que

l'on ne voit pas non plus pendant le jour. Combien étrange la vie de cette plaine qui, dans la lumière, est l'image du silence et de la paix, et la nuit, s'anime de chiens, d'esprits et de voleurs!...

Vers trois heures, pour varier un peu l'insomnie, je rampe hors de ma tente. Aucune étoile; la panne de nuages est toujours tendue là-haut; comme il fait noir! Je devine la file de nos bêtes immobiles aux piquets; les jappements se taisent : sans doute, on sent ma présence; mais, de tous côtés, des prunelles luisent, des échines basses, vagues, passent dans l'ombre, frôlent les triangles de toile. Combien sont-ils? Plus nombreux, certes, que les habitants du village, et tous en mouvement, cette nuit, affairés à quelque sabbat mystérieux de chiens.

Plus loin, hors du campement, soudain je tombe sur une chose blanchâtre qui, vaguement, émerge des ténèbres.... Deux pas de plus, et cela se révèle humain : un Arabe accroupi dans son bernouss, un des veilleurs qui, à cinquante mètres les uns des autres, font un grand cercle autour de nous. On recule, saisi de découvrir cet être tapi dans l'herbe qui vient de passer là toutes ces heures de la nuit, et nous a laissé venir si près, sans parler ni remuer.

*
* *

5 avril. — En route à sept heures. Vingt kilomètres en ligne droite dans l'herbe, par la grande

steppe d'un vert gras, presque fade, comme les pâturages de Flandre. Toujours le ciel voilé, la panne de vapeurs tendue très bas sur la terre, couvant la plaine qui là-dessous se tait davantage et se recueille pour développer en silence l'infini de sa vie végétale. Nul essor aujourd'hui d'alouettes chantantes, mais de petites tortues jaunes traversent la sente avec la lenteur de sommeil qui convient à ce matin de grisaille engourdie.

Vers midi, nous avons passé le Loukkoç. Par un raidillon tracé dans la terre de son ravin, on descend dans son lit profond. Puis le gué, très lentement, les bêtes jusqu'au ventre dans l'eau bourbeuse, les couffes que portent les mules y trempant en partie, toute la caravane étrangement enfermée dans ce couloir entre des murs de glaise. Cette riche terre, cette abrupte tranchée où des eaux chargées de limon roulent avec véhémence, le vert extraordinaire sous le soleil qui se dégage enfin, des buissons accrochés au talus, tout cela qui sent le pays sauvage, et déjà les véhémences tropicales, m'évoquait les violentes *gangas* de Ceylan.

Sur l'autre rive commence une contrée nouvelle. On approche d'El Qçar, et la prairie se transforme en beau parc : d'admirables arbres règnent là, le pied dans les hautes fleurs. Il faut regarder deux fois leur légère et riche chevelure qui retombe, ce long feuillage d'argent gris, pour reconnaître des oliviers, tant ils sont volumineux, faits de ramures qui se superposent, des oliviers à deux étages, les

plus grands et mélancoliquement élyséens que j'aie jamais vus. Alors commencent les vergers, les beaux vergers qui mettent leur calme et leur parfum autour des vieilles villes musulmanes. Il y en a qui sont tout ardents d'amandiers en fleurs, essaims de pétales sans une pointe de verdure, et légers comme des vols suspendus de roses et lumineux papillons. Et des jardins d'orangers, leur feuillage austère et brillant comme celui des lauriers, et leurs fleurs de chair blanche, embaumant la grave campagne de suavité.

Et c'est l'entrée de la vieille, de la croulante El Qçar. L'herbe s'efface; sur un sol dénivelé, pulvérulent de terrain vague, les restes rongés d'une enceinte se lèvent, les arcades plâtreuses d'un tombeau de saint, des koubbas effritées, puis des maisons qui furent abandonnées, j'imagine, il y a bien longtemps, les grilles de leurs meurtrières chargées de toiles d'araignées; enfin des dômes, des bulbes, des minarets vétustes. Et tout cela de terre séchée : brique arabe par tranches diagonales qui s'entrecroisent en dessin d'arabesque; et si vieille, cette brique, si disjointe, d'aspect friable et tendre comme une poterie dont l'émail serait usé; — tout cela d'une même substance vénérable, recuite et dorée par les siècles, exactement de même couleur que la poudre des talus.

III

5-6 avril. — C'est une mourante ville de province, et de province marocaine, une languissante et fragmentaire survivance du grand passé mauresque. La plupart de ses rues datent du temps où les Maures, établis des deux côtés de la Méditerranée, étaient aussi des Européens. Leurs maisons d'Afrique avaient des pignons comme celles de Tolède et de Grenade. On ne s'attendait pas à trouver, dans une ville musulmane, au lieu des terrasses de chaux, ces toitures triangulaires de tuile, pareilles à celles des plus anciennes villes de notre Provence, d'une Arles, d'une Aigues-Mortes, — aussi fanées, confondues dans un même aspect de poussière, du même rose aride et déteint, couvrant la ville entière d'une seule écaille que l'âge a toute bossuée.

Aujourd'hui cette ville est surtout la capitale des cigognes. Chaque hiver, revenant des pays chrétiens, elles viennent s'y laver aux pluies d'un ciel musulman. Pas un pignon, pas un faîte où les grands oiseaux n'aient planté triomphalement leurs nids. On ne peut lever la tête sans voir un long

bec, des échasses, une silhouette d'importance profilée haut dans l'espace, ou bien couchée, sortant à demi d'un vaste panier de branches.

Les cigognes sont ici les vrais vivants. Somnolence, torpeur des humains. Ce pauvre peuple inanimé s'éteint dans la misère, la pourriture, l'anémie, les plus basses superstitions, toute vie tarie par une administration meurtrière, toute volonté d'effort tuée par les rapines systématiques des tristes gouverneurs qui ne sont là que pour se gorger. Et cette langueur est sensible aux yeux. Les rues, où même le primitif cailloutis arabe fait défaut, sont des chemins vagues où vaguent avec une lenteur impressionnante des formes enveloppées. Çà et là, une femme plus cachée qu'une morte dans un linge, un homme d'allure torpide et sans but, et qui bientôt se laisse tomber dans la poussière. Et partout, dans cette poudre, les monuments de la mort, de vieux mausolées de brique et de plâtre qui s'écaillent, chacun un lieu de prières où traînent quelques dévots.

Car l'Islam, ici, a perdu son âpre et fière simplicité. C'est une religion énervée, toute de pratiques, pèlerinages, confréries, fétiches et miracles. L'objet du culte n'est plus Allah, mais le saint qui s'est absorbé en Dieu, un hystérique, un bon fol, plus souvent un thaumaturge habile qui vend ses miracles, et laisse à ses héritiers une *baraka*[1] sur-

1. *Baraka* : bénédiction, effluve miraculeux, influence bienfaisante.

naturelle dont ceux-ci trafiquent à leur tour. Ainsi dégénère en sorcellerie africaine d'homme-médecine le soufisme mystique, venu sans doute, par Alexandrie et la Perse, de l'Inde panthéiste. Derrière les clôtures des *zaouias* règnent la maladie nerveuse, l'hypnose, entretenues par les danses, les cris, les aigres musiques, comme par les exaltations narcotiques du kief, par tout ce qui excite, étourdit et jette l'homme hors de lui-même dans l'extase. Dans une ruelle écartée, où je m'étais aventuré, un tapage monotone, derrière un mur, m'intriguait, — un si triste sabbat acharné de musettes et de tambours. Une porte de bois se présenta; elle était fermée, mais tellement délabrée (comme toutes choses à El Qçar) qu'à travers une de ses fissures je pus épier ce qui se passait là. Je vis une grande cour, pleine d'une foule masculine et qui semblait démente : des vieux, des jeunes, maigres la plupart, dans leurs grises loques rapiécées, et les mains agitées, les yeux brillants de délire. Ils se pressaient en cercles, et toutes les têtes branlaient ensemble, vertigineusement, en poussant un *hou hou* farouche et creux de bête, dans le charivari des musettes, au rythme accéléré des tambours. Au centre, deux forcenés se trémoussaient en une danse convulsionnaire....

De tels sursauts laissent les nerfs épuisés. Les yeux que vient d'enflammer la fièvre s'éteignent davantage. A ces frénésies intermittentes de danse ou d'extase nègre se réduit la vie de cette ville malade.

El Qçar ne me présente que les images du déclin le plus misérable. Dans l'obscurité des souks, imprégnée des odeurs anciennes du cèdre, de l'encens et de l'eau de rose, sous les rais bleus de soleil qui filtrent de la voûte déchirée, quels visages, quelles attitudes de fatigues! — pâleurs exsangues de juifs mélancoliques, apathies et fainéantises de décadence musulmane. A côté des babouches, des drogues des parfumeurs, de la barbare ferraille des armuriers, les plus vils produits des usines d'Europe, comme il s'en promène dans les roulottes de nos campagnes. Et dans ces bazars on vend aussi des sortilèges, des philtres, des talismans. D'obscures terreurs y traînent. Sous leur sol, dans un affreux égout qui passe là, résident des djinns de toutes sortes. Il y en a de mâles et de femelles, il y en a de jaunes et de blancs; on en connaît de nègres et d'autres qui sont juifs. On sait les noms de leurs tribus, de leurs sultans-démons : Bou Châma, Bou Yeudi, sultan Senmaraj. Ils ont leurs fêtes, leurs fidèles, les *gnaoua* qui chassent les djinns des malades, et forment d'étranges confréries, avec mokkadems, marabouts, saints patrons. Le djinn juif Sebabouin est particulièrement difficile à exorciser. Pour agir sur lui, les frères s'enivrent d'*aguardiente*, s'excitent par des saltations, puis se précipitent sur des immondices qu'ils dévorent à pleines mains.

Ces tristes choses nous étaient contées par le

seul Français d'El Qçar, qui vit là depuis quinze ans, tout à fait arabisé, plus superbement arabe que les pauvres Arabes autour de lui, avec ses voiles si purs, sa voix grave, le geste rare et musulman de l'avant-bras qui se lève, nu, hors des mousselines traînantes, — de la main, suivant la prescription coranique, modestement baguée d'un seul anneau d'argent. Il nous disait cette humanité malade et décrépite, sa croupissante misère, la prostitution générale des femmes (dont le khalifat tire un revenu), les paniques lorsque les Khlot, fusil en main, descendent de leurs montagnes pour cerner un quartier et se conquérir un butin de jeunes filles. Il disait encore sa solitude, le néant des conversations avec les indigènes. Et si triste que paraisse un tel exil, il avouait ne plus pouvoir vivre en Europe. Parfois il essaye de prendre un congé, mais une étrange nostalgie le rappelle vite dans cette petite cité moribonde du Mahgreb.

C'est que de toutes ces choses d'Islam qui s'inclinent tranquillement dans la mort et que le temps recouvre de sa lente poussière, de ces mosquées muettes qui se délitent parmi les cactus et les fleurs, de ce peuple qui s'engourdit dans une somnolence, un charme de paix et de mélancolie se dégage dont peut s'enchanter un Européen. Comme de là tout l'effort tendu de notre civilisation paraît vain! Un songe harassé, un manège inutile et sans trêve d'obsédés. Ainsi quand d'un jardin nocturne, on voit derrière la glace d'une fenêtre tourner des dan-

seurs au rythme d'une musique dont on ne perçoit rien. Quel rêve suivent-ils, qui les met en mouvement? Hors de ce rêve de somnanbules, hors de cette foule et de son tournoiement, dans le silence et la paix du libre espace est la vérité. Telle est la muette, la perfide suggestion de ces calmes et radieux pays où, parmi des hommes qui ne sont presque plus des vivants, on sent se dénouer les liens qui obligent, les servitudes et jusqu'aux devoirs, fondre le désir de pouvoir et de valoir, et tout ce qui aiguillonne à l'effort. Quelle tentation, comme ces hommes, de ne plus mesurer la durée, de se perdre dans l'écoulement égal de ses heures, de s'engourdir avec toutes choses dans du silence et de la lumière! Ces minarets abandonnés, çà et là, dans un champ de fleurs, dans la poudre d'un lieu vague, ces dômes délabrés qui lèvent leur grand âge dans le jeune azur, toutes ces choses nous parlent, nous rappellent leur sagesse qui est de ne point résister, de s'abandonner, de laisser faire le temps qui les a menées à la vieillesse où elles sont belles, qui les mène à la mort où elles seront bien. Et cet azur du ciel, n'est-il pas plus divin, si nous ne remuons pas? Dans la tranquille beauté du monde toujours jeune est la seule joie qui soit absolue; cette joie sera nous-même, si nous savons nous oublier, nous taire et contempler. La vieille pierre fauve de ces remparts, de ces mausolées, comme elle s'enveloppe et se pénètre du clair matin qui succède à tant de matins!

En Egypte, terre du soleil et de la mort, j'ai senti, dans un long séjour, le temps s'immobiliser dans la lumière. En cette contrée de l'éternel, bien autrement qu'ici, s'efface l'illusion si spéciale et compliquée dont s'hallucine la vie d'un Européen, ce rêve qui vraiment est sans rapport aucun avec l'infini de silence où, tout de suite, nous allons entrer. Mais en tout pays d'Islam, la mort semble facile et fraternelle, qui nous présente, au sein d'une nature enchantée, ses monuments et ses images. La saveur du lotos que l'on cueille là semble son avant-goût magique. Il faut, pour qu'agisse le charme étrange, être seul, attendre beaucoup, ne point changer de place. Dans cette pauvre El Qçar, où je ne fais que passer, je n'ai pas le temps de le subir, et pourtant, derrière les misères d'une petite ville de décadence marocaine et tout ce qui répugne au nouveau venu d'Europe, je reconnais bien ses indices. La solennité souterraine d'une crypte est dans ces profondes ruelles tortueuses... Des femmes passent, rasant un mur, plus lourdement voilées que des nonnes; leurs formes vagues se confondent à la pâleur de la chaux. La voix planante et calmante du muezzin — invariable à travers les siècles — se suspend sur la ville comme une incantation de paix, et se prolonge. L'homme chante comme en rêve. La voix n'a rien de personnel; on dirait qu'elle est étrangère au chanteur, qu'elle vient de très loin, et ne fait que le traverser. Si lente, sans passion, elle sort du profond passé des ancêtres. Par elle, les morts parlent

aux vivants pour les pacifier et déjà les endormir....

Le jour pâlit; par un chemin de poussière et de solitude, on s'aventure vers les vergers : silence, heureuse tranquillité de ces jardins en fleurs, parmi des coupoles décolorées de tombeaux. Un soir d'or, des ruines, les parfums de la terre, la joie mystérieuse du printemps, ses divines ivresses, — et partout la fraîcheur de la sève affluente....

La vie ne cesse pas de se produire, toujours la même, dans le présent qui ne passe pas. Comme une onde lumineuse dans la vibration générale d'une flamme, ce qui s'efface dans la mort se répète dans le même instant. Je m'en retourne par le chemin de poussière et de solitude. O le jet surprenant derrière un talus, dans un champ de solanées sauvages, de trois dattiers fusant par-dessus l'abandon d'un minaret déteint! Quelle miraculeuse énergie de vie ordonne et suspend si haut le rayonnement de leurs palmes frangées?

Ce vieux minaret n'est pas tout à fait délaissé. Une cigogne l'habite. Au sommet de la lanterne, elle s'érige, et semble géante dans la limpidité du soir. Et là-bas j'en vois beaucoup d'autres, tout un peuple fantastique. Car la ville, derrière les jardins, se découpe sur le crépuscule vermeil, et chaque tour, chaque dôme, chaque pointe s'achève par la silhouette d'un grand oiseau dressé sur son grand nid. Et ces cigognes, ces nids, ces jardins, ce soir embaumé de printemps, tout cela n'a-t-il pas été déjà? Tout cela est-il *autre*, vraiment, qu'hier et que jadis?

*
* *

Nous campions sur des talus d'herbe fine, dans ce quartier des jardins. Le parfum des orangers ne me laissait pas dormir. Se glissant sous la tente, il s'y concentrait et nous chassait au dehors. Ainsi je connus et vécus presque tout entière une nuit enchantée de clair de lune et de musique. Ses heures passèrent, chacune plus secrète et transfigurant plus mystérieusement le monde.

Avec délices, on respirait les fragrances de l'air, déjà tiède par un soudain progrès du printemps, et dont erraient les souffles légers. Le bleu des infinis semblait liquide, et dans cet océan de calme et de silence, le croissant dérivait avec lenteur, — un croissant insolite et que ne connaissent pas les peuples du Nord, celui des pays musulmans, horizontalement couché dans l'espace, ses deux pointes relevées à la même hauteur, comme celles d'un lumineux esquif. Et cette lune différente faisait la nuit plus étrange. On avait l'illusion de contempler ces choses pour la première fois : le ciel et la terre dans la nuit et le clair de lune. Et leur sens se révélait plus émouvant et divin.

La terre n'était pas inerte. Autour de nous, dans les vergers voisins comme au loin dans la montagne et par les plaines, elle rêvait dans le bleu de la nuit, elle murmurait et chantait par toutes ses voix. Un infini d'insectes stridulait, en imperceptibles tin-



teries d'argent; on distinguait bien les plus prochaines, si brèves, comme d'un léger grelot qu'on remuerait un peu, puis coupées d'un petit silence, et reprenant toujours. Mais par delà, les millions d'autres se mêlaient, s'étendaient en un seul plan sonore, illimité, comme la surface même, la surface rêveuse et chantante de la terre.

Sur ce fond qu'on finissait par ne plus entendre, se détachaient les thèmes divers des autres vivants. Il y avait l'appel innombrable et sans trêve des grenouilles, et qui parfois s'enflait, comme se rapprochant soudain, s'exaspérait d'un redoublement collectif de désir; et cette ardeur brusque remuait la nuit jusqu'au cœur. Cela ne venait pas à la fois de partout, comme la musique des insectes; on reconnaissait deux peuples distincts, dont l'un se taisait tout d'un coup pour écouter l'autre. Quelle émotion dans ce coassement nocturne des rainettes, au printemps déjà chaud du midi! C'est la voix de l'Amour élémentaire qui s'éveille encore une fois et ne sait que clamer son violent et simple appétit de vie.

Il y avait aussi la note unique du crapaud, si extraordinairement limpide, désincarnée, un tintement d'harmonica : *ut*, *ut*, *ut*, *ut*; — toujours la même, de deux en deux secondes.

Au-dessus des créatures rampantes, les êtres supérieurs sentaient et commentaient la solennité de la nuit. Des rossignols, dans les floraisons vaporeuses des amandiers, se répondaient d'un jardin à

l'autre, en dialogues coupés de poses et de recueillements. Déjà le chant décidé, vigoureux, la maîtrise que l'oiseau-génie n'atteint en France qu'au début de mai, après s'être essayé durant plusieurs semaines. Pures palpitations musicales d'abord, trilles graves et véhéments, jaillis du cœur, répétés avec une ferveur grandissante et pathétique, à pleine poitrine de petit oiseau enthousiaste, battements redoublés, d'où surgit comme d'un bouillon de source le jet de cristal, fantaisiste, perçant, lyrique, et qui soudain se pâme. Sur le tard de la nuit, comme on devinait l'aube, l'un après l'autre se turent. Un seul, au lieu de défaillir, se surexcitait encore; de celui-là le discours grandissait au loin, et dans sa volonté de parler à toute la nature, s'exaltait jusqu'au délire....

Et la voix de l'homme aussi se mêlait à toutes celles qui montaient de la terre obscure. Quelque rêveur arabe retenu dans les jardins par les magies du printemps et de la lune élançait son âme en modulations extatiques et mineures, notes d'amour, la plus haute tendue d'un suprême et presque douloureux effort, maintenue là, prolongée, comme si la passion essayait de s'éterniser en elle. Et soudain, la cadence, triste, convulsive, par les étranges intervalles chromatiques. Et puis, avant de recommencer, et pour tenter de mieux dire l'indicible, d'inventer une variation plus ardente, — un long intervalle de silence, solennel, et comme rempli par la prière et la méditation.

Et l'on sentait que l'homme n'était là qu'une créature parmi les autres créatures, qu'il jouait seulement sa partie dans le concert immense et vague de la vie. Voix de l'homme et de l'oiseau, et celle des créatures rampantes, et celle des insectes, à l'infini de l'étendue, toutes suscitées comme les effluves des vagues jardins par l'universelle aspiration vers du divin pressenti, toutes portées par la même onde montante de désir. Elles n'empêchaient pas, ces voix, d'entendre le céleste silence. Religieuse, pénétrée jusqu'au fond de molle clarté bleue, cette paix de l'éther était l'éternité visible.

Nuit sacrée où se révélait dans son unité cette vie de l'univers que le jour ne laisse point percevoir. Si parfois je m'assoupissais, je retrouvais en revenant à moi sa présence divine, son bonheur et sa beauté. Elle était là encore.... J'avais perdu conscience, et je ne reprenais pas tout de suite la notion du temps. Cependant le croissant s'était étrangement déplacé, l'enchantement durait.... Alors, comme si rarement dans son existence, l'homme cessait d'être *séparé*; pendant quelques instants son être insatisfait trouvait sa plénitude.

IV

7-14 avril. — Quand nous quittâmes El Qçar, où nous étions si vite arrivés, ce fut la sensation du vrai départ, — celle du marin qui n'a fait jusque-là que longer des côtes, et prend enfin le large.

Huit étapes, brèves il est vrai, nous séparaient de Fez, — huit jours qui passèrent trop simples et monotones pour ne pas se confondre à peu près dans le souvenir. La plupart s'étendaient en de longues plaines très semblables, et qui étaient pourtant des pays distincts, chacun avec sa rivière, et séparé du suivant par une puissante levée de terrain, — une houle tendue de l'Est à l'Ouest, et que nous mettions trois ou quatre heures à traverser. Mais, plate comme une mer dormante, ou bien soulevée, c'était toujours la même terre extraordinairement fraîche et verte, sans arbres, sans autre printemps que celui des blés et de l'herbe en fleurs, sans parfum que l'odeur amère des soucis, car les marguerites, les petits iris, les brûlantes ané-

mones, ne sont des joies que pour les yeux. Le vrai printemps qui enivre, nous l'avions laissé dans les vergers d'El Qçar. Mais le bonheur de l'alouette ne cessait pas de ruisseler aux cieux. Invisible, fondue dans l'abîme de lumière, elle n'était plus qu'esprit désincarné, l'extatique et frémissante allégresse du matin.

Chaque jour le réveil à l'aube, quand son eau blanche dilue imperceptiblement la nuit et commence de noyer les étoiles. Alors mon serviteur, passant la tête sous la tente, m'appelle; puis il se glisse tout à fait, et d'abord allume la lanterne. Vite il faut se laver et se vêtir, à la clarté de cette pauvre flamme, dans le frisson du premier matin, les pieds dans l'herbe et les fleurs, que nous avons emprisonnées avec nous. Les muletiers sont impatients de faire les charges. Si je tarde, ils commencent d'arracher mes piquets et d'abattre mon logis. Le voici par terre, chose informe, qui s'affaisse sur l'herbe, et qui flotte, bat au vent du matin. Triste impression de perdre si vite ce semblant d'abri. En grelottant, on finit de s'habiller sous l'immensité froide du ciel qui ne s'éclaire alors que d'une première lueur d'acier. Le ciel, la plaine rase qui sort de la nuit : que cela est vaste, inhumain! On se sent si perdu, au centre de l'horizon circulaire, dans le désordre d'un camp que l'on défait : toiles à demi décrochées, claquant comme des voiles de naufrage, cantines ouvertes par terre; et, pêle-mêle, dans le rond que la tente

a laissé sur l'herbe trempée, l'humble mobilier nomade avec des livres, des cahiers, tout ce que l'on possède au monde, semble-t-il alors. Mais bientôt, un nouvel ordre succède à ces confusions de pillage. Le guide-chef, fier de sa bague et de ses bas jaunes, clame ses commandements arabes; l'affreux soldat sorcier serre à son front la corde de son capuchon noir; clignant des yeux, campé devant nous dans sa soutane, il nous grogne son bonjour. Les mules reçoivent leur charge, l'une après l'autre; les Rifains brident les chevaux. On accroche ses éperons; on s'enveloppe la tête dans les blancs *coufiehs* qui, tout à l'heure, serviront contre le soleil. Et puis, le réconfort du thé chaud, tandis que l'aube se change en aurore, et qu'un flot de pourpre fait passer le tressaillement de la vie dans l'espace. Et vers l'instant où se darde la première fusée du soleil, la joie de sauter en selle, de sentir son cheval, et de faire les premiers pas vers l'horizon.

De ces matins le premier fut peut-être le plus beau, chez les Haireddin, au débouché des montagnes que, la veille, nous avions traversées depuis El Qçar. Notre village de toile jonche la dernière pente de ces hauteurs. A nos pieds, une grande plaine, un peu concave comme une assiette, se déploie, tout son bord doucement relevé à l'horizon circulaire. Derrière nous, sur la colline, des toits coniques de paille surgissent d'une enceinte de cactus, chacun prolongé d'un nid de branches, où

s'allonge une figure de cigogne couchée. Par-dessus ces ternes choses, des fumées bleues se délient dans l'air froid que nul rayon ne dégourdit encore.

Plus près du camp, les habitants du douar nous regardent. Ramassés dans leurs bernouss en loques, le menton sur les genoux, en ligne, absolument immobiles, ils font penser à des moineaux qui se pelotonnent, en hiver, sur un fil télégraphique. Ils grelottent. Frileusement, par en-dessous, les mains ramènent de l'épaule un peu de pauvre linge, et le tiennent là, tendu contre les bouches. On ne voit qu'un morceau pâle de visage, des yeux qui, seuls, vivent, observent, guettent. Pas une parole. Ils sont gris dans le petit matin gris.

Alentour, les troupeaux sont répandus; peu à peu, leurs tribus se révèlent au loin dans la plaine, à mesure que s'accroît le jour, et qu'un rose esprit se rassemble à l'Occident. Couchés, agenouillés, inertes, ils se confondent à la surface encore sans couleur de la prairie.

Mais, quand approche l'instant du soleil, quand on le sent qui monte sous l'horizon, et que le jour afflue par ondes, alors la vie s'éveille sur la verte terre et paraît se multiplier. Un peuple épars bêle, chevrotte, mugit. Surtout des voix pleurantes d'enfants-agneaux, d'enfants-cabris, qui bousculent les pauvres mères pour s'accrocher à leur pis. Et de la palissade de cactus, il en sort d'autres, qu'on avait enfermés pour la nuit : des ribambelles de chevrettes gamines, qui voudraient bien s'arrêter

pour regarder, interroger, et se dire ce qu'elles pensent des étrangers survenus dans leur prairie. Mais un pâtre les pousse, et toute la file mutine semble s'en aller à l'école.

Une secousse de lumière au bord lointain de la plaine, une pointe affleurante de flamme, et puis, très vite, la surrection de l'astre incandescent et lisse. En un moment, le monde, autour de nous élargi, baigne dans l'irradiation solaire. Nos ombres s'allongent, si pâles, si longues, sur des tapis de pensées dont les cœurs mouillés jettent soudain des feux de diamants. Et presque aussi vite la rosée commence de s'essorer en vapeur. Les troupeaux errants s'avaguissent; leurs voix de multitude se mêlent, et voici passer dans le brouillard les femmes du village, en biblique procession de canéphores. L'une derrière l'autre, la cruche de grès sur la tête, droites comme les lignes tombantes de leurs draperies, elles s'en vont puiser de l'eau à la fontaine.

Les tentes sont déjà roulées; on s'apprête à corder les charges, quand le chef de ces Haireddin, un protégé de la France, nous apporte un agreste présent de poules et de beurre qui va s'ajouter à nos provisions. Une belle épître arabe nous recommandait à lui. Les Français trouvent beaucoup d'amis chez ces pasteurs qui souffrent de l'anarchie marocaine et ne paissent plus en paix leurs troupeaux. Nous ne passons guère de village dont le cheikh ne vienne nous rendre une politique

et courtoise visite, nous offrant quelquefois un agneau, toujours des œufs, des jattes de lait. Celui-ci est très vieux, presque aveugle, si vénérable dans la blanche majesté de ses robes et de sa barbe. Hier, aussitôt notre camp posé, il est sorti de son douar, cérémonieusement accompagné de ses deux fils pour nous faire ses salaams : Isaac tremblant de vieillesse que suivaient Esaü et Jacob. Et ce furent hier comme ce matin de solennelles salutations orientales, les mains gravement portées au cœur, aux lèvres, — de religieuses paroles, des souhaits de grand style où revenait le nom d'Allah puissant et miséricordieux.

*
* *

Lentes journées de voyage, d'une plaine à l'autre, par-dessus les grands plis ondulants qui les séparent. Sauf, çà et là, un cercle de cactus épineux, où s'abritent de pauvres logis humains, des nids importants de cigogne, le pays est moins méridional que notre midi de France. Nulle saillie de roc perçant l'épiderme végétal, modelant le paysage en traits de finesse et d'énergie. C'est une Normandie, mais bien plus ample, aux mouvements largement rythmés, et rasée de tous ses arbres. Il reste une molle et grasse terre, où le souffle humide de l'Atlantique entretient non les essences aromatiques, les thyms et genévriers de Provence et d'Algérie, mais une herbe copieuse et toujours verte, des blés

aussi faciles que cette herbe, d'un lustre en ce moment aussi frais, des blés presque sauvages, car c'est assez que l'homme égratigne la prairie et laisse tomber le grain pour que lèvent ici les moissons. Elles s'étendent près des villages, séparées par les grandes régions vides, qui sont la primitive surface de la terre, avec ses graminées et ses fleurs : des liserons partout, des soucis par nappes, et les peuples de grandes marguerites, les touffes bleues ou or des lupins qui s'exhalent en tiédeurs parfumées, — et plus humbles et merveilleuses, les anémones dont brûle en secret, mi-close en sa verdure dentelée, la corolle de feu rouge. La flambée des iris est finie. Ils ont dû couvrir la terre, il y a quelques semaines, d'une frissonnante robe mauve. Au bord des oueds, au penchant des collines foisonnent encore leurs tiges raides, leurs gaines où finit de se flétrir un chiffon de soie violette.

On chemine pendant des matins entiers sans rencontrer personne. Si l'on croise une caravane, c'est l'événement de la journée. Elle vient de Fez, toujours, et marche vers Tanger. Des marchands maures, de considérables personnages dont la face pâle s'encadre d'une musulmane barbe noire. Bien assis sur leurs mules tranquilles, vêtus de camails violets qui se retroussent et laissent voir des bas bien tirés, les jambes haut relevées pour chausser les étriers courts, ils semblent des évêques missionnaires en tournée pastorale. Ils voyagent en nombre, par précaution, s'étant attendus les uns les autres

pour le départ. L'un d'eux s'est fait suivre d'une épouse : un blanc paquet mystérieux, car ces femmes de bourgeoisie citadine se voilent bien plus strictement que les bédouines.

On passe devant un campement. A l'aurore, c'était au loin sur les collines d'horizon un semis de points pâles que, d'heure en heure, on a vu se préciser et grandir. Maintenant on reconnaît deux tentes maghzen, mouchetées de triangles noirs; alentour les petites huttes de toile où logent les serviteurs. Un caïd est arrêté là, un chef de tribu qui passe de village en village pour y recueillir l'impôt du Sultan. Opération dangereuse. Il arrive que l'on entende des coups de fusil, en même temps que l'on voit monter de petites fumées blanches au-dessus du rond de verdure terne que dessinent au sommet de la colline les cactus d'un douar. Ce sont les contribuables qui reçoivent le receveur. A deux lieues de là, au village où nous faisons halte toute l'après-midi, nous apprenons, le soir, qu'il y a eu des blessés, un cheval tué, et que, décidément, l'impôt ne sera pas levé cette année de ce côté-là.

Un samedi, c'est une humble compagnie de juives que nous trouvons campées dans un jardin de grenadiers sauvages, car elles ne voyagent pas le jour du sabbat. Dès lors, elles s'annexent à notre grande troupe, afin d'être un peu protégées quand il s'agira de traverser le pays moins sûr qui s'étend de l'autre côté du Sebou; c'est une bonne *baraka*

que celle des Européens, et les brigands ne les attaquent guère. Trois petites juives, alertes, avisées, si différentes des mornes et muettes musulmanes. Nous les intimidons; elles préfèrent cheminer en avant, avec nos serviteurs, mais quand nous arrivons au bivouac, elles nous envoient de gentils sourires, et puis essaient de rendre de petits services : tenir un cheval, chercher un verre d'eau. L'une est jolie, menue, le plus délicat visage sortant du grave bernouss qu'elle a choisi d'or sombre et presque lumineux. Quel spirituel contraste du jeune minois clair et du solennel vêtement, où se perd toute la fine personne! Le matin, elles sont prêtes les premières : leur bagage est si léger! Nos cantines sont encore par terre qu'elles ont enfourché leurs mules, et, sans bouger, elles attendent, droites dans les houppelandes arabes qui les enferment, trois silhouettes graves et minces que termine par en haut une pointe levée de capuchon. Et les voilà qui prennent la route derrière nos muletiers, ces petites, hier aventurées presque seules dans le pays désert, et qui maintenant s'attachent à notre caravane, — comme en mer, de pauvres oiselets migrateurs se posent aux vergues du navire qui vient d'apparaître, et ne voleront plus qu'avec lui.

Pour oublier un peu la longueur de l'étape, tant bien que mal, nous faisons causer les hommes : ils savent un peu de français ou d'espagnol, nous comprenons quelques mots arabes, mais surtout les gestes.

J'apprends à connaître mon domestique, un Rifain jeune, au front bas, barré de rides, sans doute depuis sa naissance, comme les singes qu'il rappelle encore par le nez sans relief, les yeux noisette et sans pensée. Les jambes sèches sortent de la rude étoffe berbère que de grandes broderies jaunes entre les épaules font vraiment ecclésiastique. Impossible d'estimer son âge; lui-même ne l'a jamais su. « Ici, m'a-t-il dit, il n'y a pas comme chez toi; on ne compte pas les années. » Voilà, définie par un homme d'Islam, l'essentielle différence entre l'Islam et notre monde. Avec orgueil il se proclame mon compatriote. Un jour que son village, dans le Rif, mourait de faim, il a passé la frontière pour s'engager en Oranie, chez les Français, comme ses lointains ancêtres se faisaient mercenaires chez les Romains et les Carthaginois. Il en a rapporté des talismans qui sont d'espèce rare au Maghreb : un *hondjé* (congé) qu'il porte sous ses vêtements, enveloppé de soie dans un sachet de cuir. — « Tu veux voir! » — et, pour me l'exhiber, il en a déroulé les bandelettes, avec quelles précautions, quel froncement absorbé de sa ride simiesque! Et puis, une médaille militaire qui n'est pas une amulette moins puissante et précieusement emmaillotée.

C'est un serviteur brusque et familier, mais à la façon touchante de l'esclave. Il s'est gravé dans la tête le nombre et la figure de chaque objet que je possède; il les connaît comme un chien de berger chacun de ses moutons. Si quelque chose s'égare,

il me gronde, cherche, et trouve toujours. Hors cette besogne, celle des cantines à ouvrir et refermer, le lit de camp à faire, ma porte de toile à bien lacer pour la nuit, il ne songe qu'à manger à pleine main le riz et le mouton, faire sonner avec ses camarades les raides et rauques plaisanteries berbères, et puis s'en aller ronfler sous la tente des palefreniers.

Je suis allé le regarder là. Pour dormir, il a retiré son turban. Son crâne apparaît nu, rasé, extraordinairement lisse et clair sur une face brûlée et que l'effort de regarder dans la lumière a cent fois plissée. Dans le sommeil où ne se détend pas le pli héréditaire du front, le type de race se révèle davantage; et ce compagnon m'est apparu plus tristement lointain, humble, obscur, et près de l'animal.

Un autre de nos valets, celui qui sert à table, — trente ans, — l'air le plus naïf, toujours étonné, un peu bêta, nous a été dénoncé par son ancien maître, à Tanger, comme « chacal » des Aïssaouas de cette ville. J'essaye de l'interroger sur ces fonctions sacrées : il nie. Mais, comme il est renseigné sur les mœurs des Aïssaouas-chacals! « *Chouf!* regarde! nous dit-il, les moutons là-bas! Eh bien! pendant la fête, quand les hommes-chacals rencontrent un comme celui-là sur la route, il faut qu'ils mangent lui vivant. Oui! déchirer avec les doigts, arracher, et puis manger! C'est comme ça, l'homme-chacal! c'est comme ça qu'il faut apprendre à faire avec les Aïssaouas! Pas couteau! non! tuer

et déchirer avec les doigts! » Et de s'exclamer avec un petit rire niais et respectueux. Et je sais (on l'a vu, suivi dans une sanglante procession) qu'il a connu ces fureurs orgiaques, que les délires sacrés des vieux cultes dionysiaques viennent encore traverser cet innocent qui me conte si gentiment ces choses, et fait avec correction son office de valet.

Les Rifains plaisantent toujours la laideur, la soutane et les mœurs du soldat sorcier. Ils rient à pleine gorge, en se renversant sur le dossier de leur selle, rude gaieté qui sonne loin sur la prairie....

Mais nos principaux événements sont ceux du ciel, de l'air et de la terre. C'est le vent qui survient, c'est un gué que l'on passe, c'est le passage d'une plaine à l'une de ces amples levées de pays, où mille vagues secondaires courent et se chevauchent, comme à la surface gonflée d'une eau puissante qui respire. Parfois, sur ces larges boursouflures de la terre, glissent, montent de grandes ombres rapides, tout de suite envolées, disparues dans le clair espace, une subite ascension, turbulente et silencieuse, comme si quelque esprit, quelque Elohim passait là tout d'un coup, ouvrant de grandes ailes....

Plus souvent, le ciel n'étant qu'azur, au lieu de ces ombres de nuages en fuite, c'est une risée de vent qui retrousse les blés, et, de bas en haut, un brusque frisson d'argent court par les campagnes.

Quelquefois, au commencement de l'étape surtout, notre cheval impatient nous emporte au galop jusqu'aux premiers mamelons qui limitent la plaine, si loin, si loin qu'il vaut mieux mettre pied à terre pour attendre les autres. Alors, on est seul avec les vertes choses éternelles. On entend leur silence dans la lumière; on regarde les marguerites et les anémones prochaines, les plans déroulés d'étendue verte, tout un pays clair et vide, jusqu'aux lignes fluides, à l'horizon, des hauteurs que l'on traversait la veille. On est seul, on se tait, on ne remue pas, on se confond un peu à cette terre, à ces fleurs que l'on est venu surprendre, qui vivent là, loin des hommes, et, tout à l'heure, n'existaient pour aucun regard.

Et très lentement approche la file des bêtes et des gens, d'un mouvement insensible, à travers ces espaces où la lumière ne fait qu'un avec le silence, — un long semis mouvant sur la prairie, insignifiant comme une ligne de fourmis qui cheminent....

Presque chaque jour, un courrier de Fez nous croise ou nous rattrape. C'est un piéton; il est seul, presque nu, noir et luisant de soleil, de sueur. Il marche à longues enjambées, avec une raideur, un rythme accéléré de mécanique. Il semble que, si on le soulevait de terre, ses jambes continueraient leur mouvement d'automate remonté.

Ces porteurs de dépêches franchissent d'une traite (leurs arrêts ne sont que de quelques

minutes) les trente-cinq lieues qui, par les raccourcis de montagnes, séparent Fez d'El Qçar; parfois même, quand une missive maghzen est pressée, les soixante lieues de Fez à Tanger. Ils ne mettent alors que trente heures. Il faut aller au Japon pour trouver des coureurs comparables. Ils font leur métier de père en fils; on sent un entraînement héréditaire, une physiologie spéciale. Ils ont la maigreur ardente, le pas rigide et maniaque du saint Jean de Rodin.

Nous arrêtons l'homme pour lui donner nos lettres; et tout de suite son mouvement suspendu recommence. Le voilà déjà loin, qui s'efforce et diminue dans le grand paysage vide. Brave et touchante petite créature! Comme elle tire de soi le courage et l'énergie qui la mènent si vite et si longtemps à travers les solitudes!

*
* *

Le soleil est haut quand on arrive à l'étape; depuis deux ou trois heures il brûle à travers les voiles dont on s'est enveloppé la tête. Près d'un douar, un champ, un petit plateau d'herbe qui, depuis toujours, sert aux voyageurs :c'est là qu'il faut planter les tentes, sous la protection d'un village. Les hommes coupent les touffes de chardon (qui ne gênent que les Européens); ils enlèvent les plus grosses pierres, et tout de suite le bivouac est posé; cela va bien plus vite que le branlebas du

matin et les besognes du départ. On déjeune. Et puis la longue après-midi torpide sous la tente où la chaleur se concentre, ou bien que le vent tourmente.

Vers cinq heures, les ardeurs de l'espace s'apaisant, on fait quelques pas. La verte terre alors est douce à regarder; une fraîcheur parfumée de jeune foin monte de la prairie. Avec une lunette on étudie la route du lendemain. On cueille une fleur. Et puis on prend le chemin du douar; on s'arrête à l'entrée du rempart de cactus. Quelle vie nombreuse, délaissant la plaine, s'est déjà réfugiée là pour la nuit! — chèvres et moutons, serrés à ne plus remuer, bourricots alignés à la corde, voyageurs trop pauvres pour louer des hommes de garde et camper au dehors, chameaux agenouillés, qui grognent autour d'un tas de fourrage. Et des enfants nus, des femmes à l'entrée fumeuse des huttes, et toujours à la pointe de ces huttes, les grands oiseaux fatidiques, les hautes cigognes dressées sur leurs nids, si tranquilles dans la paix claire du ciel, au-dessus de l'obscure et grouillante confusion.

Ensuite le repas du soir, à la porte d'une tente, tandis que du rose et de l'or reviennent au-dessus de l'Occident, ramenant à cette heure déjà nocturne, un jour étrange d'aurore. Et cela n'est pas encore éteint que de blanches étoiles sont allumées déjà. L'ombre envahit la terre, ses horizons s'effacent; elle finit de s'anéantir.

Alors il n'est plus de réalité qu'au firmament où frissonnent à présent par multitudes les feux qui sont les mondes. Vie de l'univers, vie sauvage qui semble ici plus prochaine, et nous effraye davantage de ses silences et ses éclats....

8 heures. — Le camp semble désert; plus personne entre les tentes. Chacune luit un peu, vaguement, de sa petite lumière intérieure, comme s'éclaire l'enveloppe d'une veilleuse. Nos Arabes sont déjà sous leurs abris de toile. On entend frémir une minuscule harpe monocorde. Chaque soir, le même grattement, si faible, et perdu dans la nuit, la même musiquette obstinée, triste, où l'un de nos palefreniers — un très joyeux et solide garçon — trouve à l'heure du silence et des étoiles son étrange plaisir. Cela dure tard; les autres ne le dérangent pas, se taisent même pour l'écouter. Quel mode à nous inconnu de son âme ce rude Berbère exprime-t-il en cette inlassable psalmodie d'insecte?

Mon Rifain est venu lacer jusqu'au dernier œillet la porte de ma tente. Agenouillé de l'autre côté, la tête baissée jusqu'à l'interstice qui sépare la toile de la terre, il demande les ordres pour le lendemain et me crie bonsoir. Puis, j'entends ses derniers coups de maillet frappés à tour de bras sur les piquets. Le bas de la tente rejoint l'herbe du sol, et le frêle logis est clos. Illusoire sensation d'un vrai gîte. Une lanterne emplit ce petit lieu fermé de

lumière intime. On prend un livre; on approche la lanterne; on est heureux du silence, d'être chez soi. Mais, sauf un étroit tapis, le sol est fait des herbes et des marguerites de la prairie; les murs ondulent au moindre souffle de la nuit; et les bruits du camp s'étant tus, soudain voici monter un cri lointain, comme d'un chien qui hulule à la mort : le glapissement du chacal. Cela s'entend à peine, mais cela est sinistre à faire passer un petit frisson. D'autres répondent, se rapprochent, comme si les démons de la nuit et de la sauvage plaine s'assemblaient, peu à peu, en cercles invisibles autour de nous.

Le sommeil sous la tente : il est léger, mais si pur! Du rêve, mais ce rêve n'est pas en mouvement. Rien n'y arrive, et rien de personnel n'y vient transparaître. On se sent bien encore voyager, mais que cela est simple, réduit à des souvenirs organiques, élémentaires! Balancement monotone du corps à cheval, raidissement brusque en arrière pour une abrupte descente. Mais surtout, on revoit des morceaux de paysage, une traînée de fleurs, une ondulation mauve de colline, une calme architecture de cumulus à l'horizon. Et cela reste là; l'esprit s'y arrête, s'y complaît, y trouve sa sécurité. Lentement, une image de paix se change en une autre image de paix. Alors, bien plus que devant le paysage réel, on participe à la sérénité des éternelles choses. Elles sont entrées dans le fond de l'être, y

amassant une plénitude d'innocence et de fraîcheur que l'on ne connaît qu'au moment de s'endormir, quand la sensation s'efface et que se révèle silencieusement ce que l'on porte en soi de force ou de tristesse....

Et peut-être encore ce sentiment de paix et de fraîcheur vient-il simplement du retour à la vie primitive : repos de l'esprit, saine fatigue du corps saturé, purifié de grand air.

Dans ce limpide rêve passent les bruits du dehors : un cheval qui s'ébroue, le jappement des chiens qui commencent plus tard que les chacals leurs passionnés colloques, attendent que les humains soient endormis. Et les appels des veilleurs accroupis en cercle autour du camp. Parfois — ces protecteurs cherchent-ils notre protection? — il viennent s'asseoir entre nos tentes. Alors, le sommeil si léger s'envole tout à fait; il faut se lever pour aller parlementer avec eux. On passe la tête sous le bas de la tente; on retrouve l'air froid, pénétrant, qui sent l'herbe, le solennel infini nocturne, les astres, une grande constellation qui penche bas, à présent, sur l'horizon. On finit de se faufiler, on se relève, et tout près, à deux pas, voici les importuns : deux formes pâles, tapies à terre, qui se sont tues dès que vous avez commencé de paraître, et ne font pas un mouvement.

*
* *

A Chemmakha (deuxième étape après El Qçar), ce fut le vent qui nous tint éveillés, le grand vent d'Atlantique, celui qui passe fréquemment sur l'ouest de la France, et dont je reconnaissais bien le tout-puissant tumulte. De ma tente, avant de m'être levé, je sentais ses spéciales influences, sa fièvre chaude qui trouble l'homme et qui trouble le ciel, sa langueur humide qui détend, et pourtant sa véhémence qui excite, ses furieuses saccades....

Quel frêle abri qu'une tente, quand un tel élément se lève! La toile claque au dehors, comme une voile dans la tourmente; ses piquets intérieurs fléchissent : va-t-elle se retourner tout de suite, emportée comme une loque? Mais des hommes accourent, l'encerclent tout entière d'une seule corde qu'ils serrent de toutes leur forces, et l'étayent à de nouveaux pieux.

Au matin, il ventait encore, mais plus en tempête. La crise s'était résolue en pluie; elle tombait doucement, infiniment, pluie des pays côtiers, vague, tiède, sans force, qui semblait devoir durer bien des jours, avant d'épuiser toute la grise vapeur du ciel.

A six heures nous avons décidé d'attendre, et nous sommes restés paresseusement couchés jusqu'à sept heures. Avec un étrange plaisir, je m'engourdis à écouter le susurrement perpétuel de

la pluie sur la tente, la chute régulière, à l'intérieur, d'une grosse goutte d'eau qui, lentement, se reforme toujours au même pli du plafond de toile, se détache, tombe encore, et me compte les minutes.

A huit heures c'était fini, le ciel se levait; disparue, balayée, la pendante vapeur abaissée sur la campagne, et qui ruisselait, fuyait en livides lambeaux dans la panique de la tempête. Mais ce n'était pas encore l'azur : une haute voûte se découvrait, d'un gris plus fin, nuée de profonds replis violets. Et toute cette grande tenture se déroulait d'un seul mouvement, qui ne paraissait tellement lent que parce qu'elle était si lointaine.

Alors promenade à petits pas sur la hauteur qui domine le douar. Nous y trouvâmes des jardins, les premiers que l'on rencontre quand on vient d'El Qçar : des oliviers qui se gonflaient et blanchissaient, retroussés par le grand vent, des figuiers, des clôtures d'aloès bleus, formidables avec leurs lames hautes comme un homme et dentelées de piquants, leurs pointes d'acier qui s'effilent.

A nos pieds un immense pays vert ondulait : des houles derrière des houles, les dernières montant sur le ciel jusqu'à nous cacher l'horizon véritable. Et tout cela ruisselait de jeune blé : partout l'herbe longue, d'un lustre humide, d'une fraîcheur évidente, la jeune herbe nourricière, en nappes continues, sans routes, sans haies, sans limites de domaines et de champs distincts. Sur cette mer végétale, comme sur l'autre, on voyait passer le large pied du

vent, en traînées successives de grandes moires...

Mais peu à peu ces moires se faisaient plus lentes : le vent tombait et ne fut bientôt plus qu'un petit souffle moite. Sous la grave tenture du ciel (maintenant tout à fait immobile), il s'enfermait comme tout ce grand pays qu'il avait ému. L'espace était clos, tiède, intime, la lumière voilée, et ce mystère, cette douceur semblaient plus favorables à la molle et profonde gestation de la terre....

* * *

Trente kilomètres plus loin, à Redat, toute la nuit les gens du douar nous mènent un furieux tapage. De rauques querelles arabes s'exaspèrent. Cela dure, dure, sans plus de raison, semble-t-il, que ces discussions aboyantes des chiens, qui s'éternisent parce que chacun recommence si quelque autre a répondu. C'est l'ennui du voyage au Maroc, cette nécessité de camper sous la protection des villages. Quel regret de ne pas choisir ses haltes comme nous faisions en Syrie, seulement pour le calme et la beauté du lieu !

Au matin, je questionne le guide sur ce vacarme. Il répond : « Un homme de Fez a passé hier et a dit à ceux d'ici que le Sultan est mort. Alors ils sont méchants ! »

Voilà tout. Ils sont méchants comme ces mêmes chiens qu'un bruit nocturne tout d'un coup enrage.

D'apprendre que le Sultan est mort les excite à disputer, gronder, montrer les crocs.

Au fond, cette soudaine turbulence a sa profonde raison d'être. Parmi tant de tribus indépendantes, rebelles et pillardes, celles-ci sont encore fidèles au Sultan. Lien si faible, d'ailleurs, tout idéal. Car ni le Sultan, ni son Maghzen ne leur rendent les services que les gouvernants doivent aux gouvernés; et d'autre part ce Maghzen commettrait une imprudence s'il insistait pour lever l'impôt quand les villages le refusent, pour y recruter des soldats ou seulement reprendre les fusils qu'y apportent les déserteurs. Ce lien si usé, le seul pourtant qui assemble encore des tribus, le voilà rompu si le Sultan meurt. La seule autorité visible ayant disparu, chaque village est seul. Attaquera-t-il son voisin, au lever du jour? Osera-t-il faire sortir ses moutons de la palissade de cactus! On comprend l'excitation subite comme d'un nid de guêpes exaspérées, les disputes, bruyantes d'autant plus qu'en pays arabe, en général, elles sont toute la bataille, — celui-là gagnant qui a le plus bravement crié.

La nouvelle a-t-elle été démentie? A l'aurore, calme complet; les voilà taciturnes, en cela encore semblables à leurs frères, les chiens de douar, qui, le jour venu, semblent innocents de leurs sabbats nocturnes. Ils sont là, dans l'herbe, assis sur leurs talons au bord de la piste, identiques à ceux des autres villages : toujours la file grelottante de moineaux sur un fil télégraphique. C'est à croire

qu'ils n'ont jamais été, ces turbulents, que rêve, silence, impassibilité. Seules, dans les capuchons pâles, les jaunes prunelles remuent, guettant chacun de nos gestes avec une attention profonde.

*
* *

La halte suivante : les beaux vergers d'Ouarr'a — les seconds et les derniers sur la route de Fez. Des jardins de poème persan, surnaturels dans ces ardeurs de midi, au centre d'une plaine rase et qui s'enflamme. Les plus épais et presque froids ombrages. Sous le translucide feuillage des figuiers, sous le vert opaque des orangers, nous nous couchons sur des mottes de terre noire. Les yeux plongent dans les fourrés prochains où brille l'étoile vermillon de la grenade. Des geais bleus qu'excite la saison se querellent comme des Arabes....

Une courte sieste, et nous continuons jusqu'au pays des Cherarda. Ce jour-là nous avons passé deux rivières : le Ouarr'a, le Sebou. On en trouve une au milieu de chacune de ces grandes plaines qui sont de longs couloirs, et, sans fin du côté de l'Atlantique, tendent sur le ciel occidental une petite ligne émouvante d'horizon. De la hauteur, tandis que l'on descend, on voit luire çà et là les calmes méandres qui s'interrompent, reparaissent plus loin pour s'effacer avec toute la terre, à bien des lieues, dans l'azur de l'espace.

Mais en bas, quand on touche le sol plan, la rivière n'est plus visible, tant elle coule profondément encaissée. De l'herbe, l'infini des graminées, sans interruption, semble-t-il, jusqu'à l'autre chaîne de collines. Mais bientôt commence une arcadienne végétation de grands lauriers roses, en fleurs en ce moment. On va de l'une à l'autre de ces hautes touffes espacées, en arrachant au passage quelques-unes de ces miraculeuses fleurs au clair satin, précieux comme celui des azalées. Et la solitude se peuple, à l'abord du grand oued et du gué. Des bœufs errent là, près du facile abreuvoir ; d'autres, au poil humide, qui viennent de l'autre bord, se rallient, attendent leur pâtre avant de se remettre en route.

Et puis voici la berge, et dans son creux qu'il ne remplit pas, le fleuve sans profondeur, avec ses chenaux divers, de longues traînées de galets et de vase, lui-même aussi jaune et plus splendide que cette boue : terre fluide en vérité, tant il est chargé de limon. Sur cette glèbe coulante, le talus de la rive plaque une ombre de métal.

Et tout cet espace pierreux ou qui ruisselle est magnifiquement animé. Des troupeaux passent d'une rive à l'autre, ou simplement s'y dispersent à leur guise comme dans la prairie, — de grands bestiaux. Immobiles, la plupart ne font que jouir de l'eau froide. Ils l'aspirent de leurs naseaux baissés, lèvent la tête et puis recommencent avec lenteur, ceux du bord jusqu'aux chevilles dans la nappe

mince que fait onduler chaque caillou; les autres plongés à mi-ventre dans le plein du courant qui pousse de fortes vagues. Mais plusieurs sont montés sur une longue laisse de gravier. C'est un socle où leurs groupes se dressent, cornes hautes, sur le vaste ciel et la bande étroite de la plaine, — ou bien le mufle tendu, mugissant longuement à l'espace.

Mieux que la pure solitude une telle scène nous ramène les temps de la terre primitive. Ces grands ruminants qui vaguent là par centaines, comme ils s'harmonisent à ce paysage élémentaire, à son immensité vide! Avec les tortues noires et les ibis de la plage, ils sont les principaux vivants de cette prairie sauvage où des eaux roulent du limon dans un lit trop large et dévasté, parmi des grèves et des galets, sous des berges de lauriers-roses.

*
* *

C'est par là, entre l'oued Ouarr'a et le Sebou, que le paysage commence à changer. On quitte enfin le pays chargé de glèbe, on sort de ses molles et trop vertes ondulations. D'une rivière à l'autre il faut encore monter et puis descendre, mais la pierre affleure : une aridité croissante, une herbe plus grise, et bien loin, allongés en demi-cercle à l'orient, au sud, des linéaments de montagnes, purs comme le pli lisse et tranchant qui naît d'un sillage au placide azur d'un lac, — idéale

pureté qui nous dit à de grandes distances la pierre nue des cimes. L'étrange ici, comme en certaines régions d'Andalousie, c'est, à cette altitude insignifiante, l'impression que l'on a de voyager sur de hauts plateaux. Les longues crêtes effilées dominent de très peu la plaine, et tout s'allège comme toujours sur les hauteurs : l'air, la lumière, le mouvement du sol, les végétations, la palpitation même de la vie qui bat en nous plus joyeuse et dansante.

A toutes les heures de cette journée-là, ces lointaines montagnes gardèrent des couleurs de matin et de soir. Le soleil les teignait de mauve subtil et de rose; les ombres y coulaient molles comme de l'eau bleue. Tout était là tendresse et vivacité, nuance changeante, pâle, et qui pourtant s'éternisait, comme les nacres immatérielles du crépuscule en Norvège. Si fluides s'étiraient ces longues vagues sans hauteur, qu'elles semblaient traversées par de la lumière, — lumière bleue, violette ou qui s'empourpre, comme celle du saphir, de l'améthyste et du rubis. On voyait bien que ni terre ni végétation n'alourdissait cela. Simplement le modelé intérieur et fixe de la planète faisait saillie par là comme du diamant hors d'une gangue, et devenant aérien, se transmuait en esprit, en pure volonté...

Autour de nous la plaine était bien plus réelle que ces lointains de cristal, mais claire d'une extraordinaire clarté, comme lorsque des rayons rasants l'inondent. Et le ciel, pâle aussi, d'une

façon étrange, son azur décoloré, blanchi jusqu'à l'argent. Et pourtant les vraies ardeurs africaines commençaient. Des aspects de jour qui commence ou finit, mais de neuf heures à cinq heures, des affluences de lumière comme à midi, — un midi tout de suite atteint, fixé au ciel et qui nous versait toujours la même pluie de rayons, inflexible, et dont l'intensité ne se mesurait qu'à la fatigue de l'œil.

En ce même jour du jeune avril, le thermomètre à l'ombre dépassa pour la première fois trente degrés.

*
* *

De l'autre côté du Sebou, commence le territoire des Cherarda, tribu guerrière, où le Sultan trouve encore des soldats de *guich*[1], à condition qu'ils soient libres de rentrer chez eux, quand ils ont assez du service, et que les villages puissent batailler à leur plaisir. D'ici à Fez, la route est beaucoup moins sûre. Détail significatif, plus nous approchons de la ville du Sultan, et plus le guide nous rappelle le conseil de prudence. Défense maintenant de galoper seul en avant et de s'attarder derrière la caravane. Tout près du Sebou, Djelali, qui talonnait sa mule près de mon cheval, m'a pris le bras brusquement : « Tiens, regarde! » Deux canons de fusil,

1. *Guich* : troupe régulière fournie par certaines tribus maghzen, en échange de certains privilèges.

à trente mètres de la piste, brillaient derrière un fourré. En réalité les Européens risquent peu : ces fusils espéraient quelque solitaire marchand maure; plus probablement, méditaient une vendetta. Les voyageurs, qui vraiment valent une cartouche, voyagent généralement en force. En tout cas, c'est fini, pour nous, des présents de laitage et de couscoussou, le soir, dans les villages, des cheikhs amis, et de leurs bibliques bienvenues. On nous regarde de travers, et si nous obtenons encore (contre belle monnaie hassani) les hommes de garde auxquels nous avons droit, ceux-ci entendent bien rire et crier à leur guise, et cette nuit de veille, en faire un réveillon de Ramadan. Vers deux ou trois heures du matin, quand on est exaspéré de ne pas dormir, si l'on va leur offrir de l'argent pour se taire (mieux vaut ne pas menacer), ils prennent les piécettes et crient davantage, excités par l'aubaine. Pour dormir un peu, nous comptons sur les siestes de l'après-midi.

A ce campement du Sebou, nous rencontrons la « caravane du trésor », qui s'en va porter à Fez le produit des douanes de Tanger. Longs colloques entre son caïd et notre guide; de loin, je vois celui-ci — immense sur sa petite mule blanche — qui secoue la tête négativement, et lève la main à plusieurs reprises, comme pour attester; je m'approche et j'entends ses *la! la!* qui, régulièrement, reviennent dans un discours de haute politesse, mais, cela est visible, de refus et de dissenti-

ment. Enfin, il vient nous trouver, et nous explique, disert, démonstratif, ce qu'on lui demande : « Ceux-là qui portent l'argent au Sultan, ils ont peur chez les Cherarda; ils disent qu'il n'y a pas assez de fusils avec eux, mais, tu sais, *la taïb!* c'est mauvais! je dis : non! Alors, ils disent de demander aux maîtres, parce que les Roumis sont les amis du Sultan.... »

Nous rejetons impitoyablement cette proposition. Ah! non! par exemple! c'est trop dangereux de servir d'escorte aux sacs du trésor chérifien. Si le Sultan n'est pas capable de garantir aux voyageurs la sûreté de la route, au moins qu'il ne leur demande pas d'escorter son *felous!*

*
* *

Au matin, nous quittons sans regret ce premier douar des inhospitaliers Cherarda, sans le revoir d'ailleurs, si épaisse est la brume bleue, qui, du fleuve, s'est répandue sur la campagne. On devine seulement des pointes de gourbis, et, moins vagues, mais fantastiquement agrandis par le brouillard, des fantômes de cigognes, haut dressées dans leurs nids sur leurs grêles échasses. Peu à peu, la lumière du soleil a commencé de couler dans cette vapeur; elle y fond; du bleu se fait dans l'air. Alors se révèle la longue plaine de Sebou, sous le mur vraiment alpestre dont nous longeons la base. Mais, de la terre, continuent de s'essorer des fumées

blanches, chassées toutes ensemble par le vent délicieux de mer. Le plus frais et lumineux matin, comme en été tous ceux qui commencent par de la brume. L'imperceptible alouette emplit le ciel immense...

Vers huit heures, on se détourne du fleuve, et par une vallée transversale on pénètre tout droit dans la montagne. Encore une longue étendue toute plane, mais étroite, cette fois, comme un fiord entre deux côtes montagneuses; un pays vert et secret dont nous venons de découvrir l'entrée. En Syrie, venant de l'Hermon, et remontant vers le nord, soudain j'ai vu s'ouvrir entre les deux Libans un infini tout en longueur comme celui-ci, la Bekaâ, que les anciens appelaient Syrie creuse. De la même façon le regard et l'âme s'élancent ici, plus enivrés d'un tel espace qui fuit entre deux limites, que du cercle ordinaire de la plaine. C'est ici la même lumière que là-bas, les ombres molles et violettes au flanc de la montagne, les cimes de pierre, qui semblent brûler par en haut et se dissoudre en ardent azur. Et dans la vallée, la richesse agricole, des blés frais-ruisselants au vent léger, des blés comme dans notre Beauce, au début de juin, mais plus sauvages, leur profondeur, bleu-vert et fluide comme celle de l'eau, bien plus pénétrée de folles fleurs : bleuets, traînées de coquelicots, azur et sang ondulant en longues vagues, avec le vert lustré des herbes et des épis.

Quand nous arrivons à l'étape, le « convoi de l'argent », qui tentait de nous suivre, est loin en arrière. Djellali nous explique sa lenteur : « Ceux-là sont maghzen, dit-il : toujours *chouya* (lentement) »; et son claquement de langue, sa main qui se lève au bout du poignet finissent d'exprimer son mépris. *Maghzen*, chose de l'Etat marocain, c'est-à-dire l'indiscipline des hommes et la misère des bêtes, les hommes non payés se payant sur la nourriture des bêtes, celles-ci faméliques et clopinantes, malgré les coups d'aiguillon dans leurs plaies entretenues à vif. Bonsoir à cette caravane maghzen! Elle nous retrouvera peut-être aux étapes, mais nous n'aurons plus l'inquiétant voisinage de son « trésor ». Elle loge la nuit, à l'intérieur des douars, et le jour, traîne loin derrière nous.

Grand émoi dans ce village où nous arrivons, quand nous faisons mine de dresser les tentes dans un champ voisin. Des femmes accourent, clamantes, et se jettent contre les bêtes pour empêcher les muletiers de décharger. Alors bataille de cris, à l'arabe, où les nôtres, d'ailleurs, sont loin d'avoir le dessous. Il paraît que l'on veut nous obliger à loger à l'intérieur des cactus. On craint que, pour épargner notre fourrage, nous ne lâchions notre cavalerie dans le jeune blé : c'est le procédé des troupes maghzen. Nous attestons la pureté de nos intentions : ils vont voir ce qu'est une caravane honnête et disciplinée à l'européenne. Et puis nous

refusons absolument de nous laisser parquer pour la nuit dans une clôture, avec des Arabes, des troupeaux, des chameaux, sans compter la foison non moins certaine des insectes. Quand ils voient que nous commençons quand même à planter nos piquets, subitement ils se calment; l'ancien du village s'avance et prononce les saluts : il est content que nous soyons-là; tout est à nous, le blé, les bêtes du village; il demande à Dieu de bénir nos têtes.

Dans le tumulte de tout à l'heure, je n'avais pas remarqué la singulière et profonde beauté de ce personnage. La face est longue, ravinée, séchée depuis longtemps comme l'écorce des vieux chênes morts, le cuir des vieux pachydermes. A-t-il quatre-vingts ans? en a-t-il cent vingt? On ne saurait dire. Des yeux profonds et presque éteints sous le front haut, sous la saillie la plus austère et délicate des orbites; la barbe, un flot d'argent jusqu'à la ceinture; des gestes tout d'un coup devenus lents et presque religieux. Je n'ai vu cette noblesse virile et rêveuse du type que chez certains vieillards de l'Inde, dans les provinces musulmanes du Nord-Ouest.

*
* *

Visiblement nous approchons de Fez; notre piste en rencontre d'autres qui viennent de Mekinez et de la côte, d'El Arach par la route d'en bas, de

Rabat : petites lignes imperceptibles (aussi vieilles peut-être que le peuple maure), et qui, dans l'herbe, cheminent maintenant de compagnie. Et la route se peuple; on croise des files de piétons, des caravanes armées, parfois une lente, ondulante procession de chameaux qui, sous des charges énormes, se prélassent....

Mais surtout, les ossements de bêtes, à droite et à gauche de la sente, se multiplient, les longues échines de chevaux, des jambes d'ânes et de mulets, des squelettes entiers, dont les crânes sont tournés, toujours, dans la direction de Fez, les bêtes tombées là étant celles qui *arrivaient*, après de longues journées de peine.

Nous sommes en plein massif montagneux. Bien au-dessus de la piste que nous suivons, les villages s'accrochent aux rochers, comme des nids méfiants de rapaces, pour, de loin, surveiller le toujours possible ennemi. Vers dix heures, on entend une fusillade. Je lève les yeux : l'un de ces pitons est enveloppé de fumée blanche. Le guide me dit : « Ne crains pas, mais passons vite; c'est un douar qui en mange un autre ».

Une heure plus tard, un petit bois d'oliviers paraît sur une pente lointaine. A Chemmakha, nous avons vu cinq ou six oliviers, des grenadiers et des figuiers sauvages près de l'oued Ouarr'a, mais, depuis El Qçar, pas un lucus véritable, comme celui-ci. Un de nos hommes s'exclame : « Regarde! c'est le village des Beni Hamar : ils

ont des jardins! Ceux-là sont riches; *ils travaillent!* »

Ces Beni Hamar sont vraiment extraordinaires. Non seulement ils prennent la peine de cultiver deux ou trois cents oliviers, mais ils s'efforcent d'en vendre les fruits. Un paisible commerce, et qui n'ajoutera guère aux profits que l'Europe espère tirer de ce pays; mais c'est le seul dont nous ayons vu signe dans les campagnes marocaines. De loin en loin, un homme, souvent jeune, accroupi devant cinq ou six douzaines d'olives noires, et qui pourrait aussi bien garder un tas de petites pierres, tant il semble peu s'inquiéter de la vente, et placidement, d'un air de rêve, nous regarde passer. Pour un petit cuivre on achète l'un de ces tas, mais il faut le prendre soi-même, mettre le *felouk* dans la main du marchand, qui semble venu là moins pour attendre un invraisemblable acheteur que le sommeil. Mais ces dormeurs doivent connaître des réveils brusques, d'énergiques sursauts à la façon des fauves qui somnolent, car ils sont tous armés. C'est la carabine au dos qu'ils savourent les joies du rien faire. Chaque pâtre aussi, dans ce pays des Cherardas, porte un fusil pour garder ses moutons.

A Mekkès, jusqu'à cinq heures du soir, 32° à l'ombre. Nous campons sur de sinistres terrains enflammés. De la pierraille de silex et des ossements par centaines, il n'y a rien d'autre près de ce triste douar. Jusqu'à sa haie circulaire, à

deux pas des habitations humaines, on peut voir, levant le grillage de leurs côtes, ces longues carcasses de chevaux, pareilles, avec leur arête centrale, à des restes de grands poissons. Dans les plus récentes, couvertes encore d'une sombre ordure, des chiens maigres entrent, tirant des lambeaux avec effort. Mais plus nombreuses, les jambes d'ânes qu'ils ont détachées jonchent ces pentes, velues encore, munies de leurs sabots, le jarret naturellement plié. Des souffles fades s'exhalent de ces champs affreux, où des enfants nus jouent au milieu des chiens fossoyeurs.

Tout de même, le ciel s'apaisant, on est encore moins mal ici que dans le kraal, gîte commun aux caravanes d'origine diverse qui, toutes, viennent s'y enfermer pour leur dernière nuit avant la ville sainte. A la fin du jour j'ai tenté d'y pénétrer. Cinquante mulets, autant de chameaux, une centaine d'ânes et de chevaux, et des chèvres, des moutons par troupeaux, avec les pâtres, les chameliers, les voyageurs : un cacophonique salmigondis, derrière les cactus et le fossé, de gens et de bêtes; et leurs odeurs s'ajoutent aux sinistres effluves qui flottent sur les terrains d'alentour.

Nuit fiévreuse. Un ciel ardent d'étoiles que l'on va souvent regarder, et qui ne semblent jamais commencer à pâlir. Comme on attend l'aube de ce jour qui nous montrera les minarets de Fez!

L'ENTRÉE DE FEZ

I

14 avril. — Nous descendions depuis des heures par une garrigue rocheuse quand la plaine de Fez s'est ouverte devant nous, si claire et, vue de haut, d'une telle ampleur que nous avions envie de crier, comme les Grecs de Xénophon, quand ils retrouvèrent la mer : *Thalassa! Thalassa!*

C'est l'arrivée dans une nouvelle région du Maroc. Immensité plane, espaces de la terre endormie, et qui pâlissent sous le feu du soleil méridien. A d'inappréciables distances, une ligne de montagnes émerge de l'horizon; c'est la fumée la plus fluide, et par-dessous, comme devant une côte très lointaine, on distingue la ligne imperceptible et précise que tend la courbure de la planète. Mais au sud-est, cette longue vapeur étirée monte, monte en triangle pâle, et l'on dirait seulement que c'est le pâle azur qui se rassemble et s'épaissit un peu là. Par en bas, cela pose dans du vide, comme l'appa-

rition d'un Fuji-Yama de rêve; et rien n'en révélerait la nature terrestre sans les rayures blanches dans ce bleu de brume, les stries régulières qui ne peuvent être que d'une cime ravinée de neiges : un sommet du Moyen-Atlas, qui par les jours très purs *apparaît*, vient mystérieusement planer au-dessus de Fez.

Nous suivons le pied d'une interminable montagne de pierre qui tombe dans cette plaine comme un Apennin dans la Méditerranée. Là haut, sa crête obliquement dressée s'amincit et se creuse à la façon d'une longue vague en fuite, en sorte que là aussi tout est simple, dessiné en amples lignes horizontales comme la plupart des paysages d'Afrique. Et là encore tout s'allège, comme au ciel le frémissant azur, comme cet air enivrant, comme sur la terre l'herbe illuminée de la prairie et les nappes roses de petites fleurs. Immatérielle pureté de cette roche qui s'empourpre, semble radieuse de sa propre substance, et se pénètre de liquides ombres bleues, à mesure que, le soleil baissant, l'étendue se dépouille de ses détails, se fait toute lisse, et se glace de lumière.

De la ville sainte, rien n'apparaît encore, mais des sortes d'îles s'allongent à l'horizon, sombres corbeilles de verdure, qui sont, nous dit le guide, les jardins clos du Sultan. A la lorgnette, on distingue de hautes cimes feuillues de peupliers, des fourrés qui doivent être pleins d'oranges et des fleurs de la grenade. J'imagine de beaux jardins musul-

mans où des femmes de harem viennent jouer dans l'ombre verte au bord des eaux courantes....

De plus en plus se multiplient les petites pistes parallèles qui fuient devant nous dans l'herbe et les roses liserons. Cela signifie un va-et-vient actif de voyageurs, des caravanes venues de régions différentes et qui se rejoignent, marchent de front aux abords d'une grande ville arabe. D'heure en heure maintenant nous rattrapons de longs convois de chameaux. Chaque fois notre troupe de chevaux et de mulets se mêle à la leur, pour insensiblement s'en séparer; et chaque fois nous avons l'illusion de retrouver les fabuleuses créatures que nous avons déjà laissées derrière nous, tant elles sont pareilles toujours, et nous étonnent de la même façon. Toujours le même pas de sommeil sous les charges qui les écrasent, la même stupeur des longues têtes qui oscillent d'un mouvement sans vie, par leur seul poids, semble-t-il, au bout de la courbe élastique du cou, — la même allure de bête survivante d'une autre faune, et qui passe au-dessus des petites créatures d'aujourd'hui, sans les voir, plongée dans son rêve d'autrefois. Et dans chaque troupe il y a un chameau enfant, toujours le même aussi, libre, sans charge, en laine blonde à côté des monstres pelés et sans âge, le seul qui paraisse *actuel* et vivant, car il a les gaucheries, les sautillements brusques et capricants de tous les jeunes quadrupèdes. Et les mêmes chameliers semblent aussi reparaître, plus

grands, plus impassibles que les conducteurs de mules, marchant à pas plus espacés, d'une gravité taciturne qui contraste avec la belle humeur de nos bavards. C'est une caste : des fils comme des pères les pas, les gestes, les mouvements de vie sont rythmés sur ceux des solennelles bêtes.

Et puis nous croisons des voyageurs : beaucoup de pauvres gens, les jambes pendantes, à califourchon sur l'extrême croupe de leurs ânes; mais aussi de vrais cavaliers, d'allure pittoresque et militaire, qui vont par cinq ou six de front. Fiers visages entre la blancheur des turbans et celle des bernouss envolés; longs fusils qui balancent aux épaules, poignards et poires à poudre aux ceintures, étriers damasquinés et larges comme des plats, où posent, haut relevés, les pieds dans leurs jaunes babouches. Ou bien des personnages pacifiques et non moins importants, sagement assis en des selles-fauteuils de velours rouge, sur des mules prudentes et bien tondues. Ceux-là portent haïk : une draperie de grand style, d'aspect romain, qui s'enroule sur la tête, et dont un flot volumineux se rejette noblement sur l'épaule. Pardessous on aperçoit le caftan vert ou mauve dont la couleur ne se révèle que par transparence et s'éteint délicieusement sous les mousselines. Ces costumes, ces visages pleins, d'une pâleur et d'un sérieux bienséants, annoncent de vrais bourgeois maures, qui vivent avec une sagesse musulmane, sans inutile mouvement, dans l'ombre des ruelles et des bazars.

La ville sainte ne se révèle toujours pas, mais nous la pressentons. Processions de chameaux, pelotons militaires, marchands sur leurs mules, bédouins sur leurs ânes, longs troupeaux bêlants, toute cette vie qui se meut dans la même direction sur les sentes parallèles, c'est comme à l'approche d'un grand port, quand la mer, encore illimitée au regard, se peuple de vaisseaux et de barques, et que, grandes et petites, toutes ces voiles ensemble tendent vers le même point de l'horizon.

Mais sur la route de Fez, il n'y a pas de plus belle troupe en ce moment que la nôtre, ni de plus joyeuse. Ceux que nous allons retrouver dans la mystérieuse ville sont venus au-devant de nous, avec leur escorte de soldats marocains et les spahis d'Algérie au bernouss bleu de ciel qui décorent la légation de France. Nous les attendions un peu, les ayant prévenus hier par un *rakkas* qui passait à Mekkès. Et pourtant, de les voir apparaître là, dans cette plaine que nous avons l'illusion de découvrir et que nous venons d'atteindre après dix jours de route à travers les solitudes, — de les reconnaître tout d'un coup parmi ces cavaliers qui peuplent les pistes, au milieu de cette vie d'un autre monde et d'un autre temps, cela semblait invraisemblable. Petite fièvre de ces minutes où l'œil cherche au loin, dans les papillonnants escadrons de bernouss, deux figures européennes, amies, deux figures qui sont nôtres, l'une d'elles aussi blanche et flottante que les autres, mais assise de côté, comme nulle

silhouette arabe n'est jamais posée sur un cheval. Et le moment où, sans avoir rien distingué de précis, averti par un pressentiment certain, on se dit : Cette fois, c'est sûr; les voilà! — où l'on part au galop vers eux, les miraculeusement survenus! Et tout de suite, la joie de voir que de cette troupe lointaine les mouvements se mettent d'accord avec les nôtres, car les voici qui prennent l'allure ondulante, allongée, de la vitesse, grandissent, tant qu'enfin les visages attendus, d'un seul coup, se révèlent, les voix familières nous arrivent, les acclamations de plus en plus claires, envoyées du geste joyeux de la main. Et c'est fait! dans le battement sourd et soudain multiplié de leurs foulées les deux pelotons se sont dépassés. Il faut maîtriser les chevaux excités de leur vitesse et de nos voix, les forcer à revenir en arrière. Mais ils dansent, les impatients, ils s'effarent, empêchent de se serrer les mains qui se tendent. Alors nous sautons à terre, nous les laissons aux cavaliers bleu de ciel d'Algérie, sous la protection des soldats maghrébins qui sont restés en selle, droits, muets, leurs longs fusils pointant par-dessus l'épaule, — une si petite ligne sur l'infinie plaine verte! — et nous allons nous asseoir, pour causer à l'aise des choses de chez nous, au bord d'un ruisseau de cristal qui coule à fleur d'herbe : l'oued Fez, où de petites tortues viennent à la nage nous regarder en tournant un peu la tête, d'un œil très doux, attentivement humain....

*
* *

Fez vient de se montrer.

Au pied de la haute vague de pierre qui rougit de plus en plus dans le soir, une ondulation de la prairie nous la cachait. La piste que nous suivons s'est infléchie; ce pli de terrain passant à gauche, comme une toile de décor, est venu se confondre à la montagne. Alors une longue barre de créneaux s'est démasquée, fauve, où s'espacent régulièrement des tours, et par derrière encore des courtines, des bastions, et deux minarets verts de faïence. Mais une chose étonne, c'est que tout cela qui resplendit gravement au soleil du soir paraît sans profondeur. Deux ou trois lignes de défense, et point de ville au delà; jusque dans l'intervalle des créneaux, les vides verdissants du ciel (il paraît que Fez affleure tout juste au seuil de la plaine et, de l'autre côté, coule par un ravin vers des creux profonds que nous ne voyons pas).

Nous venons de l'atteindre, le sombre mur de brique et de boue séchée, plus magnifiquement radieux dans le soir que la claire turquoise des minarets. Jusqu'à son pied vénérable va la prairie, primitive comme à vingt lieues d'ici, désert de verdure comme là-bas, du côté de l'Atlantique où je vois s'allonger sa ligne d'horizon. Les champs de la mer sous le rempart d'un port ne sont pas à ce point sauvages. Voilà le plus étrange : cette ville

hermétiquement fermée (on n'aperçoit aucune porte), cette grande chose mystérieuse et couleur du temps, qui semble s'être levée là d'elle-même, et que nous découvrons dans la solitude, poursuivant sa vie silencieuse et millénaire.

A présent nous avons dépassé l'angle nord de la morne barre qui fait front aux infinis de l'ouest. Avec le ruban des bêtes et des gens — une mince file vivante, — nous cheminons sous la face septentrionale de l'enceinte. Qu'y a-t-il par delà? Ni bruit ni rumeur de ville, nulle fumée visible, et toujours point d'ouverture. Je m'écarte un peu du sombre mur pour voir seulement s'en lever un second par derrière, parallèle, mesuré par des bastions semblables, un rempart dans un rempart, tous deux si monochromes que sans la sensation stéréoscopique de distance, on croirait que l'un se superpose à l'autre. Et plus loin, deux ou trois longues terrasses, un toit vert, trois minces tours rectangulaires. C'est la ville impériale, déserte, dirait-on, dans la plaine déserte, faite surtout d'espaces vides, de farouches enceintes qui s'emboîtent comme dans ces palais de légende arabe que des djinns dressent magnifiquement loin des hommes pour y tenir captif quelque fils de roi. Au centre de toutes ces clôtures s'enferme le Sultan. Parfois, quand le crépuscule est beau, une petite silhouette humaine, toute seule, toute blanche, apparaît parmi les reflets de majolique, là-bas, sur une terrasse que mes compagnons me désignent, et ceux qui l'aperçoivent

savent qu'*il* est là, que c'est *lui* qui rêve devant la gloire lointaine du couchant, après la prière du maghreb, *lui*, le mystérieux, le saint maître de la foi, le chérif dispensateur des bénédictions....

*
* *

La vie de Fez commence à paraître. En lignes blêmes à la base du puissant mur, un peuple gris gît écroulé. Chez tous une seule attitude : les genoux au menton, les membres invisibles sous les ternes voiles, les corps ramassés dans le plus petit espace possible. Ils se taisent, prostrés, pétrifiés par quelque enchantement. Et pas une main qui se tende seulement vers l'aumône. Mais parfois, à mesure que nous passons, un visage se renverse pour, d'en bas, regarder d'une prunelle languide les Roumis qui défilent sur leurs chevaux. Les autres ne lèvent pas les yeux, — de parti pris, me dit-on. Impuissants à empêcher notre présence détestée dans la ville sainte, ils veulent au moins l'ignorer et nous opposer l'imperturbable indifférence. Mais entre eux on dirait qu'ils s'ignorent aussi : quand je me retourne vers ceux que nous avons déjà passés, je retrouve les mêmes impassibilités, le même mutisme collectif et farouche. Rêvent-ils seulement? J'imagine que simplement *ils sont*, qu'ils existent, et voilà tout, comme des animaux au repos, dont les attitudes sont belles et pareilles, étant celles de l'espèce. Très vaguement aussi,

chacun savoure la paix de la montagne et de la plaine, la paix de se taire, de ne point bouger devant un paysage éternel, au pied de murailles sans âge, parmi des choses qui parlent en silence des infinis monotones de la durée, des générations toujours pareilles, de la mort où tout se défait facilement et monte en poudre lente sous un ciel toujours jeune, à travers les retours des printemps et des fleurs sur la prairie.

Nous passons près d'une tombe sacrée, aux murs affaissés de brique : un vestige de quelque siècle lointain. Près de cette pauvre koubba, un petit olivier n'a pour feuillage que de menus chiffons accrochés là par la piété des fidèles.

Puis c'est la « cuve des morts » : une grande auge collée à la base du rempart et dont les bords sont arrondis par l'usure. Là, depuis des siècles que personne ici ne sait compter, on porte les morts pour les laver avant de les ensevelir. Cadavre par cadavre, les générations successives de Fez ont passé par cette cuve où passeront aussi ceux-là qui, repliés dans leur posture de lassitude, s'y adossent en ce moment, et, sans fermer les yeux, somnolent....

Au moment où se révèle enfin l'ogive d'une poterne, cette tombe antique, cette cuve funèbre sont les seuls détails au pied de la sombre courtine. Comme ils s'harmonisent à la tristesse de ce peuple affaissé qui ne semble pas vivre! C'est le thème de la mort qui sonne à la porte de la cité sainte,

pour se répéter et se propager alentour. La fraîche prairie expire par ici. Nous avons longé toute la ville du Sultan ; au pied de la nouvelle ligne de créneaux qui se déploie devant nous, je ne vois plus que pierre, poudre et stérilité. A travers des affleurements de calcaire, des ravins et des talus, entre des ruines et des cimetières, le mur de la vraie Fez grimpe, descend, se perd, s'en va promener au loin solitairement ses bastions croulants et ses replis.

Le dur paysage! Plus mélancolique et plus vieux dans la riche lumière vespérale qui ne paraît pas venir du ciel, mais s'épancher des choses terrestres, des remparts, des roches, de tant d'espaces montueux et semés de tumulus. La trace des hommes couvre ces pentes, — non de ceux d'aujourd'hui (point d'ordures, nul déchet de la vie actuelle et quotidienne), mais que cette terre est visiblement usée! Sur ce sol jaune et pulvérulent, de vagues pistes séculaires s'entre-croisent partout, et partout cet aspect brûlé, même au printemps, cette teinte fauve qui est celle de la très vieille enceinte aussi, de tout ce qui dure depuis de longs âges au soleil et ne se rajeunit pas du dedans. La plus calme et rayonnante désolation. Hors de ces murs où s'enferment cent mille créatures humaines, les seules demeures humaines sont celles des morts.

Pas très loin de nous, pourtant, au premier penchant de la montagne, un trait éblouissant et droit de chaux neuve coupe la pierraille. C'est la seule

chose par ici qui pourrait être d'hier ou d'aujourd'hui. Ce petit mur est un lieu sacré, une *msalla*. A certains jours solennels, le Sultan vient y monter pour recevoir l'hommage de son peuple. Dans le grand paysage de paix et de ruine, au-dessus de la blanche multitude qui jonche la pente, une petite figure s'érige, de candeur scrupuleuse sur le mur rigoureux, une silhouette hiératique et solitaire de pape musulman, — et sa main se lève dans le geste qui bénit.

*
* *

Nous avons fait halte pour nous pénétrer de ces choses dont le sens lumineusement se dégageait dans le crépuscule. Quand nous nous remettons en marche, la campagne est presque vide. Flâneurs, cavaliers, troupeaux, toute la vie qui la peuplait finit de refluer dans la ville pour se blottir derrière les remparts, à l'abri des brigands et de tout ce qui, la nuit, fait peur. Au moment de passer l'ogive de Bâb Segma, quand je me retourne, je ne vois plus au loin, sous des lignes de créneaux, que l'étendue rase et déserte où va descendre la nuit.

Et nous voici dans Fez. Dans Fez, et non pas dans une ville comme les autres. Pas une maison : rien que des façades de forteresse ; les alignements de leurs crans noirs, des porches en fer à cheval, leurs voûtes profondes et coudées, et des tours qui se lèvent derrière des tours, les plus lointaines,

celles dont la base est cachée, hautes et massives comme des falaises, augustes dans leur vieillesse, et teintées de cet or sombre des lichens que l'on prendrait pour la trace de tous les soleils couchants dont leurs fronts s'illuminèrent; — enfin, des terrains vagues dans le plus fier et mélancolique décor féodal qui soit au monde. Et, de quelque côté que l'on se tourne, tous ces espaces se révèlent murés. Le souffle du soir ne s'y glisse pas encore. Une chaleur inattendue se dégage de ces pans verticaux de pierre; une poudre blonde flotte, que pénètrent les odeurs de la vie arabe, car une populace emplit ou borde ces grandes cours. Dans la première, une sorte de souk fait le tour des murailles : on marchande sous les auvents; sur le sol dénivelé des bédouines gisent, entre leurs paquets d'herbes, leurs ânons et leurs chameaux. A travers cette mêlée de bêtes, nos soldats, malgré leurs *baalek! baalek!* ont du mal à nous frayer un chemin.

Et dans les autres enceintes, immenses, solennelles, celles-là, des foules sont accroupies, si humbles sous la domination des hauts remparts, et s'y confondant presque, aussi grises et terreuses, en longues lignes que l'on prendrait de loin pour des talus de poussière, tant la forme humaine, avaguie déjà par les ternes draperies, achève, le soir, de s'effacer dans cette confusion du nombre.

*
* *

Dans la plus vaste de ces grandes aires — le Mechouar, qui sert encore aux triomphes imaginaires du Sultan, — sous des murs formidables et des donjons superposés, des musiques sonnaient, scandées de battements sourds et barbaresques de tambourins. Cela cessait et reprenait fantaisistement; ce n'était qu'un jeu sans effort et sans raison, où s'amusaient des flâneurs, amis du soir et des calmes ruines, venus là simplement pour s'asseoir et se distraire un peu avec leurs luths et leurs timbales, comme d'autres avec des roses qu'ils respiraient et regardaient, — parce que la musique est plus belle le soir, comme les roses. Des dromadaires, débouchant l'un après l'autre d'une large ogive ténébreuse, traversaient la grande cour dans son axe le plus long, processionnellement, avec la majesté sans hâte d'une flotte qui fait son entrée dans un port, et puis, l'un après l'autre, ils s'enfonçaient à l'autre bout sous une barre de créneaux, entre des bastions énormes, dans la bouche noire d'une lointaine ogive symétrique. Des hommes d'armes passaient à cheval, en groupes que rapetissaient les fantastiques clôtures de ce grand espace. Ailleurs déjà, à Tanger, El Arach, El Qçar, dans les campagnes voisines de Fez, j'avais vu des cavaliers presque aussi beaux, de plus longs cortèges de chameaux, entendu les mêmes musiques maghre-

bines. Ces rangs humains tassés contre les murs étaient pareils à ceux que j'avais déjà longuement regardés dans les villages et les villes de province. Mais à tout cela, maintenant, la présence des grands monuments du passé national venait prêter un sens et une valeur extraordinaires. Tout cela, où je n'avais encore senti que du pittoresque plus ou moins disparate, m'apparaissait enfin dans son unité profonde, ancienne, historique. Cette foule grisâtre et fainéante se révélait *de même style* que ces vieilles architectures mauresques et militaires, vivantes encore et si pareilles à celles qui subsistent, squelettes d'une faune disparue, à Grenade et à Tolède. C'était la même humanité sarrasine qu'au moyen âge, celle dont rêva toute la chrétienté, et qui, de l'Espagne païenne, fit irruption dans notre France et monta jusqu'à Poitiers. A la découvrir, cette foule, dans son centre original, dans le cadre de ses monuments ancestraux, tout près du palais héréditaire et caché de son chef, pour la première fois, depuis que j'étais au Maroc, j'avais la sensation d'être devant un peuple, un vrai peuple, développé par sa civilisation propre, ayant derrière soi les siècles d'un peuple.

Des siècles toujours semblables, sauf l'insensible déclin, le tarissement graduel de la puissance et de la volonté de vie. Dans cette grande aire du Mechouar se déroulent les mêmes pompes qu'aux temps anciens. Le contemporain des Mérinides, qui verrait le Sultan d'aujourd'hui, à cheval, hiéra-

tique et blanc, à la tête de cinq cents bernouss, traverser ces cours pour aller au pied de la montagne recevoir l'hommage des tribus et prononcer les invariables paroles rituelles, celui-là saurait-il qu'un demi-millier d'années s'est écoulé? Rien n'est changé que l'autorité de ces paroles et le nombre des tribus fidèles. Si les victoires contre les rebelles d'aujourd'hui sont fictives, c'est toujours sous le fer à cheval superbe de ces portes de triomphe que passent en rentrant les escadrons chérifiens. Sur les terrasses, les mêmes troupeaux tassés de femmes les acclament de la même clameur frémissante et suraiguë. A leur suite ils ne traînent plus des razzias de bétail humain, des troupes d'enfants et de jeunes filles pour les harems. Mais souvent, dans des couffes bien bondées et que le peuple sait reconnaître, la moisson les précède encore des têtes coupées qui seront accrochées aux créneaux de Bâb Marouk, et l'on n'a pas cessé de vendre deux fois par semaine des esclaves dans le fondak des blés, au grand Souk. Vraiment ici le moyen âge s'éternise, et quand on lit au-dessus d'un portique visiblement neuf la date *1321*, écrite en ces chiffres arabes qui sont devenus nos chiffres modernes, on oublie que ce chronogramme se rapporte à l'hégire; l'illusion s'achève : cette date est celle d'une année de notre ère qui miraculeusement n'a point passé de ces lieux, et dans cette Fez où nous entrons, le sombre XIV[e] siècle vient seulement de commencer.

*
* *

Pourrai-je apprendre un jour mon chemin à travers le dédale crénelé qui suit ce Mechouar? Comment retrouver, reconnaître ces hautes portes coudées que nous franchissions derrière une escorte? Qu'ils sont beaux, ces cavaliers, quand ils s'enfoncent, sans presque serrer leur rang, dans la nuit d'une grande voûte mauresque! Et quel cadre à de la cavalerie arabe que l'arche musulmane à l'entrée de ces voûtes! Largement son profil se découpe sur l'ombre intérieure, sa puissante simplicité rehaussée vers la base par des ressauts aigus, volontaires comme des coups de fanfare et qui semblent marquer là, avec une impérieuse précision, des accents et des rythmes. Alentour, un beau feston de pierre dentelée met une calme frange de rayons; des faïences turquoise et lapis luisent en semis stellaire, des entrelacs géométriques chantent leur musique d'arabesques. Mais par-dessus tant de beauté sensuelle et savante la rude crête des fortifications féodales menace le ciel de toutes ses pointes érigées : contraste étrange où se traduit l'âme double des ancêtres, des conquérants par le sabre qui furent de si voluptueux poètes.

On voyait bien qu'elles étaient faites, ces arches, pour un peuple de soldats cavaliers. Leur mesure ne se proportionnait pas à la taille des piétons,

mais ce peloton d'hommes à cheval devant nous, bernouss flottants, les fusils parallèles se balançant aux épaules, s'y encadrait admirablement. Sous le cintre obscur de chaque tunnel, les fers des chevaux glissant sur le caillou sonnaient à grand bruit.

Toujours les hautes files de crans disciplinés d'où se lèvent à intervalles égaux, comme pour commander ces phalanges, de puissantes bastides rectangulaires. Il y en avait de récentes à côté des très vieilles, mais leur type était exactement le même. Oui, c'était bien la même créature dont l'antique vie se poursuivait là, imposant même forme, même structure à ce qu'elle empruntait de matière au dehors pour l'assembler à nouveau et l'organiser de ses propres rythmes. Jeunes et précises ou bien branlantes et lézardées, tours et murailles étaient faites du même pisé : des couches de galets entre des rangs de briques obliquement alternés, exactement comme à Grenade, avec les mêmes rangées de petits trous que personne en Espagne ne sait plus expliquer, et dont j'apprends ici l'origine et l'usage en regardant travailler aujourd'hui comme autrefois des maçons maures, — avec les mêmes pointes étrangement acérées et longues des créneaux qui surgissent de partout, nous évoquant les vieilles armées sarrasines, la forêt régulière des épieux ou des lances par-dessus le mur des escadrons compacts.

*
* *

Il y eut un couloir étroit, sans fin, inexplicable, entre un talus et l'une de ces clôtures militaires derrière quoi je n'imagine pas ce qui se passe. Une muraille énorme barrait ce corridor, tellement vieille que son faîte à moitié détruit dévalait obliquement, comme vers la plaine un morceau de colline. Une porte la perçait, qui semblait petite, où ne subsistait aucun vestige d'ornement. Ce n'était plus qu'un trou grossier dans un pan de falaise.

Alors des espaces si vastes, si désolés, s'ouvrirent, que je crus revoir la région extérieure des cimetières, et sortir de Fez sans avoir découvert parmi ces grands restes d'un autre âge trace de simples et vraies demeures humaines. C'était un sol antique et sans verdure, des terrains vagues semés de tombes, où la hyène doit fouir; et cela fuyait au loin dans une confusion blême vers des pentes jaunes et non moins ravagées. Sur un côté de ces étendues mortuaires l'énorme morceau d'une courtine démantelée poussait quatre replis anguleux : quatre hautes et noires découpures, l'une derrière l'autre, chacune farouche de cent créneaux sur la clarté du ciel occidental.

Séparée de cette solitude par un simple talus, une multitude misérable vaguait sur une sorte d'esplanade et s'y apprêtait pour la nuit. Nous

allions à travers les campements, les cercles couchés de dromadaires, les gourbis, de véritables douars qui s'adossaient à la haute muraille interminable. Depuis notre entrée dans Fez, nous avions franchi plus d'un kilomètre, et rien encore ne ressemblait à une ville.

*
* *

Encore un beau portique festonné de précieuses faïences, et brusquement, après tant d'opprimantes architectures et de vagues espaces, voici les sombres et populeux boyaux de la vraie Fez, de Fez Bâli, c'est-à-dire l'ancienne, la primitive, celle qu'au temps de nos premiers Carolingiens fonda le saint Mouley Idriss. Derrière nous, cet enchevêtrement de palais, de passages voûtés et de fortifications entre les grandes aires d'où nous sortons, c'est Fez Djdid, la « neuve », toute moderne, puisqu'elle est du XIVe siècle, contemporaine de notre guerre de Cent Ans. Elle communique avec la vieille ville par l'esplanade et l'interminable couloir qui nous étonnaient tout à l'heure. Nous venons d'en voir la population semi-bédouine campée dans les cours, ou bien logée avec les tribus militaires du *guich* en d'humbles quartiers dont les masures s'accolent comme des nids d'hirondelles aux puissantes murailles. Mais c'est ici la cité des vrais Fahsis, le profond labyrinthe où les vieux sanctuaires redoutables sont enfouis, où le peuple maure,

blême du jour de cave qui règne dans ces ruelles, continue sa vie, la même qu'au temps des Almoravides, seulement plus concentrée sur elle-même, plus lointaine, plus seule et farouche qu'aux siècles glorieux où le Maghreb et l'Espagne ne formaient qu'un seul empire.

Alors notre troupe s'égrène en longue file, et, l'un derrière l'autre, nous plongeons dans le souk, où de l'ombre fumeuse se concentre avec des odeurs de bazar sous un plafond déchiré de nattes. Là dedans, un pâle fourmillement humain, d'où nous émergeons montés sur nos chevaux, et qui se tasse pour nous laisser passer. A droite, à gauche, sous les capuchons, luisent vers nous cent regards qui ne disent pas la bienveillance.

Dans leurs minuscules échoppes, au-dessus de la foule, les marchands aussi nous dévisagent en silence : ceux qui se penchaient au dehors vers un chaland suspendent leur geste. Et tous ces regards, à mesure que nous avançons, se fixent sur nous d'en bas, par le seul mouvement hostile des prunelles, sans que se relève un seul des visages demi-baissés.

Parfois, interrompant les rangées de bahuts où trônent ces personnages accroupis, un auvent de mosquée déborde, avec ses stalactites, les broderies vermoulues et décolorées de son vieux bois qui s'effrite. Rapidement, entre des battants de bronze vert-de-gris, on aperçoit des colonnades blanches,

un religieux quadrilatère, des lanternes qui s'allument autour d'une fontaine, des figures courbées pour les ablutions, et d'autres qui se prosternent, touchent du front les dalles ou les tapis.

Suis-je bien à l'extrême occident de l'Islam, à cinq ou six cents lieues de Damas et de Constantinople? J'en retrouve partout des morceaux, surtout aux carrefours qui s'éclairent un peu d'un jour vert sous une épaisseur de feuillage. Là règne le vieux figuier des bazars turcs et syriens, compagnon des hommes, qui depuis des siècles se pressent dans cette ombre close : le génie du lieu, familier aux petits enfants qui jouent alentour, comme aux ancêtres de jadis. Pour le vieil arbre ami, le plafond de nattes s'entr'ouvre; par là, de l'air pur, un peu de lumière pénètrent dans ce quasi tunnel, trop chargé, et depuis trop longtemps, de relents arabes : une clarté bien vague, à cette heure avancée du soir, mais encore teintée d'émeraude par les fraîches feuilles qu'a déployées le nouveau printemps. Au pied noueux de l'arbre, sur le galet qui l'étreint, des fumeurs font cercle autour de leurs tasses : ils sirotent du thé et non pas du café. Et je ne vois guère d'autre différence entre eux et les clients des khaouadjis syriens.

Et c'est encore Damas, ce quartier désert où nous dévalons ensuite, ces pâles et froides ruelles entre des murs d'argile. Derrière leurs parois s'enferment des jardins surélevés dont la terre, plus haute que le couloir où nous cheminons, entretient

ici cette fraîcheur de fossé. Étrangement les voix et les pas s'assourdissent. De loin en loin, une femme, un grand ballot tout enveloppé de laine, se serre contre le mur pour nous laisser passer, et se détourne à demi. Un bras sous la pesante couverture se lève et masque d'un pli la fente noire où luisaient des yeux; et rien, absolument rien, n'apparaît plus de la forme humaine. Il n'y a plus là, contre la froide chaux, aussi blême que cette chaux, qu'un mystérieux paquet, vaguement mortuaire....

A la crête du mur, dans le vert attendri du soir, de noirs feuillages d'oranger débordent, pleins de fleurs dont le parfum descend à flot, et dans ces jardins suspendus, tandis que tout finit de s'assombrir, le rossignol prélude. L'oiseau des limpides crépuscules printaniers! Il chantait aussi dans les vergers clos, quand j'entrai pour la première fois à Damas, il y a dix ans.

Et pour achever l'illusion, voici que nous arrive, grandissant, le tumulte puissant et sourd des eaux courantes, — universel autour de Damas. Nous grimpons sur un pont en dos d'âne, et j'aperçois leur bouillonnement glacé; il se resserre dans un vieux chenal de pierre, et puis s'engouffre sous la maçonnerie d'un primitif moulin arabe.

Et nous sommes arrivés, — dans la ruelle des Souris : un cul-de-sac où loge noblement la mission française. Au fond d'une cour qui pourrait être celle d'une auberge d'Espagne, au milieu de mulets,

de chevaux qu'on ferre, de palefreniers, nous mettons pied à terre. Paraissent de beaux serviteurs dont les nobles draperies, les airs de princes étonnent en ce lieu sans grandeur. Ils disent leurs salaams, se baisent les mains, et, cérémonieusement, avec des lanternes, ils nous précèdent sur un escalier, puis dans un couloir. Un rang de soldats se lève précipitamment — costumes verts, jambes nues en des savates — et nous fait le salut militaire : une troupe de singes répétant un exercice de cirque.

Et voici s'ouvrir les beautés secrètes d'une grande maison mauresque : de hautes arcades autour d'un spacieux quadrilatère, et tout au centre une vasque jaillissante. Derrière les piliers apparaissent de puissantes portes de cèdre où les vieilles arabesques géométriques croisent leurs triangles. Mais l'une des faces de ce patio n'est pas tout à fait close; par delà, dans le cadre d'un double portique, des jardins fuient, des jardins murés et ceints de colonnades, de vrais jardins arabes, comme ceux du Généralife et de l'Alhambra. Des chemins surélevés de faïence s'y coupent en damier, entre des épaisseurs d'orangers; et tout le long de ces allées, des lanternes brillent à des piquets, comme pour une fête, faisant luire les sombres verdures vernissées. Et, plus basses, d'autres lampes, à demi masquées par les feuillages, ponctuent le sol comme des vers luisants, éclairant un peu, çà et là, très vaguement, le dessous d'une

tente dont la porte est relevée. Cependant de beaux fantômes aux draperies romantiques, des figures de Mille et une Nuits vont et viennent dans le calme décor des arcades, sur les chemins étroits de mosaïque. On entend le bruit d'une eau torrentielle, on devine son pâle éclair qui traverse l'ombre du jardin....

Mais la floraison des orangers, c'est ici la souveraine présence. Il fait sombre maintenant : pas une seule de leurs pures étoiles ne se révèle aux yeux; mais un parfum suave stagne dans la nuit, emprisonné lui-même dans ces clôtures. A peine avais-je senti le printemps depuis El Qçar, dans les vallées et les plaines sans arbres que j'ai traversées pendant huit jours. Il ne se décelait qu'aux tapis or et rose, sans arome, de la prairie. Mais au cœur de cette ville plus fermée qu'une forteresse, en ces jardins plus murés que des harems, les voluptueux Arabes ont su cacher et concentrer pour eux-mêmes toutes ses délices.

DANS L'OMBRE DE FEZ

I

18 avril. — Par hasard j'ai pu me loger dans une chambre qui n'est libre d'ailleurs que depuis deux jours. On me félicite. Il paraît qu'il fallait m'attendre à camper dans un jardin, l'un de ces humides carrés creux d'où montent les orangers entre les bandes rectilignes de faïence, — heureux encore de pouvoir enfoncer là mes piquets de tente. Il n'y a point d'hôtellerie, même arabe, à Fez. Si des amis ne l'accueillent, le voyageur européen n'a d'autre ressource que de bivouaquer sur l'esplanade des caravanes, parmi les bédouins, les jongleurs, les négros, les marabouts, les chameaux et les puces, au bord des sublimes terrains vagues qui fuient sous les noirs écrans crénelés.

Ma chambre n'est pas loin de la mission française, dans la même ruelle caillouteuse des Souris, au premier étage d'une vieille maison, arabe naturellement, — il n'y en a pas d'autre à Fez, même celle

du consul français dont je reçois l'hospitalité.

Pour y arriver, il faut, comme dans tous les logis mauresques, passer d'abord sous une voûte, séjour, la nuit, de gardiens à barbe grave, qui posent là leurs nattes, — le jour, des « gens du banc », clients, quémandeurs, candidats à la protection française, qui cherchent d'abord la protection des portiers et serviteurs du consulat. Quelques-uns poussent plus loin le zèle : on en voit de fort dignes, aux haïks nobles et très blancs, suivre avec ostentation dans la rue le chien du consul, pour faire croire qu'ils sont familiers de la maison et que la main de la France s'est étendue sur eux. Ce n'est pas qu'ils nous aiment, mais ils rêvent d'échapper au *mokkadem* qui leur extorque, sous menace de prison, les douros hassanis, les grands douros d'argent qui sentent à plein nez le cuivre.

Par là rôdent aussi les hommes de notre caravane. Ils ont des mines de fatigue; le magnifique Djellali semble éteint; ses yeux noirs ne rient plus. Tout ce monde passe le jour à somnoler près de la porte, ou bien sous les orangers du jardin. Décidément Fez trop délicieuse ne vaut rien à ces Arabes. Ils ont trop d'argent. Djellali a touché ses gages; les muletiers ont vendu huit et dix douros pièce les petits serins qui firent le voyage avec nous. Mon serviteur El Hadi ne manque pas au passage de m'emprunter des pesetas. Dans une certaine échoppe du souk des orfèvres, où il court dès six heures du matin, il négocie un important achat :

trois ceintures tissées d'or pour sa famille de Tanger. Car il a deux épouses, « le jeune et le vieux » (point de cadeau pour le vieux), et deux enfants : « Ya Sidi! un homme et une femme, mais, tu sais, *sghir*, *sghir*, petite, petite »....

Le salaam rendu à tous ces personnages, j'arrive à mon logis par un escalier en colimaçon, noir et plein de mystères. Souvent, quand j'y monte, j'entends au-dessus de ma tête des galopades précipitées, des portes pesantes que l'on ferme à grand bruit, des ferraillements de verrou. Là-haut, paraît-il, sont les appartements privés d'un saïs, et dans notre escalier commun ses femmes manquent à tout moment de nous rencontrer. Le lendemain de mon arrivée, je me trompai de porte et j'entr'ouvris la leur : quel éclat! Tragique, les bras levés, une vieille grand'mère surgit et se jeta sur le seuil. Une seconde, j'aperçus deux fillettes, une robe de soie jaune qui fuyait, le geste éperdu de deux mains couvrant un visage.

*
* *

Dans ma chambre, très grande, règne une pénombre presque religieuse, car le jour entre là tamisé par des pourpres et des violets de verrière. Deux puissantes colonnes, toutes blanches et dignes d'une mosquée, en soutiennent les poutres. Nul bibelot ni meuble ne compliquent la calmante simplicité du lieu. Un grand tapis de Smyrne, un

divan très bas dont les hautes laines multicolores règnent sur trois côtés du logis; par-dessus, et jusqu'au tiers du mur, une longue tenture maghrébine, qui ne fait que répéter, rouge sur jaune, jaune sur rouge, alternativement, le fer à cheval des grandes portes mauresques; — dans une baie profonde, l'ogive du vitrail; tout en haut, sous l'arête du plafond, une rangée de lucarnes d'où ne tombe jamais un rayon de soleil, mais seulement une pâle clarté atténuée, et qui, fraîche comme de l'eau, semble couler avec lenteur sur la chaux du mur : tout cela fait une retraite de belle paix arabe. L'ombre y est riche et délicieuse; c'est une transparence égale, la même du matin jusqu'au soir, comme la température qui s'élève à peine, à l'heure où le soleil plane sur la ville grise et décolorée par l'excès de sa lumière. Dans cet immobile demi-jour, la blancheur des piliers et des murs est douce, aérienne; c'est de l'ombre claire et presque immatérielle. Sur ces vides lactés, les primaires et somptueuses couleurs des tapis s'exaltent; leur éclat profond est celui des joyaux enfermés. Grave décor d'une richesse toute abstraite : nulle image du monde réel ne vient s'y mêler pour occuper l'esprit. Sous ces prestiges de la pure couleur qui chante sensuellement et s'harmonise dans l'ombre, la pensée reste plus facilement oisive; sans effort, le regard suit les alternances rouges et jaunes de ces ogives répétées qui ne sont que rythme et musique sur les murs. On se laisse pénétrer par

ces influences; elles engourdissent comme une vapeur de haschich : c'est dans leurs demeures que ces Maures apprennent les délices de se taire, et devant un samovar et de petites tasses, de se muer en choses.

Mais je ne sais ce qu'il y a d'autre dans ce logis, qui nous le fait plus étrange et nous dissout nos réalités ordinaires : non seulement l'arome de cèdre et de santal spécial à toutes les maisons mauresques, mais peut être une trace d'encens, très vague, impossible à situer, un souvenir des fumées de l'aloès et du benjoin. C'est comme l'âme du lieu, son âme pour toujours et qui n'aura jamais fini de s'évaporer.

J'ouvre ma verrière et je la trouve tristement grillée au dehors. Alors je m'explique mieux l'imperceptible effluve qui traîne encore ici. Sans doute cette grande chambre fut un appartement de femmes. Cette fenêtre est faite pour qu'une femme, à demi couchée sur le tapis, sans effort, puisse poser son bras sur l'appui de pierre, tourner les yeux vers les feuillages du jardin, savourer à l'aise la fraîcheur perpétuelle et chantante du jet d'eau. Dans ces retraites d'ombre où n'entre pas un autre bruit, elles sont bien, les recluses, à la saison des journées ardentes, pour dormir à demi sur des divans très bas, et ne rien faire que se peindre, se parfumer, jouer avec des peignes et des miroirs. Deux bras pâles qui se lèvent, une attitude paresseuse contre une colonne, des lueurs de bijoux, le feu mouvant des voiles et des robes, que cela doit être

grave et beau sur ces fonds d'ombre blanche, dans le demi-jour mystérieux qui descend des lucarnes et se refroidit en glissant sur le lait de chaux, et ne vibre ni ne change! Il en est resté cet immortel et léger parfum, je ne sais quel charme pénétrant de paix musulmane.

A travers les arabesques du grillage, à l'heure de la sieste, je regarde le beau jardin intérieur. Un blanc parvis le précède, d'où montent deux orangers chargés de leurs fruits d'or; leur tronc sort d'un petit cercle vide découpé dans les dalles. Au centre, une large coupe d'albâtre où bruit le jet d'eau secret qui la fait éternellement déborder. Ce parvis, cette vasque, ces arbres précieux et prisonniers dans du marbre, leurs ombres qui s'y découpent avec une immobile précision, voilà bien de la pure beauté arabe : beauté sensuelle de la lumière, de l'eau, de la verdure, astreinte à des rythmes savants, à des ordonnances rigoureuses, et que l'on goûte à la façon arabe, longuement, aux heures brûlantes, comme les couleurs et les parfums d'un bouquet dans un vase, comme une eau délicieuse et glacée, sans bouger, en fermant à demi les yeux.

Au delà de ce promenoir, le rectangle vert et lustré du profond jardin. La fraîche épaisseur en est si compacte que de cette fenêtre où je m'accoude, le regard la fouille sans pouvoir la percer. Là-dessous règne une obscurité verte, une demi-nuit presque froide, toute végétale, un peu gourde,

dont je vois tout juste l'entrée sous les premiers orangers au bord de la cour blanche. Des bandes exhaussées de marbre partent du marbre de ce promenoir, séparant les compartiments creux où les arbres enfoncent leur pied dans le terreau. Et bien que ce jardin ne soit visible qu'aux habitants de la maison, plus secrètes encore sont ces allées sous ce plafond de feuillage embaumé. Des femmes peuvent s'y retirer, y fuir le soleil : c'est un harem et c'est un cloître; elles y trouvent paix, silence, fraîcheur pénétrante. Des rigoles d'eau laiteuse comme celle de la neige fondante ne cessent d'abreuver la terre noire dans les compartiments où poussent les orangers.

La première nuit que je passai dans ce logis, tel était le parfum qui m'arrivait par la fenêtre que je dus la fermer. J'ai cessé de m'étonner quand j'ai vu le jardin : son épais couvercle n'est qu'un tissu dense de feuilles claires et raides et de blanches fleurs étoilées. Feuilles du citronnier et de l'oranger, de courbe volontaire comme un fer de lance; dans leur arome, âcre, essentiel, toutes les énergies de cette terre et de ce soleil se concentrent. Mais quelle excessive, quelle trop molle fragrance de ces fleurs s'y mêle, comme la léthargie arabe aux élans de l'ardeur arabe! De ces douces étoiles, de leur chair inerte et blanche semblent s'exhaler les plus languides influences de ce monde musulman, celles qui énervent, dissolvent. L'Européen, en qui vingt siècles chrétiens ont mis un instinct

d'ascétisme, s'en défend, de ces influences, comme je me détourne d'un tel parfum, mais l'âme arabe s'y livre sans remords. En des lieux clos et blancs qui ressemblent à des chapelles, elle s'abandonne à toutes les sensualités religieusement permises. Ainsi des femmes mauresques ne craignent pas de porter au cou, en guirlandes épaisses, ces mêmes fleurs grisantes que nous ne pouvons pas respirer longtemps....

Mais dans ce flot embaumé, la jeune volonté du printemps ne s'alanguit pas. Sur l'immortelle et sérieuse verdure, de roses pétales de pêcher se suspendent en essaims, et tout le jour sifflent de gros merles dont la noirceur est luisante comme le vert métallique du jardin. A coups de becs jaunes, à travers mille fruits d'or, dans les épaisseurs d'un feuillage plus aromatique et lustré que celui des lauriers, ces coquins bataillent et se pourchassent résolument.

Plus loin, derrière le mur, par-dessus les terrasses de chaux morte, monte un rideau clair de peupliers. Que leur verdure qui vient de naître est légère, aérienne, au-dessus des végétations qui ne changent pas! Comme on sent que cela vit, devient, que cela ne fait qu'apparaître et va passer tout de suite! Flamme verte allumée là d'hier, substance toute spirituelle et qui tient du fantôme. On pense à la si tendre et frêle mélodie de Schumann, *Erstes Grün*.... Tout l'inquiet mystère de notre rapide

printemps du nord est dans ces peupliers que, le soir, un petit vent remue, et qui frissonnent alors, ruissellent de haut en bas comme une eau de montagne sur les cailloux toujours lavés....

A côté de cette vie fugitive se montre un terne morceau de la très vieille Fez : une confusion de terrasses inanimées, comme un semis de dalles serrées dans un cimetière. Une indicible mélancolie s'exhale de toute cette pâleur terreuse. Elle s'en va, la triste ville, jusqu'au bord d'un plateau qui, d'ici, semble rocheux, mais les pierres qui le jonchent sont, je le sais, de véritables et très anciens sépulcres. Je distingue là-bas quelques marabouts délabrés, des koubbas de saints et docteurs qui s'illustrèrent jadis dans les mosquées de Séville et de Cordoue. Tout cela qui date du moyen âge est en ruine, couleur de cendre et de pierre brûlée, comme si quelque feu dévastateur avait passé là.

Et par derrière, les campagnes libres. D'abord une zone de frais vergers, puis, tout le pays s'abaissant soudain, l'étrange dépression, claire, toute minérale, où luit une boucle du Sebou (déjà les régions sauvages et sans maître). Et tout au loin, des montagnes de pierre nue, extraordinairement allégées par les magies du soir, et qui ne semblent presque plus de la matière, tant elles sont lisses et comme transparentes : glaces bleuâtres, diraiton, comme celles que le Vinci dressait mystérieusement au fond de ses paysages.

La base du ciel à l'occident est d'un rose déjà froid, quand un coup de canon du côté de Fez Djdid annonce l'heure sainte du maghreb, et que le soleil a fini de se coucher. Aussitôt un drapeau blanc monte à l'unique minaret qui confine au cimetière de Bab-Ftouh, celui de la mosquée des Andalous, tout couvert de chaux, lourdement primitif, le plus âgé de la ville, et qui date comme elle du IXe siècle, des premiers Idrissides. Et tout de suite, le même signal se lève aux lanternes de toutes les autres tours, en même temps que sur les plus proches je vois le muezzin sortir de son trou et commencer à faire lentement le tour de son belvédère. Alors, de ces minarets, comme de tous ceux qui sont cachés, de longs appels s'élancent dans l'espace, tristes, étrangement mineurs, et se prolongent, et planent au-dessus de Fez, clamés à pleine voix par le chanteur qui, renversant sa tête en arrière dans l'effort, pose au coin de sa bouche le tranchant de sa main pour jeter plus loin le cri modulé, la mélopée mordante et longuement tenue, où se répète encore une fois l'éternelle affirmation de l'Islam : *Allah aekbar!*

Allah aekbar! proclame encore une fois la vieille ville, sous le ciel rose et froid de ce soir, comme tous les soirs depuis douze siècles, — la vieille ville fanatique où le passé si lointain dure encore, et qui ne sait rien des changements de l'humanité. *Allah aekbar!* simplement, toujours, dans la solitude et les ruines d'aujourd'hui, comme au

temps des empires et de l'adolescence heureuse!

Et tous ces cris au timbre étrange, glapissant, se croisent en se prolongeant, se mêlent en chromatiques discordances. Cela fait pendant quelques minutes, sur la cité livide, un concert sauvage et qui donne un peu le frisson, comme celui des invisibles chacals subitement dans les campagnes à la tombée de la nuit. Puis le silence de mort retombe, et l'on voit que le drapeau blanc des Andalous n'est plus là. Et tous les autres s'éclipsent à leur tour, — et rien, pas une fumée ne bouge à la surface de Fez.

II

19 avril. — Ces premiers jours j'ai traversé la ville dans tous les sens; j'ai plongé dans les bazars clos et vaporeux où se pousse une multitude blanche, en lignes pointillantes, étroites comme celles des fourmis dans les galeries d'une fourmilière. Je me suis perdu dans des ruelles presque fermées par en haut, si noires, profondes et mortes, qu'on y croyait cheminer sous terre, dans une ville enfouie par les siècles, au-dessous des niveaux où se meuvent aujourd'hui les vivants. J'ai fait le tour de Fez, à travers des vergers, des ruisseaux, des rochers et des sépultures. Mais jardins et cimetières, pullulants bazars et tranchées désertes, j'avais déjà connu ces choses; elles m'ont dit leur âme dans toutes les vieilles cités célèbres d'Islam.

Ce qui n'a point d'analogue, ce qui m'appelle, me sollicite, me possède ici tous les jours, au déclin du soleil, c'est le prodigieux décor par où je suis entré dans Fez, cette suite de grandes aires fortifiées, de ruines qui surgissent et menacent, ce

dédale de couloirs et de poternes entre des terrains de campement et de parade, que le premier jour nous avons traversé si vite. J'y reviens chaque soir pour m'en étonner chaque soir davantage. Je n'apprends pas à m'y reconnaître. Cela me reste vague, immense, indéterminé. Au retour, dans ma chambre, si je ferme les yeux, c'est une hallucination de créneaux : des murs à l'infini, de tous côtés, emprisonnant l'espace, obsédant le regard, leurs lignes sans fin de clous acérés, des peignes gigantesques et farouches hérissant de noirceur l'acier du ciel crépusculaire. Puis, l'image se précisant tout d'un coup, de grandes cours, chacune différente avec son peuple, ses murs, ses bastions distincts. Variations imprévues sur un mode tragique et légendaire. Je revois les portes triomphales, leurs barres de créneaux entre des donjons cyclopéens et d'un autre âge, leurs fiers rectangles emboîtés, où s'inscrit, sous un tendre lacis de faïence, le fer à cheval superbe et noir, tout noir, car c'est une voûte qui tourne deux fois dans la profondeur du mur; elle est haute comme celle d'une église, et son issue n'est pas visible. Je revois les puissants battants dont le bois lamé de bronze date des Mérinides, et dans la pénombre intérieure, sous la haute croisée d'ogive, les bancs dénivelés de brique et de pierre, où depuis six cents ans, des soldats sommeillent, des cadis rendent la justice, accroupis en leurs blanches laines au-dessus des plaideurs accroupis.

Mais, surtout, je la revois, cette humanité d'aspect invariable, harmonique à ce décor monumental, et mystérieuse dans ses voiles où chaque figure perd son caractère individuel et momentané, se généralise, se solennise, comme ces murs sous la main des siècles, et paraît leur contemporaine. Je revois les gueux, les mendiants, qui, dans leurs haillons, sont chez eux, au pied des portiques admirables, un peuple d'autrefois et d'aujourd'hui, humble dans le cailloutis et la poussière de ce sol bosselé, mais aussi beau, naturel, à sa place, entre les architectures épiques, aussi touchant que la poudre et les pierres de ce même sol vénérable qu'ont usé les générations. Ces vieillards qui se lèvent, aveugles, royalement drapés dans une loque, sont augustes de la même dignité que ces remparts dont tout le faîte, autrefois dentelé, a fondu comme la crête d'un rocher dans les orages et les pluies des siècles sans nombre.

Mais la secrète relation que l'on devine entre ces hommes et ces choses est plus profonde encore. En Europe, il en est de la structure matérielle d'une cité comme du peuple qui s'y loge; ses édifices sont des individus très dissemblables. Chacun a son âge, son style, sa physionomie, qui font sa personne distincte; les plus anciens diffèrent des modernes, comme le Parisien du xve siècle fut autre, par son esprit, sa figure et son costume que celui d'aujourd'hui. On imagine une suite discontinue d'époques dont chacune eut ses

dehors et son âme. Si l'on regarde les rues modernes, chaque maison porte, avec sa date récente, la signature de son architecte; elle est désignée sur un cadastre; ses diverses parties servent à des usages spéciaux et que l'on ignorait hier. Elle est modifiable : on vient de l'agrandir ou de la réparer. Derrière la plus simple de ces œuvres humaines, vous sentez un vouloir distinct, possesseur ou constructeur. Au contraire, une cité d'Islam est tout anonyme et collective, un agglomérat sans âge, une seule et vieille enveloppe où s'enferme, comme dans une coquille, non pas une pluralité et une succession de vies individuelles, mais une seule vie, qui de siècle en siècle se poursuit en elle, toujours la même, manifestée par le même mouvement, régie par les mêmes tendances, et ne changeant que par la baisse graduelle du principe organisateur qui l'a développée. Passivement elle dure, l'antique enveloppe, sans qu'aucun vouloir actif et impie tente de l'adapter à de nouvelles fonctions. Elle se modifie, mais d'elle-même, à force de durer, par l'insensible action des puissances qui dissolvent : pierres qui se délitent et que rongent des lichens, profils des murs qui s'émoussent, et leurs ébréchures où de l'herbe s'accroche, et leur base qui peu à peu s'enterre, — aspects plus émouvants des œuvres humaines d'où s'efface par degrés la trace du vouloir humain, à mesure que la nature les reprend dans son éternité. C'est alors que cette forme visible de la cité est

pour son peuple une présence immémoriale comme celle des montagnes environnantes, acceptée d'avance, comme ce paysage, par chaque génération qui vient y naître et s'y blottit, reçoit son caractère de cette forme matérielle presque autant que des formes invisibles de la religion, la laisse à la génération suivante, telle qu'elle l'a trouvée, plus vénérable seulement d'avoir tant servi et de servir encore, — d'autant plus belle des couleurs du temps, et plus touchante, que la vie collective au dedans est plus ancienne, décline, s'affaisse vers la mort, comme aujourd'hui celle de Fez, du Maghreb et de tout l'Islam.

Voilà ce qui se révélait confusément à l'esprit tout à l'heure dans ces grandes aires dévastées de Fez Djdid, qui s'espacent autour du grand Mechouar... Des martinets ivres de vie et de printemps tourbillonnaient en criant entre des murs accablants de citadelle. A l'autre bout d'une cour immense, un porche s'enfonçait sous un rang de créneaux dressés dans le ciel clair comme les pointes souveraines d'un diadème. Des tours symétriques flanquaient superbement cette grande ogive outrepassée, et, par delà, d'autres tours se levaient, si puissantes celles-là, si colossales, vétustes et gravement dorées de lichen, qu'on les reconnaissait avec certitude pour les témoins du plus illustre et plus ancien passé, de quelque grand empire almoravide ou almohade.

Mais à terre une foule inerte se pelotonnait au pied des murs, des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes. Ceux-ci serrant leurs voiles autour d'eux, comme les vieillards, n'étaient pas moins mornes, taciturnes, moins vieillards. L'apathie de cette foule était bien celle de la vieillesse qui déjà s'immobilise dans le repos définitif après toutes les tâches de la vie, qui n'aspire qu'à ne remuer plus, qu'à ne penser plus, qu'à ne parler plus, qu'à s'adosser à quelque mur, au soleil, et d'une vague prunelle regarder passer les heures. Vieillesse non des individus, mais de la race, non des vies particulières, mais de cette longue vie totale qui depuis tant de siècles *dure* dans ces mêmes enceintes.

*
* *

Je reviens dans Fez Bali — Fez l'ancienne — par le couloir de Bou-Djeloud et l'esplanade qui longe les sublimes terrains vagues. Je m'y arrête chaque soir longuement. Si je ne pouvais emporter d'ici qu'une seule image, c'est bien celle-là que je choisirais. Grandeur désolée, muettes suggestions du passé légendaire, délabrements, tout ce qui intéresse l'âme à Fez s'y présente avec des aspects d'autant plus émouvants qu'ils sont d'ordre général. Rien ici de pittoresque, rien de spécialement sarrasin comme dans les cours superbes de parade. Seulement de la ruine humaine, l'œuvre des âges, comme en Égypte, dans l'Assassif thébain : pier-

raille, poussière, décombres, étendues muettes, vestiges de la vie où la vie ne peut plus germer.

Et cela s'enfuit librement sous des zigzags de très anciens murs crénelés, sombres écrans dont les replis enfouis à moitié dans la poudre des siècles poussent l'un derrière l'autre leurs faces successives en promontoires aigus, en éperons de plus en plus abaissés et qui finissent très loin par se confondre à la terre. De ce côté-là, nulle autre limite, semble-t-il d'abord, que la lointaine montagne; mais à d'inappréciables distances on finit par reconnaître, presque au ras du sol jaunâtre, une très longue ligne de créneaux jaunâtres, émergeant peut-être de quelque ravin — l'enceinte de la ville qui par delà ces dévastations, et malgré tant d'enceintes traversées, nous enferme toujours.

Comment se rassasier de ces champs de silence et d'abandon, où les seuls détails sont au loin des sépultures et des lignes interrompues de créneaux?... C'est plus ici que de la vieillesse, c'est la mort elle-même, son silence, ses restes desséchés gisant sur de la poussière, y mêlant peu à peu leur propre poussière. Les siècles ont fait leur œuvre : le dernier vestige s'est effacé de ce qui fut chair et sang autour de ces grands ossements. Il reste la cendre d'une ville dans une carapace immense de murailles presque enterrées. Si quelque vie pourtant finit par s'y déceler, elle ajoute seulement à cette impression de mort. Si faible et clairsemée, on sent qu'elle est adventice, étrangère, qu'elle

s'est posée là comme sur un grand cadavre, y remuant avec des lenteurs de larve, ou bien inerte et s'y confondant presque : silhouettes spectrales de bédouins tapis à terre, taches pâles de leurs pauvres tentes dans le soir, chiens faméliques, troupes confuses de dromadaires agenouillés, aussi étranges et peu actuels, aussi jaunes que ce sol où s'allongent leurs têtes désséchées, — ces quelques vivants, d'ailleurs, n'occupant que les premiers plans derrière le vague talus qui borne l'esplanade très peuplée où nous sommes arrêtés. Par delà, tout est vide, inanimé : rien qu'un minaret solitaire, quelques koubbas qui s'effritent, un seul palmier, demi-mort; puis, très loin, sous la montagne, un blême pêle-mêle où l'on finit par reconnaître des trouées de carrières, des falaises, un bastion, deux petits restes d'arches sur une hauteur.

Mais partout dans ces espaces s'allongent les vieux parapets tragiques. On en découvre toujours, sans pouvoir comprendre l'ordonnance et la raison de tant de lignes qui ne semblent là que pour témoigner du grand moyen âge, et pour ajouter à tant de pathétique. Les plus proches lèvent à contre-jour, au-dessus des humbles bivouacs, leurs quatre replis noirs et farouchement hérissés : on dirait des bataillons d'autrefois qui s'avancent l'un derrière l'autre, sous les pointes de leurs javelines, et qui sont restés là, debout, se souvenant et surveillant ce monde qui se défait en silence. Mais les plus éloignés, à peine reconnaissables, se haussent tout

juste au-dessus de cette terre aride : longs râteaux jaunes qui se multiplient à mesure que l'on regarde, et dont s'accroît cette triste confusion.

Quelles suggestions de paix dans la mort! engourdissantes comme une fumée de kief. Combien puissantes, ces influences, à modeler l'être de ceux qui naissent ici et ne cessent pas d'en être enveloppés! Toute l'âme de l'Islam flotte sur cette étendue sépulcrale et si belle. Elle veut nous dire tout bas la vanité du travail, la dignité de ne point agir ni remuer, la monotonie souveraine du temps où tout se dissout en silence, avec lenteur, en beauté, les délices enfin de ces heures qui passent absolument vides, composant de leur suite et de leur néant tout l'être de ce peuple autour de nous, de ce peuple torpide qui se tapit dans ses voiles pour se taire et les savourer.

*
* *

Comme elle est nombreuse, cette foule, dans la grande esplanade de Bou-Djeloud que nous traversons lentement au bord des talus où commence une si mélancolique plaine! La plupart, bédouins et pâtres qui tous les soirs reviennent camper à l'abri des remparts, restent pétrifiés dans leur posture égyptienne de rêve et de silence. Entre leurs petites tentes, leurs sauvages gourbis de paille — les mêmes que nous avons vus dans les douars des campagnes, — ils jonchent la terre, ou bien, en lignes

grises et basses, regardant les passants, cherchant leurs puces, ils s'adossent au long mur aveugle qui nous domine à droite. Beaucoup vont et viennent vaguement, bavardent et stationnent en des attitudes désœuvrées.

Des cercles de badauds entourent des jongleurs nus et noirs. D'autres, par centaines, aux pieds d'un conteur, lèvent les yeux vers ses yeux inspirés, vers ses grands gestes qui miment avec ardeur des histoires de djinns, de princes et de chameaux ailés. Il y a des mendiants qui rappellent Job et Lazare, des octogénaires qui se dressent, les prunelles éteintes, en des haillons non moins superbes et troués que les vieux murs. Il y a de grands nègres de la frontière sénégalienne dont le masque est plus bestial à côté de la finesse arabe et de la claire beauté berbère. Il y a des sorciers du Soudan, presque nus sous leurs tiares et leurs colliers de coquillages, batteurs de tambourins, qui se trémoussent avec d'importantes grimaces, des mimiques de singes. Il y a des « saints », des lunatiques sacrés, qui se pavanent en des bernouss excentriques, des djellabas vert-pomme : on leur baise l'épaule, ou bien la main noire qui tient un chapelet et dispense les bénédictions. On nous parle même d'une sainte, en ce moment retirée dans sa cabane de roseaux, qui par un ascétisme quasi indien (comme tant de traits de la religion extatique du Maghreb), vit nue et se montre nue tous les jours à la foule respectueuse.

Et presque tout ce peuple bivouaque là, en nomades fixés pour quelques semaines, mois ou années, au milieu de Fez Djdid, en groupes de contributes, avec leurs logis de toile, de laine ou de roseaux, qui forment des hameaux, des douars, — si humbles au pied des farouches défenses! Beaucoup d'enfants et de femmes : on les aperçoit sous le coin relevé des tentes, agenouillés, tâtonnant dans l'ombre intérieure, sur de pauvres tapis de Rabat, entre les chaudrons et les théières où mijote le thé à la menthe.

Mais il faut suivre son chemin. On n'ose pas ici s'attarder, descendre de cheval, se perdre un peu dans cette foule. Notre présence n'est tolérée que si nous passons. Et cela finit par serrer un peu le cœur, ces visages de femmes bédouines, souriants parfois, et que l'on trouve beaux, de les voir soudain se glacer si leurs yeux rencontrent les nôtres.

III

Longues promenades par la ville, à mule ou à cheval, derrière le cavalier dont la présence nous protège. L'impression n'est pas heureuse. Le dedans peuplé de cette ville est morne autant que son dehors inanimé. Cela est froid, strict, monotone : elle sent le couvent, cette cité sainte dont les habitants sont enveloppés de blanc rigoureux, les femmes plus lugubrement voilées que des carmélites, les hommes encapuchonnés, chargés de la même laine pâle dont les plis invariables semblent prescrits par une discipline, et d'où ne sortent que des visages analogues, des barbes pareillement austères, coupées suivant la règle. Un silence qui étonne, qui gêne, impose. Des voix basses, des gestes rares et surveillés, des yeux tournés à terre, et toujours la même pâleur opprimante de reclus confinés en des cryptes et des caves.

C'est bien l'Orient le plus sombre que j'aie connu. Le sombre Maghreb, a dit Loti de ce monde où les foules sont toutes blanches, — mais que cette

blancheur est terne, triste! Elle émeut comme celle d'un suaire. La forme vivante y disparaît presque. Un tel enveloppement, surtout celui des femmes, est une contrainte imposée à la vie; ses élans s'y éteignent, ses caprices de verve et d'essor s'y amortissent. Un parti pris de lenteur, de retenue, de secret s'affirme dans ce vêtement comme dans ces maisons de chaux qui tournent le dos à la rue, dans ces vieux logis aveugles où la vie se retranche, méfiante, pour se taire et se dissimuler. A voir ce que devient ici le blanc, on comprend qu'en certains pays il signifie le deuil. C'est partout une couleur religieuse, grave, mystique par excellence, celle du lin pur autour des autels, des costumes sacerdotaux, celle qui solennise les cérémonies d'initiation.

A Jérusalem, entre des ruines de forteresse et des clôtures de monastères, devant un paysage de pierre, au sein de populations divisées en groupes fanatiques et dévorées de haine, j'avais bien cru voir la plus âpre et mélancolique cité des pays d'Islam. Mais de libres bédouines y marchaient en troupes, à visage découvert, en des attitudes rythmiques de grâce et de vigueur; de jeunes corps aigus se devinaient sous la toile bleue, blanchissante d'usure, dont les plis tombaient avec nombre, comme ceux d'une draperie mouillée. Il y avait aussi le peuple des marchands et drogmans syriens, complimenteurs, empressés, amis de l'étranger. Ici, sauf au Mellah (le ghetto, une ville à part), tout s'enferme,

se réprime, se tait. Nul bras nu qui surgisse, cerclé d'anneaux, par-dessus la foule d'un bazar pour tenir un cuivre lumineux sur une tête. Nul torse de belle fille ondoyant musicalement sous le faix d'une jarre pleine, au rythme de la démarche. Les fontaines et le cercle des femmes alentour, c'est toujours, en Orient, une scène d'heureux bavardages et de beaux gestes, évoquant la Grèce, les jeux de Nausicaa, les marbres pentéliques. A Fez, pour cette vieille besogne féminine, chacune reste opprimée du pesant drap pâle aux cassures sans vie, où les mouvements sont difficiles. Jeune fille ou vieille matrone, on ne sait. Et la cruche de terre ne posant ni sur la tête ni sur l'épaule, on ne voit pas le genou fléchir, le corps se redresser d'un coup de reins, les bras emporter haut la charge, et puis, pour marcher, l'attitude absolument droite, ou bien hanchante, toujours sculpturale et fière. C'est à l'échine que se porte le ruisselant fardeau, soutenu par une corde qui s'appuie au front, comme un harnais de bœuf. Et près des vieilles fontaines de faïence aux coins des ruelles, sous l'indescriptible fouillis oriental des auvents qui s'entre-croisent, les formes pâles vont et viennent, pliées en deux, humiliées en ces postures de bétail qui tire et qui peine.

Mais au moins celles-là qui travaillent, nous les comprenons. Elles ne sont pas une énigme inquiétante. Que dire de toutes les autres que l'on rencontre dans le demi-jour verdâtre des voûtes, ap-

puyées à quelque porte cloutée, vagues paquets oblongs, funèbrement enveloppés, où de vivant rien ne se révèle, sauf deux yeux dans une fente noire comme l'eau mystérieuse dans un puits? Mais que dire de ces cent mille créatures, de ce peuple en uniforme blanc qui végète en des attitudes repliées au fond de ses souterrains, et le soir, pour son plaisir, ne sait qu'aller s'asseoir sur des tombes et contempler des ruines en silence?

Au cœur ténébreux de la ville, dans les souks du vieux commerce fahsi, fourmillants tunnels, dont le réseau se resserre obscurément et s'accroche comme une toile d'araignée aux grands sanctuaires centraux, — dans cette ombre dense et populeuse, de si mornes allures impressionnent davantage. Par milliers s'alignent les marchands maures, plus haut que la foule, chacun retiré dans l'ombre de son minuscule bahut. On passe devant ces rangées; on regarde chaque individu de cette prodigieuse collection, et l'on s'étonne des nombres où se répète le type, la double empreinte de la race et du milieu. Visages tout citadins, d'épiderme transparent, extraordinairement clairs, physionomies très graves, souvent nobles dans leur fixité. Et la tenue la plus spéciale et la plus soigneuse : la barbe attentivement taillée, cernant d'un collier la face exsangue; la moustache coupée au ras des lèvres dont se dessine tout l'arc rouge et sensuel; les pieds nus, un peu roses, sortant d'un flot de gaze; et l'orgueilleuse pureté de ces voiles, la soie ou la

fine laine transparente du haïk enveloppant la tête et le cou, enroulée autour du corps, par-dessus la djellaba, et puis rejetée magnifiquement sur une épaule, en plis graves et méticuleux de toge. Et la finesse pâle des mains, la réserve délicate du geste quand elles se redressent hors des mousselines, sans que remue sous le voile le bras ou le poignet, — l'index un peu détaché pour qu'apparaisse discrètement le seul anneau d'argent permis par la religion, l'or étant défendu. Ces belles et muettes immobilités! Elles m'évoquent les brahmes de Bénarès, leurs rangs accroupis sur la dernière ligne du *ghat*, au bord du Gange. Mais ce n'est pas la méditation qui replie sur soi l'homme de Fez. Ici nul rêve où s'absorbe le regard, nulle expression concentrée disant la pensée qu'envahit l'idée fixe. De rêve et de pensée, on en sent tellement peu dans ces physionomies fermées et pareilles que je n'y ai lu d'abord que le vide de l'esprit, l'impassibilité du repos qui confine au sommeil : tel le sloughi qui s'allonge à terre, tête haute, pattes étendues, et n'est jamais si beau que dans cette posture de sphinx, énigmatique parce que rien ne se passe dans son crâne étroit. Mais l'air secret de ces marchands dont chacun siège à part dans sa niche obscure, leur dignité jamais détendue dans un sourire, jamais rompue d'un geste vif, voilà qui me parle sûrement d'autre chose. Je sens l'action d'une force, un mode social, produit de l'éducation, la prise sur un peuple de certaines idées très simples

et déterminantes, celles qui font l'essence et le style d'une civilisation, idées d'origine religieuse, qui décident ce qui convient et ce qui ne convient pas. C'est à la mosquée que ce peuple a pris son type. Dans ces corridors obscurs et parfumés, flotte l'atmosphère ecclésiastique; le chuchotant silence de leurs foules est celui des lieux où l'on prie.

Justement au plus profond de ce labyrinthe, s'enferment les deux grands sanctuaires de Fez; ils font corps avec lui; ils y sont comme scellés; autour d'eux, leur sainteté s'irradie dans ce réseau qui s'enchevêtre et les enveloppe comme une ramification qu'ils auraient exsudée. Voilà le centre spirituel et mystérieux de cette cité d'Islam, tout chargé de vie religieuse et qui se transmue à peine en s'épanchant alentour pour devenir la vie laïque. Quelques-uns de ces bazars sont tout à faits sacrés, *horm*, interdits aux bêtes comme aux chrétiens, les plus saints barrés d'une poutre transversale. Au passage, du coin de l'œil, j'aperçois ces tunnels où je ne puis entrer, aussi peuplés et commerçants que le reste des souks, et tout au fond, dans leur vaporeuse pénombre, s'inscrivent de vaporeuses splendeurs : des cours, des fontaines, des pavillons, leurs coupoles bleues, leurs auvents qui ruissellent de stalactites, leurs péristyles, des gerbes de grêles colonnettes, des architectures d'Alhambra glorifiant la tombe de Mouley Idriss. Mouley Idriss, le fondateur, le vénéré, le saint, le clairvoyant, le chérif aux vertus immortelles, car sa *baraka*, plus

miraculeuse que toutes les autres, s'épanche éternellement de son tombeau, — le souverain invisible de Fez, dont le nom plus évoqué, plus adoré que celui d'Allah, obsède les cerveaux fahsis, comme celui de Shiv les cerveaux hindous à Bénarès. Mouley Idriss! combien de millions et de millions de fois le tout-puissant vocable a-t-il été murmuré au cours des siècles dans le mystérieux espace qui s'ouvre au fond de ces galeries? Ses syllabes y battent perpétuellement; elles y habitent, de là se propageant à travers le pullulement des bazars, à travers des quartiers déserts, croirait-on, mais où de méfiants et populeux logis tournent le dos au passant, à travers les grandes cours extérieures de campement, de parade et de marchés, où je la reconnais au passage, la sempiternelle invocation, qui surgit du silence ou du ramage arabe! Mouley Idriss! psalmodie le mendiant par terre, dont se lèvent les mains pitoyables; Mouley Idriss! supplie le malade couché parmi les passants sur la poudre de la route; Mouley Idriss! appellent les enfants qui jouent à se poursuivre; Mouley Idriss! s'écrie le voyageur, quand, par-dessus la muraille crénelée qui vient de se tendre sur la plaine, il voit monter le vert triangle qui signale au dehors, entre cinquante minarets, le lieu du mausolée. Autour de ce tombeau, dans la grande Qarouyine (la mosquée voisine et presque aussi redoutable), se concentre l'invisible puissance qui commande et rythme la vie d'un peuple, qui le cléricalise tout entier, le fige en

des postures et des mines cénobitiques, abaissant les paupières, scellant les lèvres ou ne les entr'ouvrant que pour de discrets murmures où passent toujours, avec onction, les noms sacrés d'Allah, du Prophète, du Fondateur, des grands chérifs, et les bénédictions, et les pieux proverbes, et les salutations rituelles, toutes les formules de la phraséologie islamique, stéréotypées comme les oraisons, les *dikhrs* que l'on dévide avec les grains du chapelet : les *Inch'Allah!* les *Allah aekbar!* les *Amin!* les *Mektoub!* les *Besmala!* les Dieu soit loué! Dieu est le plus grand! — et la solennelle parole qui termine tant de conversations, et par quoi, dans leurs conférences diplomatiques avec les Européens, les vizirs, blancs capucins, tentent souvent de clore les discussions : « Il n'est de puissance et de grandeur qu'en Dieu! » Oui, décidément, c'est un couvent, cette ville, la plus sainte et la plus inviolée de l'Islam africain, un couvent, — avec négresses et marché d'esclaves, pour les joies de la chair que l'on goûte religieusement en des chambres blanches qui ressemblent à des sacristies. Le voyageur, bédouin ou commerçant, se recueille pour y faire son entrée; je vois bien qu'à la troupe de nos serviteurs les silences, la piété confite de ses habitants en imposent. Ils s'essayent à ces hypocrites et sages attitudes; ils se prosternent dans le jardin pour la prière. Leurs criailleries se sont tues; ils ne parlent plus qu'à voix basse, et les plaisirs musulmans, dont ils savent en tout mystère et gravité

se rassasier le soir et que Fez offre à profusion, leur procurent une pâleur convenable, une tristesse décente, alentissant leurs gestes, éteignant leurs yeux et les cernant de nacre bleuâtre. Quelques années de cette vie sédentaire où les voluptés alternent avec les dévotions, de ces torpeurs de kief au fond de jardins murés et de ruelles moisies, et s'ils s'enferment en de pesantes draperies de laine blanche, ils commenceront à présenter les traits essentiels du type fahsi.

C'est l'apparence que les rigoristes exigent du Sultan. Plus sphinx encore que ses sujets et plus reclus, voilé toujours de candeur liliale et symbolique de sa foi plus pure, qu'il ne profère que les paroles sacramentelles, qu'il ne sorte des triples enceintes où deux mille femmes sont cloîtrées avec lui que pour bénir, dispenser d'un geste unique et mesuré sa *baraka* de Chérif, et présider, face à la Mecque, impassible et blanc, les ecclésiastiques assemblées de son peuple! Ce n'est pas seulement pour s'être trop entouré d'Européens que le Sultan a déplu; c'est surtout parce qu'il a tenté de se soustraire à ces disciplines et, par là, de s'écarter du type obligatoire dont il doit être la parfaite incarnation. Tous ces jeux de plein air, qu'il avait appris des Anglais, et pour lesquels derrière les murs de ses grandes cours privées, il déposait bernouss et djellaba, choquaient comme des inconvenances. Ainsi, dans une Trappe, si le supérieur, faisant mine d'indépendance et de fantaisie, jetait

bas froc et cagoule pour se promener à bicyclette. Les succès du Rogui obligèrent le Sultan à compter avec le blâme de son peuple. A mesure que grossissait la troupe du prétendant, Abd-el-Aziz remettait ses babouches, son caftan, sa rezza, s'enfermait dans son bernouss, en ajustait disciplinairement les plis; il redevenait le Chérif, l'héritier de Mahomet, le prêtre de son peuple, le Pur, l'Impénétrable, l'Imperturbable, qui reçoit d'un œil fixe les adorations, l'Ascète qui ne cherche plus de joies que dans son harem.

Aujourd'hui la morose monotonie des anciens jours est revenue. Tout se fige et se tait dans une bienséance funèbre. La ville des vivants s'harmonise comme il convient à la ville des ruines et des cimetières. Nul disparate sauf nous-mêmes, les Européens, qui choquons par nos libres allures. Là-dessus nous ne pouvons nourrir d'illusions, car le Maghzen nous a fait avertir : on nous a vus trotter ou galoper dans les espaces vides des esplanades; nous avons parlé tout haut dans les souks. Prenons garde aussi de nous promener moins : tant d'allées et venues sans raison étonnent, dérangent. Autant d'infractions aux consignes cléricales qui façonnèrent ce peuple et qui, trop vieilles, ne prescrivant plus que des gestes, n'en sont que plus rigidement autoritaires. D'instinct, d'ailleurs, nous le sentons bien : entre nous et ces figures compassées et cagotes, les simples relations humaines ne sont pas possibles. Le parti pris d'une civilisation impérieuse

et stricte en a fait quelque chose de trop spécial. D'humain vraiment, je ne vois ici que les enfants. Avec eux on peut sourire, bavarder, s'entendre d'un geste. Ils ne sont encore ni des Musulmans, ni des Maures, ni des Fahsis; ils sont des enfants dont les jeux, le regard vif et direct, les élans sont ceux de tous les « petits d'hommes ». Il y en a deux ou trois déjà qui nous connaissent, gavroches aux jambes lestes, à l'œil expressif, qui n'ont pas encore appris à s'accroupir en silence au pied des murs. Du plus loin qu'ils nous voient, ils accourent, veulent nous baiser l'étrier : sourires, flux de paroles, ardente pantomime, pour dire la joie de la rencontre et l'espoir d'une piécette. L'un, musicien et qui ne se promène qu'avec sa flûte, nous suit dans les ruelles désertes, pour nous fêter là, loin des malveillants, d'un air de son roseau. Un autre, sans père ni mère, semble-t-il, erre toujours seul, à sa fantaisie, à travers les différentes foules de la ville. A l'improviste on le retrouve dans tous les quartiers. C'est un jeune chat sans maître et sans gîte, dont la seule affaire, chaque jour, est de rôder à sa guise, quêter sa pitance, et qui ne compte que sur ses ruses de chasse et le hasard. Étonnante précocité de ce petit, rompu, nous dit-on, à tous les vices fahsis, — tellement souple, comédien, enjôleur, avec ses yeux de jeune démon, son bavardage clair et modulé, l'aristocratique acuité de ses traits, les illuminations brusques de son sourire, tout son air perpétuel de danse, qu'on ne le croirait pas de

même race que ce peuple de sacristains musulmans. D'ailleurs, à l'en croire, il est de source illustre, ce petit mendiant. Il se dit chérif, descendant du prophète, cousin pauvre du grand chérif d'Ouazzan. *Ya, Sidi!* chante-t-il de sa voix caressante, *ana cherif, cherif moskin ouazzani!*

Ces enfants! par eux nous apprenons que l'humanité de Fez n'est pas si différente, essentiellement, des autres, et que les caractères extrêmes qui nous surprennent en elle sont des faits non de nature, mais de culture, comme au fond presque tous ceux qui distinguent les diverses sociétés blanches. Culture déjà très ancienne, au point de vue de l'histoire, si bien que ses effets, devenus héréditaires, intégrés dans la nature à force d'avoir été répétés, ont fini par apparaître spontanément chez l'individu, — mais culture bien récente, si l'on songe à tous les siècles de l'animal humain. Voilà pourquoi l'homme de Fez, comme l'homme de toute civilisation originale, ne prend son type que tard, bien après l'enfance, à la fin de son développement, quand il a déjà passé par tous les modes plus antiques et généraux de l'espèce.

*
* *

Pour atteindre les souks où la vie maure se serre autour des sanctuaires mystérieux, nous quittons notre clair quartier de jardins à la périphérie de la ville, et nous plongeons vers le centre obscur

par d'étranges ruelles, les plus mortes que j'aie connues dans une ville arabe. Qu'y a-t-il donc qui attire tellement dans tout ce qui porte ici cette trace de la mort? Les grandes cours fauves, les créneaux ébréchés autour des cimetières, ces ruelles sans lumière et sans vie : pourquoi ces lieux tristes nous touchent-ils plus que les frais feuillages, les grenadiers en fleur, et tout le merveilleux printemps qui se reflète en vert dans les eaux courantes de Bab-Djdid?

Que cela est solennel! A dévaler par ces tranchées pleines de silence et d'ombre ancienne, on se sent descendre dans la profondeur du passé, dans la paix d'un passé qui s'est endormi là. Oui, voilà sans doute ce qui nous prend si fort : au fond de ces ténébreux couloirs, le temps ne semble plus couler. Une paix indicible y demeure, l'avant-goût de l'éternel, comme dans une crypte où le jour ne pénètre qu'en rais de lente poussière bleue.

Et que cela enferme, emprisonne! Les parois de plâtre écaillé se rejoignent presque au-dessus de nos têtes : c'est comme un piège dont l'ouverture est plus étroite que le fond, et souvent se clôt tout à fait, quand l'étage surplombant d'une maison, d'une suite de maisons, couvre la ruelle de ses poutres et l'emplit de ténèbres. Des murs aveugles, sauf de loin en loin, à des niveaux variables, un trou sombre, carré, défendu par des barreaux de fer, d'où pendent, comme d'un soupirail, des paquets gris de toiles d'araignée. Quelquefois, passant sur

ma mule à la hauteur d'une de ces rares lucarnes, j'essaye de la sonder du regard. Mais je n'aperçois jamais rien, rien que du noir, le dedans d'un cachot. On n'imagine pas que ces murs puissent contenir autre chose que de la nuit, une vieille humidité, le néant d'un sépulcre dont le mort a fini depuis longtemps de tomber en poussière.

Mais, en bas, il y a des portes bardées de fer ou de clous énormes, et que l'on devine massives, comme il convient en des allées de cave où le bois pourrit facilement. Quelques-unes sont entr'ouvertes : on distingue une voûte de chaux pâlissante, une demi-nuit qui flotte et, plus loin, s'épaissit tout de suite ; et là dedans, parfois, une masse blême, vaguement bougeante, quelque fantôme aux gestes lents.

Rembrandt seul a tout dit de ces mystères. Quelles eaux-fortes il eût rapporté de ce royaume de l'ombre! Elle habite là, à tous les états et degrés possibles de l'ombre, dense généralement, car ces maisons sont très hautes pour des logis arabes, et dans la masse compacte de maçonnerie qu'est la ville, ces passages où nous cheminons sont de profondes fissures. On ne les soupçonne pas quand d'une terrasse on voit la pâle Fez s'étendre comme un champ continu d'argile. Dans les plus clairs de ces défilés, le soleil vient tout juste frôler la crête du mur : il faut lever la tête pour voir la bande zigzagante et mince de sa vive lumière. Au-dessous, dans la fente où son rayon ne descend pas, flotte un demi-jour de reflets qui se mêlent et jouent l'un

dans l'autre, une sorte de brume chaude qui se colore étrangement, blonde et parfois presque dorée, suivant la teinte plus ou moins ancienne des parois.

Mais plus souvent, l'ombre est gourde et sans vibration, comme la profondeur humide et moussue d'une oubliette. Certaines voûtes sont si basses, quand le dessous noir des maisons enjambe la venelle, qu'il faut, pour ne pas s'y cogner la tête, s'aplatir sur le cou de sa mule. Longs tunnels abouchés l'un à l'autre, en enfilades; des cheminées les interrompent, par où tombe la clarté verdâtre qui plonge et se perd dans les puits. Et tout cela désert, sauf, rarement, une apparition de femmes. On ne voit point d'hommes. Seulement ces tristes formes, qui se détournent contre un mur à notre approche et s'enferment tout à fait dans la couverture pâle qui les rend si vagues. De rares spectres dans un jour de limbes, et craintifs, silencieux, cherchant à se dissimuler comme l'araignée, leur seule compagne, qui partout dans cette ombre ourdit sa toile.

Quel inextricable et vieux réseau de terriers humains! Je n'oserais m'y aventurer seul. On y pourrait tourner longtemps avant de revenir au vivant soleil. Nul point de repère : chacune de ces sapes n'aboutit qu'à une sape toute pareille. L'éclairage seulement varie, plus ou moins blême, nocturne ou vaporeux suivant que le jour descend ou se faufile de côté, suivant la hauteur des tranchées ou la longueur des souterrains.

Une fois, cependant, par hasard, nous découvrîmes

un quartier différent des autres, le plus beau et que je ne réussis pas à retrouver : il n'a pas de nom et je ne sais pas le définir au soldat qui me guide. C'étaient des galeries particulièrement hautes, entre des parois de pierre, et non plus de plâtre effrité. Des arceaux en ogive étayaient ces murailles, et les portes sur les côtés semblaient plus puissantes qu'ailleurs, des portails plutôt que des portes. La même odeur religieuse flottait là que je retrouve si souvent à Fez dans les souks, près des grands sanctuaires, dans les chambres saturées de benjoin, où des cierges brûlent à terre entre des piliers blancs.

Impressions d'église. Tout faisait penser à d'étroites absides; on se sentait gêné de pénétrer brutalement là sur une mule, au tapage des fers retentissants sous les voûtes. D'abord ces perspectives où de l'ombre flotte et rayonne dans l'ombre, tantôt s'éclaircit au loin sous la triste percée d'un soupirail, tantôt s'épaissit et dort comme une vapeur noire au creux des cintres. Incessants passages d'une lueur emprisonnée à de la nuit emprisonnée : souvent un jour chaud, comme sous un vitrail encrassé; et puis de la poussière bleuissante de cave. Et ces pénombres différentes, le regard en traverse au loin dans chaque ruelle toute la succession. Couloirs voûtés et couloirs ouverts, on les voit qui s'inscrivent l'un dans l'autre, en arcs emboîtés de noirceur et de brouillard coloré où les choses baignent diversement, sans contour ni support visibles, comme en train de naître ou de se défaire,

et, plus loin, achèvent de s'engloutir tout à fait.

Et ce décor d'église aussi; ces portes énormes et d'un autre âge où du fer forgé s'applique et se recourbe en puissantes arabesques, ces pesants vantaux qui bâillent sur les premières marches d'un escalier nocturne et vague comme celui qui monte dans les ténèbres d'un clocher! Quelquefois, pour parfaire l'illusion, de mystérieuses musiques d'église. Y a-t-il derrière ces portes et ces murs des lieux saints, des *zaouïas*, des tombeaux sacrés? Est-ce tout simplement l'heure de la prière dans quelque pieux logis? On entend au passage un bourdonnement dévot, de rituelles mélopées de plain-chant.

Et ces figures d'église enfin, ces femmes pâles qui s'ébauchent à l'entrée des voûtes, plus chargées de voiles que des religieuses! Sur la laine qui les enveloppe, le jour imperceptiblement épars entre les murs se rassemble en s'amortissant encore. Pas un reflet, pas un de ces très incertains luisants comme il en traîne vaguement sur le salpêtre ou l'humidité de la pierre environnante. Cela est émouvant comme du rêve en train de se former, et qui lentement émerge de la nuit. C'est de la réalité à demi fondue, évanouie : tel un objet blanc qui, dans la profondeur de l'eau, n'est plus que pâleur insensiblement dégradée dans la sombre transparence, et ne paraît plus peser, appartenir à la matière solide. C'est un monde à part d'où ne s'épanchent que de solennisantes influences. Sug-

gestions de mystère que l'âme reçoit avec crainte, en silence, qui se font plus directement précises, quand on remarque soudain que les formes incolores qui hantent ce dédale de catacombes sont essentiellement mortuaires. Rigidement empaquetées, ne révélant rien des membres, des articulations qui élancent, infléchissent la créature, elles se rétrécissent lugubrement par en haut, comme le cercueil, comme le mort enroulé dans son suaire. Il faut un effort de l'imagination pour se souvenir qu'au fond de ces retraites où les bruits de la vie n'entrent pas, ce linceul peut recouvrir une robe de soie vive, des bijoux, des pieds habiles à la danse, un corps souple de jeune femme dressée à tous les jeux de l'amour musulman. Voilà bien l'éternel contraste du monde et de l'âme arabes : les ombres, les délabrements de la mort, et les chaudes voluptés de la chair où s'absorbent ici toutes les énergies de la vie.

Mais sans doute cette mort, ses ruines, son odeur, c'est encore de la volupté pour ces Maures. Il y savourent l'absolu de la paix, la paix pour les siècles et que rien ne troublera. Un charme engourdissant traîne dans ces ruelles que le soleil ne connaît pas. Nous-mêmes en avons appris le singulier attrait, nous y retournons souvent, comme dans ces admirables vieux cimetières où les Fahsis aiment à venir s'asseoir au crépuscule avec des roses....

IV

D'ailleurs il est naturel que ce peuple aime la mort, qu'il aspire à s'y endormir. Il y tend comme certains vieillards : déjà elle le possède et lui glace le cœur; le principe de vie qui suscite et maintient une société s'est retiré de lui. Ayant vu les pays turcs, je savais ce qu'est un peuple malade : ici, vraiment, la mort a commencé. A la force qui assemble et construit ont succédé les puissances qui dissolvent, et les purulences apparaissent partout. Je ne parle même pas de l'état politique du pays, de l'anarchie des tribus, de ce Maghzen dont la fonction se réduit à tâcher par des razzias périodiques, de plus en plus timides, de moins en moins lointaines, à lever l'impôt pour s'en partager le produit entre vizirs et Sultan[1], de son autorité qui trouve sa limite aux murs lézardés de ses villes. Je

1. Il n'y a point de budget d'État, sauf celui de la guerre, lequel n'a pour fin que la levée de l'impôt et la résistance aux plus menaçantes rébellions. Il passe, d'ailleurs, presque tout entier aux « mangeries » des chefs, et les soldats non payés désertent.

parle de ce que peuvent constater tout de suite les yeux de la chair, de ce que l'on voit et de ce que l'on touche aussitôt qu'on a mis le pied dans ce pays. Il est clair qu'on n'y connaît plus l'élément vital d'une société : l'effort. A cette immobilité des corps qui se pelotonnent dans les bernouss et s'accroupissent par milliers, du matin au soir, sous les sombres murailles militaires du passé, correspond la léthargie des âmes. Nulle tentative de la volonté humaine pour s'imposer aux choses et les ordonner, pour défendre ses œuvres anciennes contre l'usure du temps, pour empêcher les détritus de la mort, la poudre montante des siècles de tout envahir.

Ceci est à la lettre. De Tanger à Fez, la pauvre piste que nous avons suivie s'est tracée d'elle-même, sous le cheminement des bêtes de somme; toutes celles qui sont mortes sur la route ont pourri à la place où elles sont tombées : cela fait une mince ligne de carcasses, de plus en plus continue à mesure que l'on approche de Fez. Le dernier jour, on croit suivre la trace d'une armée en déroute et poursuivie par le feu de l'ennemi.

Mêmes spectacles dans la ville sainte : le faubourg juif a pour rempart des talus de bêtes mortes amoncelées par milliers. Même à l'intérieur des murs, de tels voisinages ne gênent pas. En deçà de Bab-Djdid, dans une ruelle qui s'ouvre sur d'incomparables jardins, près des eaux courantes et des grenadiers en fleur, j'ai pu suivre sur un

cadavre de cheval, depuis les premiers ballonnements jusquà la nudité du squelette, toutes les phases de la dissolution. Quand nous voulions gagner cette Bâb-Djdid, les exhalaisons qui s'échappaient de, là nous guidaient à travers le difficile lacis des venelles; nous marchions à la puanteur comme les bergers à l'étoile : aux carrefours, je prenais le couloir d'où semblaient arriver les plus fades bouffées. Puis la ruelle s'ouvrait un peu, son pauvre galet cessait, de grands peupliers surgissaient derrière un petit mur : je savais alors que la chose était proche, et retenant ma respiration avant d'avoir pu sentir le plus écœurant effluve, je poussais mon cheval et passais vite, entrevoyant seulement la noircissante ordure, d'où saillaient peu à peu des blancheurs d'ossements. Au bout de quinze jours, sous l'action du soleil et du grand air, il ne resta plus là qu'un squelette très propre, et de senteurs que celles des verdures neuves et de la terre humide, et de la menthe, et de l'oranger en fleurs, et la seule beauté du plus frais printemps.

Sauf un ou deux bouquets sauvages, ces jolis bois et ces vergers de Fez sont les premiers que nous ayons vus depuis El Qçar (à cent vingt kilomètres au nord). En ce pays humide et si vert sous les souffles de l'Atlantique, il suffirait pourtant de semer pour remplacer les arbres que les ancêtres ont coupés partout, en musulmans insoucieux de la génération suivante. Mais l'incurie est trop grande : une seule fois, de loin, mon guide

m'a fait remarquer un vrai lucus d'oliviers autour d'un village sur la montagne. Après huit jours de steppe, nous avions envie de faire un détour pour y aller passer : ce petit bois cultivé, c'était un signe d'industrie humaine comme en Espagne, quand on vient du Sud, les usines fumantes de Barcelone. Tous les autres villages pourraient en posséder de semblables; mais planter, tailler des oliviers, cueillir des olives, pourquoi tant de peine, quand c'est assez de jeter un peu de grain au hasard du vent pour récolter de quoi faire le couscoussou avec le lait des bestiaux qui paissent l'herbage naturel?

Au moins dans les campagnes, il y a les sursauts imprévus de la vie primitive, les excitations de la guerre entre villages : un douar en *mange* un autre; on tire sur les caïds qui viennent lever l'impôt. Mais à Fez, dans la vieille ville de civilisation maure, rien ne coupe les longues torpeurs accoutumées. A part les formules et les automatismes de la religion, certaines attitudes qu'elle impose mécaniquement aux âmes comme aux corps, l'état habituel des âmes comme des corps, c'est l'abandon aux forces d'inertie, c'est la détente. Dans cette société qui se défait, non seulement l'homme ne sait plus se commander l'effort physique ou mental, mais il semble incapable des formes élémentaires et spontanées de l'attention. Dans sa prunelle si vague, les choses se reflètent ou ne se reflètent pas : nul intérêt, nulle volonté

d'apprendre et de se rappeler ne vient diriger et fixer son regard. De sa propre ville (la seule au monde qu'il connaisse, avec, peut-être, Mekinez), le Fahsi découvre à peine au cours de sa vie les principaux repères. La nuit tombée, si nous dînons chez un ami qui loge au faubourg des Andalous, nos mokhaznis ne savent plus trouver le chemin du retour. Ils s'arrêtent, discutent : à chaque porte des quartiers que nous traversons, il faut demander un garde qui nous mène à la porte suivante. A la plupart des questions que l'on pose aux gens du pays sur le pays, la réponse est, avec le geste d'impuissance de la main, la mine de sage et musulmane résignation à l'ignorance humaine (Dieu étant le plus savant) : « *Mn'aref!* (je ne sais pas!) » Entre tous les minarets que l'on voit surgir du champ terne de Fez, quand on la regarde du cimetière de Bab-F'touh, notre guide qui vient ici cinq ou six fois par an, nos muletiers fahsis, ne reconnaissent que ceux de Qarouyine et de Mouley Idriss. Ils s'enquièrent auprès des flâneurs qui hantent au crépuscule les tombes et les pierres de ce plateau : on ne sait pas leur répondre. Deux jours après mon arrivée à Fez, c'est moi qui leur désigne la coupole de chaux des Andalous, qui leur enseigne le nom des portes de l'est, de Bâb-Djdid à Bâb-Ghisa. De même, sur la route, ni les hommes ni le guide, qui ont fait vingt fois le voyage, ne pouvaient dire à deux heures près la longueur des étapes. Voilà de menus indices que

l'on note soi-même et directement, — non moins significatifs au fond que les faits plus frappants qui se révèlent peu à peu. Par exemple, sur la géographie du Maroc, c'est auprès de la mission française que les visirs se renseignent. C'est encore les Roumis que l'on vient consulter sur la population possible d'une tribu rebelle qui n'est pas à vingt kilomètres de Fez. On ignore bien ce qu'est la population de Fez, — cent mille? trois cent mille? on m'a dit les deux chiffres. Nul recensement ni registre d'état civil. « *Mn'aref!* » répond le Maghzen à ces questions qui lui sont essentielles. Dans les ruelles de la vieille cité les hommes naissent et meurent sans que l'autorité s'en occupe, sans que la société, par un acte officiel, constate l'entrée ou la sortie de l'un de ses individus. Pareillement nul cadastre, nulle base d'évaluation de l'impôt. L'impôt est levé par des fermiers qui de chaque quartier tirent ce qu'ils peuvent, tantôt plus et tantôt moins. La voirie se fait d'elle-même, par l'effet de l'extrême nécessité vitale, avec l'aide des chiens et d'un système d'égouts qui remonte à la fondation de la ville et, sans qu'on sache comment, fonctionne à peu près. Ainsi de toute l'administration, plus vétuste et croupissante que ces égouts et non moins infectée de corruptions. Je ne me trompais pas lorsque, voyant pour la première fois se lever sur la prairie fauve la muraille de Fez, je sentais là une antique chose naturelle, poussée dans la plaine sauvage, une sorte de croûte rongée par le

temps, produit spontané de la vie, qui peu à peu, sous l'action des forces élémentaires, a pris les aspects de la décrépitude, sans que nulle volonté actuelle et vigilante tâche du dedans à retarder son retour à la nature. Au sein de cette vieille enveloppe, la vie continue encore, de plus en plus lente et vague, à se produire, mais rien de réfléchi n'ordonne ses formes ni ses mouvements, et de ses naissances et de ses morts elle ne sait plus tenir le compte.

A quel point elle s'est appauvrie, vidée de force active, il suffit de regarder ces visages et ces corps qu'elle anime à peine pour en avoir le sentiment. Je comprends encore ces foules affaissées dans leurs haillons au pied des ruines guerrières : silences, immobilités stupides et qui étonnent. Mais c'est une occupation, après tout, de se réunir pour s'asseoir et se tenir coi : on rêve, on somnole avec ses frères. Vaguement, quelque fluide humain circule de l'un à l'autre, qui enveloppe, réchauffe, contente. En ces attitudes si passives, quelque chose agit encore de l'instinct qui groupe les hommes en société. Je comprends aussi les vieux, les éclopés que nous retrouvons chaque jour au même coin de rue : ils tendent la main automatiquement; sans arrêt, leurs lèvres marmonnent d'elles-mêmes le nom de Mouley Idriss. Ils sont à demi morts; il ne leur faut que de la paix, un peu d'ombre ou de soleil. Mais que penser de ces jeunes bourgeois maures qui viennent s'accroupir

dans les pâles et muettes allées de notre quartier? Vers quatre heures du soir, de loin en loin, j'en rencontre un qui chemine en longeant le mur à pas mesurés. Il est bien mis : de son haïk crème les plis sont méthodiquement disposés; le jaune serin de ses babouches luit d'un éclat frais; il a barbe et physionomie de juge. Il ne va pas loin; au premier lieu favorable ou plaisant, dans un coin d'ombre, devant un oranger en fleurs qui dépasse la crête du mur, il s'arrête, pose à terre le coussin de cuir rouge qu'il n'a pas oublié d'emporter sous son bras, se laisse tomber sur ses jambes croisées, et quand nous rentrons vers six heures, nous le retrouvons là, seul toujours dans la ruelle inanimée, ou bien n'ayant bougé que pour suivre le lent déplacement de l'ombre. Qu'est-ce qui peut bien immobiliser comme pour une pénitence, dans ce triste corridor, un jeune Fahsi de bonne mine et de bonne société?

Un musulman de Tlemçen qui vit ici depuis quartorze ans me répond. Ce quartier est celui de la haute bourgeoisie maghzen, dont les pères firent jadis de grands profits dans l'administration. Mieux encore que le populaire, ces riches bourgeois savent goûter le miel de l'oisiveté[1]. Le matin chacun s'est levé tard. Pendant une heure, assis sur ses talons dans un coin du patio, il a siroté le thé à la menthe ou à la citronnelle qu'il fait mijoter lui-même, avec

1. *El kessel kif el aassel.* Le rien-faire est semblable au miel.

d'infinies patiences, près d'un samovar. Peut-être est-il allé faire un tour au souk où l'on apprend les nouvelles : le dernier miracle du prétendant, un marchand assassiné par les bédouins. Plus souvent, il est resté chez lui, écoutant sur un divan la fraîche symphonie des jets d'eau, ou bien quelque négresse gratter dans le jardin sa guitare à deux cordes. Sur le tard de l'après-midi, l'envie lui vient-elle de faire quelque chose? Alors prenant son carré de cuir, d'un pas mesuré, il s'en va choisir un coin frais dans la ruelle prochaine, et s'occupe à regarder les passants, les Roumis à cheval qui rentrent escortés de leurs mokhaznis, à la légation de France. Le soir, il dîne, assis par terre sur des tapis de Rabat. Du bois d'aloès brûle dans les réchauds, en flammes bleuissantes. De jeunes serviteurs vont et viennent. Les flambeaux, sur le tapis, éclairent chaudement leurs jambes nues qui passent et frôlent de leur chair les figures des dîneurs, éveillant l'idée des amours prochaines, des amours fahsis analogues à celles qui terminaient les banquets d'Alcibiade. Au-dessus d'un bassin de cuivre on tend les doigts aux belles aiguières qu'ils inclinent, et puis on les plonge dans les sauces. On parle à peine : que dirait-on? Bientôt reparaissent les négresses, les guitares. La soirée se poursuit, taciturne dans le grattement des cordes, se prolonge, s'il y a des invités, jusqu'à l'heure matinale où les seize portes intérieures des quartiers s'ouvrant, ils peuvent rentrer chez eux, — plus souvent, quand on ne

reçoit pas, finit dans les ordinaires voluptés où ces Maures s'épuisent, achèvent de pâlir, et dont ils tâchent à combler le vide stupéfiant de leur vie.

J'ai vu quelque chose de ces intérieurs et de ces existences. Ces tentures, ces divans, ces attitudes demi-couchées, ces pieds nus qui se croisent sur des tapis de haute laine, dans un flot de mousseline, et ne furent jamais chaussés que de savates, ces fumées déroulées avec lenteur, comme des sortilèges, cette grêle, obsédante musique, qui frôle les nerfs toujours à la même place : quelles suggestions d'engourdissement, de vague hypnose, quel bain où se débilite la volonté ! Ils ne s'ennuient pas, voilà le pire. Un Européen sentirait vite la satiété de ces fades béatitudes. Un instinct ascétique, héroïque, vivant, malgré tout, chez le plus misérable d'entre nous, lui reprocherait de céder à ces mollesses torpides. Un jour il s'inventerait une besogne, frivole peut-être, mais il y trouverait le bienfait tonique de l'effort. Il a le respect de ce qu'il sent de plus vivant et de personnel en lui : son énergie volontaire, sa prise sur les êtres et les choses. Là est la petite différence fondamentale entre notre humanité et celle-ci. Vers la fin du jour, à l'heure où les Fahsis s'en vont promener leurs chardonnerets au bord des eaux courantes, les Européens montent à cheval, galopent dans la plaine, et rien ne paraît plus incompréhensible au peuple de Fez que ces agitations sans but. S'il en est parmi les nôtres qui répugnent au mouvement et ne veulent plus aller,

comme les Maures, qu'au pas des somnolentes mules, ce sont les très anciens résidents, ceux qui portent bernouss et djellaba, et qui, profondément, ont subi les influences indigènes.

Encore ceux-là gardent-ils le besoin de l'effort mental; ils lisent, écrivent; par les journaux et revues leur pensée reste en relation avec l'Europe. Celle d'un Fahsi se limite aux murs de Fez, à la vieille cité qui ne communique avec le monde que par de vagues pistes de mulets. Même l'ancienne culture arabe, celle dont Fez fut la seule gardienne après la chute de Grenade, a fini de mourir de langueur. Des musulmans me parlent de la Qarouyine, de son université, de ses ulémas, fquihs et tolbâ; mais s'il est une seule des vraies sciences de jadis qui vive encore là, ils ne peuvent pas me la nommer. Tout semble se borner au Korân, aux gloses, à de la rhétorique, à du droit, c'est-à-dire encore à du Korân, aux sentences des ulémas célèbres, à l'étude des versets qu'on peut se jeter à la tête dans les litiges. Une fonction grave des ulémas, c'est, à la requête d'une famille dévote, de se réunir pour décider si les médecines des Européens sont des sortilèges permis; c'est, sur l'ordre du sultan, de prouver faux les miracles du Rogui, de conjurer ses démons proctecteurs, de composer contre lui des poèmes, de chercher dans le Korân et de publier les sourates qui le maudissent. Quant aux tolbâ, je vois comment ils s'amusent; c'est assez pour imaginer comment ils travaillent. Hier ils

erraient vaguement dans les souks, par petites troupes derrière une musiquette, en mendiant des sous dans une sébile. Leur fête annuelle vient de commencer. Ils campent hors des murs, autour de leur sultan de carnaval. Je suis allé les voir : rien de plus mélancolique. Au bord de l'oued Fahs, assis par menus groupes, les uns font frire des beignets, cuisent de petites saucisses, sans rien dire; les autres, repliés sur eux-mêmes, regardent la prairie.

L'universelle paresse fait l'universelle improbité. Il en est de cette société comme de certains malades qui se démoralisent en même temps qu'ils se débilitent. C'est aux dépens de son devoir que l'homme profondément épuisé fait sa première épargne d'énergie. Trop pauvre, il ne se donne plus, et dans cette diminution de lui-même l'instinct égoïste, plus ancien que l'instinct social et plus essentiel à la vie, subsiste seul. En même temps, les synthèses morales se défaisant avec la volonté qui coordonne et résiste, il tombe au caprice, et commence par incarner le principe d'anarchie qu'il va porter à son groupe. Il faut venir ici pour méditer à fond sur l'idéal prêché par Carlyle et Ruskin aux sociétés anglo-saxonnes. A la vue de son contraire réalisé, on comprend que le seul bien d'un peuple, c'est sa quantité de vie, de vie spontanément ordonnée, appliquée aux fins générales, chaque individu joyeux de l'afflux

de son énergie, recevant de la famille, de l'école, du métier, de la religion, les disciplines toutes faites, harmoniques à son groupe, qui commandent l'emploi de cette énergie et la tendent vers l'accomplissement complet et cordial du devoir. L'élan spontané de l'homme à la tâche accoutumée, qu'il aime et respecte pour elle-même, à la quotidienne tâche qui le marque d'un caractère, et fait sa beauté comme sa dignité, voilà l'élément vital d'un peuple; et si Ruskin ajoute à la prédication de Carlyle le conseil du repos et du jeu, c'est pour que s'accumulent à nouveau, abondantes et joyeuses, les puissances de travail et d'attention. Dans les sociétés les plus languissantes, presque toujours quelque chose subsiste qui correspond à ces définitions du bien social : des gouverneurs ont le souci de l'intérêt public, des soldats se dévouent, des fonctionnaires s'acquittent de leur fonction. Mais, au Maghreb, la société a fini de languir. Qu'on se penche sur ce monde, dont les rigidités farouches semblent si belles quand on songe aux fiévreux labeurs sans âme, aux bruyants ébats de nos foules, et l'on reconnaîtra l'odeur qu'il exhale. Il a la majesté du cadavre, et l'artiste ne voit rien d'abord que cette majesté. Avant de savoir, on désire passionnément que jamais industriels et locomotives d'Europe ne viennent violer de tels silences, tant d'immobilité millénaire, que Fez ne soit jamais ce qu'est la Tanger d'aujourd'hui, avec son pêle-mêle espagnol, juif et marseillais, ses affiches criardes

et tout le charivari rastaquouère dont les vrais musulmans s'écartent, réfugiés dans le souvenir des âges antérieurs et la blanche paix hautaine de leur kasbah. J'ai souhaité que, dans l'universel enlaidissement de la planète par la civilisation de type industriel que nous appelons la civilisation, ce pays-ci demeurât intact, et que là se perpétuât par miracle le moyen âge musulman, avec sa foi, ses formes originales, le rêve spécial de ses foules, un libre rêve que nulle domination étrangère ne viendrait limiter. J'ai fini par comprendre que tout vaut mieux que la présente stagnation putride. Au contact de la vie étrangère, cette société se reprendrait peut-être à tressaillir. En tout cas, elle n'a rien à perdre : la mort, voilà l'état qui ne saurait empirer. Ce qu'est à présent le Maghreb, il ne suffit pas, pour le savoir, de regarder en passant : sa forme est encore à peu près celle de la créature vivante. C'est le dedans qu'il faut connaître. Sur les rapines des vizirs, gouverneurs, khalifas, amels, mohtasibs, sur les impôts qu'ils inventent ou bien décuplent à leur gré, font payer une première fois en espèces, et puis en nature, sur leurs extorsions par le bâton et la prison, sur la misère des foules, sur sa conséquence, la prostitution quasi universelle et que les autorités encouragent parce qu'elles en tirent profit, sur les vices masculins dont les signes sont visibles dans la rue, sur la profonde dégénérescence de ces corps qui ne semblent beaux que parce qu'ils sont drapés, sur l'état de panique où vivent périodique-

ment les habitants des villes derrière leurs murailles ruinées, sur l'impuissance de la troupe et sa chronique désorganisation, les officiers volant la nourriture de leurs hommes, les hommes vendant aux rebelles leurs cartouches et leurs fusils, et désertant quand il leur plaît, — sur toute cette grangrène, il faut consulter, comme je l'ai fait, non seulement les quelques Européens nés ou depuis longtemps établis dans le pays, commerçants, agents officiels, officiers instructeurs, médecins, mais des musulmans algériens qui vivent à Tanger, El Qçar ou Fez, et ne parlent de ce qu'ils voient qu'avec le sourire du mépris.

Si je me borne à ce qui me tombe sous les yeux en quelques semaines, je note les faits suivants. Le soir de notre arrivée, la poste annonça que le courrier de Tanger venait d'être pillé dans la Montagne Rouge. En ce moment, il l'est une fois sur quatre. Quelques jours après, le Maghzen fit dire aux Européens qu'il y avait péril, même avec escorte, à sortir des murs après six heures et demie. Deux jours plus tard, sur la sente qui longe le torrent, près de Bâb-Sidi-Bou-Jida, quatre personnes furent tuées au crépuscule — le crépuscule admirable, l'heure demi-nocturne et dorée du Maghreb. L'heure de la crainte aussi. Alors, la campagne étant presque vide, les pillards, qui rôdent à distance, s'approchent par petits groupes, comme les chacals que le jour tenait écartés, pour surprendre, bêtes ou gens, tout ce qui n'est pas encore réfugié

derrière les remparts. Dès six heures, ils s'enhardissent à traverser l'oued Fahs, ils avancent en se rasant derrière les rochers, les jardins, le talus de la rivière, aux aguets, épiant sans être vus les mouvements de leur gibier. On nous apprend à les reconnaître, on nous décrit les allures, les gestes qui trahissent des intentions d'attaque, on nous enseigne les précautions à prendre à la vue d'un groupe suspect de cavaliers : ne pas se laisser « couper » de la ville, éviter de passer à leur gauche, c'est-à-dire du côté où, sans bouger de leurs selles, ils n'auront, pour faire feu, qu'à soudain baisser le canon de leurs fusils. Munis de ces principes de tactique, on peut se promener. Nous risquons beaucoup moins d'ailleurs que les bourgeois fahsis. Ces pillards berbères ne sont pas des fanatiques : ils ne haïssent pas le Roumi ; et que lui prendraient-ils? que feraient-ils de sa selle sans dossier et de ses étriers européens? Leur vraie proie, c'est Fez, Fez mourante, qu'ils guettent, qu'ils entourent presque, qu'ils empêchent de communiquer avec le Sud, avec cette Mekinez toute proche, et qu'il nous faut renoncer à visiter. Plusieurs fois déjà, ils ont osé franchir les grandes ogives, passer sous le fer à cheval et les voûtes de Bâb-Marouk où les têtes, accrochées depuis trop longtemps aux créneaux, ne les effrayaient plus. Vite, on fermait les portes intérieures, celles qui séparent les seize quartiers de la ville. Mais les premiers souks étaient à leur merci.

Il y a deux ans, ils crurent leur jour venu. Des troubles avaient remué Fez, à propos d'un Juif qui s'était permis de se promener à cheval, monture interdite à ses coreligionnaires. Dans la grande cour de Bou-Djeloud, pleine, comme toujours, de campements et de flâneurs, la bête s'était cabrée, bousculant un de ces chérifs mendiants dont la foule baise dévotement les mains. Le Juif avait été tiré bas de sa bête, échiné de coups de triques, puis traîné dans un enclos plein de paille, arrosé de pétrole et brûlé vif. Là-dessus, chasse aux Israélites, qui se barricadèrent dans leur Mellah. Moins de deux heures après, de grandes bandes berbères arrivaient au pied des remparts. Ils avaient entendu dire qu'on allait piller le Mellah. Comme le ciel, au soir d'une bataille, s'emplit d'un tournoiement d'oiseaux de proie venus si vite on ne sait d'où, ces rapaces, mystérieusement avertis, se pressaient à tire-d'aile au saccage.

C'est ici le point extrême, avant la poussière et la cendre, d'une dissolution sociale. Mais tout pays d'Islam présente des spectacles analogues : immobilités grandioses que rompent les seules activités de la mort. On dirait qu'ayant organisé et suscité des sociétés d'un certain type, la foi musulmane fut un ferment dont l'énergie s'est épuisée. La forme atteinte, le changement n'est plus que vers le déclin, et rien ne subsiste que par la force d'inertie, incessamment entamé, rongé par les

actions du dehors, miné par la tendance intérieure à la désagrégation. Dans les campagnes et dans les villes, tout porte le signe visible et matériel de la mort : dévastation, usure, terrains mangés, murailles qui se délitent, maisons millénaires qui s'affaissent, ruines qui se confondent aux rochers, et les cimetières, si beaux, vastes, abandonnés, autour de ce qui languit encore de vivant. Nulle force plastique qui vienne édifier, ordonner de la matière nouvelle à la place de la matière morte. C'est que dans la société, comme dans chaque âme, tout étant pris, cristallisé suivant une certaine loi, toute possibilité d'une autre forme se trouve niée, tout mouvement vers elle inconcevable. Non seulement l'idée d'une forme nouvelle ne se présente pas, mais la vue de la forme étrangère ne suggère qu'une réaction hostile. Sur de tels cerveaux l'exemple européen n'a point de prise. Ils ne tâcheront pas à se hausser à la supériorité reconnue, maladroitement, comme les Bengalis, avec succès, comme les Japonais. Il en est de ce monde comme des espèces animales en qui les tâtonnements, les inventions successives pour s'adapter au milieu, ont fini par aboutir à tel système d'instincts fixés. Ces créatures ne connaissent plus l'hésitation de la volonté qui doit choisir; mais comme elles s'adaptent difficilement, ou plutôt, comme le champ s'est restreint de leurs adaptations et variations possibles! Si de tels êtres pouvaient se formuler une morale, leurs impé-

ratifs catégoriques traduiraient leurs automatismes.

C'est à la lettre le cas du monde musulman. Une seule chose lui est haïssable : changer. De là, et de là seulement, le refus systématique d'accepter les instruments de notre civilisation. C'est moins, comme on pourrait le croire, les conséquences du chemin de fer que l'on redoute, que le chemin de fer lui-même dont on ne veut pas. Le Korân ne l'a pas prévu. Il ne fait pas partie de l'univers musulman. Cet univers, Dieu l'a créé une fois pour toutes; il dure en sa forme, et s'il présente çà et là des signes d'usure, il n'est pas question de le renouveler par des inventions. Le musulman n'imagine pas que l'on puisse inventer. J'ai connu sur un bateau de Syrie un cheikh de grande tribu bédouine qui, pour la première fois, répondait aux invitations répétées du sultan de Stamboul, et se décidait, non sans défiance, à s'en aller lui prêter hommage. Il n'était jamais sorti de son désert qui s'étend à l'orient de Damas. Les grandes villes où nous relâchions, Beyrout, Smyrne, le jetèrent dans un rêve religieux. On entendait sa voix grave qui murmurait : « Que de puits! *Allah aekbar!* » On crut l'étonner davantage en lui montrant les machines du paquebot : rien ne donne une plus haute idée de puissance disciplinée que l'impassible et régulière rotation de ces immenses pièces d'acier. Il s'émut, mais non pas autrement que devant la mer ou qu'à la pensée des puits innombrables de Beyrout. Il demanda si cette grande chose était une

création de Dieu, ou bien si les ancêtres en avaient trouvé la description dans le Livre. Voilà le point de vue de l'Islam, excluant l'idée d'une addition par l'homme d'hier ou d'aujourd'hui à l'univers connu. Évidemment rien ne se formule avec précision : on ne se dit pas que les instruments de la vie humaine sont œuvre ou révélation de Dieu. Rouet à filer, babouche ou mur à créneaux, tout cela est d'origine lointaine, inaccessible à la connaissance, en somme divine, comme la fleur ou l'oiseau d'aujourd'hui qui procèdent pourtant de l'œuvre des sept jours. Tout cela compose un ordre établi où chaque génération de vivants vient passer à son tour; et que cet ordre insensiblement se défasse, cela regarde Dieu qui le permet; et que peuvent les vivants, sinon se résigner en adorant toujours? Si invétérée est cette conception de l'esprit islamique que je la retrouve tout d'un coup chez le plus européanisé des musulmans, un fonctionnaire algérien en mission à Fez, l'un des nôtres vraiment, à ce point français de geste et d'expression, qu'il ne semble plus intéressant. Mais quelquefois le tréfonds se révèle. Nous avons entendu de très belle et très vieille musique mauresque, et je lui demande si les musiciens maures composent encore. « Assurément, répond-il. Souvent on compose un poème nouveau, sur une victoire, un grand événement. » — « Mais la musique même, les mélodies, les parties? » Il s'étonna. « Inventer de la musique? Mais pour quoi faire? La

musique mauresque existe. Je l'ai tout entière dans un livre. Elle comprend cinquante-cinq motifs; chacun dure deux heures avec sa variation. Quelquefois, dans certaines fêtes de plusieurs jours, on la joue tout entière; mais cela est très long. *La musique mauresque dure cent dix heures....* »

Le premier commandement de la morale étant de ne point changer, c'est au nom de la morale que cette société défend ses vices et ses tares. Le colonel italien qui dirige ici la fabrique d'armes me cite le trait suivant : il vient de refuser une fourniture de cuivre où le déchet d'impuretés montait à trente pour cent. Le vizir de la guerre lui demande des explications. « C'est un vol, dit l'Européen; en Italie, la tolérance n'est que de six pour cent. » — « Eh bien, lui répond l'homme du Maghzen, c'est une règle européenne; ce n'est pas la nôtre : au Maroc *il est juste* de suivre les méthodes du Maroc. » Tel est le parti pris d'inertie. L'activité d'autrefois, le *djihad*, la guerre sainte, eurent pour objet de fonder la société musulmane. Celle-ci fondée, une seule chose importe, c'est qu'elle reste musulmane. Morale strictement cléricale, toute de rite et de formulaire, analogue à ce que fût devenue celle de l'Espagne catholique si l'Inquisition y avait eu vraiment le dernier mot, substituant aux éternels commandements de Dieu, les seuls commandements de l'Église. Dans l'Espagne arabe, l'Inquisition musulmane eut le dernier mot. Averroès condamné, mort en exil, toute pensée indépen-

dante persécutée, détruites les bibliothèques où se conservait le legs de la science et de la philosophie grecques, les textes d'Alexandrie avec les traductions et commentaires dont quelques pages copiées et méditées par les juifs allaient remuer la chrétienté et y donner pour toujours le branle à la pensée, — cinq cent mille manuscrits brûlés par les ulémas en place publique, devant la mosquée de Cordoue, la mosquée triompha : rien ne lui disputa plus les âmes. Despotiquement elle façonnait chaque génération de ses immuables disciplines, imposant à ce monde sa figure qui ne changea plus. Le bien se réduisit à la sempiternelle répétition de la sèche et rigide profession de foi, à l'accomplissement, machinal comme une gymnastique de soldats, des beaux gestes, face à la Mecque, qui signalent un musulman. Cette éthique est la seule que l'on connaisse à Fez. Un homme est surpris en flagrant délit d'amours infâmes. On sourit; ses amis le taquinent et le complimentent. On le lapiderait, s'il fumait dans la rue, en temps de Rhamadan. Je comprends maintenant ces allures funèbres, ces pâleurs d'anémie, ces regards vagues et noyés, mais qui, d'un éclair, peuvent devenir farouches. Farouches, si l'on blesse dans ces âmes la seule fibre où toute la vie s'est réfugiée. A la différence du bédouin demi-croyant et demi-païen, qui n'attaquerait le Roumi que pour lui extorquer rançon, c'est par son fanatisme que le Fahsi peut tout d'un coup se révéler dangereux à l'Européen.

Ne vous attendez pas à des injures proférées, à des gestes de violence, mais ne vous fiez pas aux muettes impassibilités de ce peuple. Que trop souvent le chrétien revienne rôder autour du tombeau de Mouley Idriss, que dans un cimetière il passe trop près de ces pâles groupes qui se serrent pour entendre une lecture dévote autour d'un uléma, et sans qu'il ait vu se lever les yeux, sans que le silence ait été rompu, un poignard peut jaillir pour lui hors d'une gaine.

Entre tant de raisons plus ou moins secrètes qui si vite arrêtèrent le développement de vie de ce monde, il en est une dont l'action apparaît évidente ici, principe d'avortement, tout au moins de forme inférieure et courte, et que toute société musulmane porte en elle dès le germe. Je parle de l'éthique sexuelle de l'Islam, qui ne voit rien dans l'amour que la fonction et le plaisir physiques, et loin de retenir, contrôler, diriger, pousse l'homme aux satisfactions immédiates et simples. De là plusieurs conséquences. Ainsi reconnu, encouragé, le primitif instinct se limite à lui-même. Nulle consigne d'honneur et de pudeur qui l'oblige, en lui faisant obstacle, à se transmuer en rêve, pensée, vouloir. Dès qu'il se manifeste, il s'assouvit. Spirituellement, il est stérile; il ne produit qu'une dépense physique et qui, par un entraînement spécial, commencé dès la puberté si précoce, se répète d'autant plus que toutes les forces se con-

centrent là pour s'y dissiper. De ce ressort central de la vie, qui, dans les sociétés de civilisation chrétienne, par un engrenage si nombreux et délicat, commande des actions telles que l'on n'y reconnaît plus rien de sa fin primitive, de ce tout-puissant ressort, rien ici ne procède que de physiologique. Les adultères sont bien moins rares encore à Fez que dans un roman parisien ; mais point d'énigmes cruelles, nul « enfer des sentiments doubles », nul « labyrinthe des complications du cœur ». Je me suis fait expliquer par un musulman la marche de ces intrigues dont on n'imagine pas le début dans un pays où les femmes vivent à part et ne sortent que religieusement voilées. Rien de plus facile que ces aventures. Une femme manque d'argent ou simplement s'ennuie, rêve du plaisir; elle s'ouvre à sa parfumeuse, à sa marchande de bijoux, à quelque personne d'expérience : la plupart des vieilles femmes à Fez s'entremettent en ce genre d'affaires. Une nuit, à l'heure convenue, un galant, qui s'est glissé de terrasse en terrasse, enjambe la ruelle, plus étroite encore par en haut que par en bas, et mystérieusement débarque sur le toit, à la façon des matous dont les amours ne sont guère plus élémentaires ni plus chaudes que celles-ci. Pour les pères de famille, les hommes de poids et d'argent, aux haïks volumineux et bien enroulés, qui répugnent à l'air nocturne comme aux coups de bâtons, tout est plus simple encore. Respectablement, leur sac de douros à la main, ils vont au

fondak des esclaves faire leur choix parmi les pesantes négresses que les Fahsis apprécient tant : en conscience ils palpent les chairs sombres, marchandent, mettent leurs doigts dans les bouches pour examiner l'état des dentures. Plus ou moins souvent, suivant leur fortune, ils renouvellent ainsi leur famille de femmes, très humains, très paternels d'ailleurs, car celles dont ils ont assez goûté, ils ne les ramènent pas au marché ; elles restent sous leur toit, servantes de l'épouse en titre, qu'elles aident au ménage.

Ceux-là donnent l'exemple des vertus bourgeoises et de la religion. Ils sont riches, c'est qu'ils sont pieux : sur eux les faveurs d'Allah! Cueillir abondamment les grasses délices, c'est la récompense de ceux qui prient et adorent, des diseurs de chapelet, des cœurs purs, des chérifs, de ceux dont Dieu bénit la tête. Qui sort des bras de l'esclave peut, en s'enveloppant du bernouss immaculé, chanter son cantique d'actions de grâces, redire son *Allah aekbar!* comme au spectacle des fleurs, des jardins printaniers, des froides eaux bouillonnantes. Il n'est de joies que les sensuelles : entre toutes celles qu'inventa Dieu pour le bien et la beauté de la vie humaine, celles-ci sont les plus profondes. Ce qu'est dans le fait une telle morale religieuse, quelle distance la sépare de nos conceptions d'Europe, on en peut juger par l'histoire que voici, et qui fut écrite pour édifier, car je la trouve dans une vie des saints mara-

bouts d'El Qçar[1]. Sidi Feddoul était serviteur, il y a une trentaine d'années, de Sid al-Hadj al-Arbi, chérif d'Ouazzan. Le chérif se trouvant un jour à Tetouan, où il avait mené une vie un peu dispendieuse, et n'ayant plus d'argent, vit vendre sur le marché une négresse dont il eut envie. Il fit part de son embarras à son disciple Feddoul, qui répondit : « Vends-moi! » Après quelques timides protestations, le saint chérif y consentit, et Feddoul fut vendu moyennant une somme importante qui permit à Al-Arbi de se procurer la négresse. Tant de piété envers un saint homme, un si charitable souci du tourment de sa chair, c'étaient là des mérites qui égalaient le disciple à son maître. On le proclama *m'raboth*; le peuple sollicitait sa bénédiction dans les rues. Signe irréfragable de communion en Dieu, de pouvoirs surnaturels et des jardins célestes assurés, il devint fou, et ses reliques accomplissent encore des miracles dans la blanche koubba que les dévots d'El Qçar ne manquent pas d'entretenir et de vénérer.

Ce fioretto musulman ouvre à la pensée des perspectives. Tâchant d'en pénétrer tout le sens et la psychologie, j'en parle à un habitant de Fez qui me répond : « Que voyez-vous là d'étrange? Le maître était un saint, mais c'était un homme. Sans doute, réduit depuis trop longtemps à l'abstinence, obsédé par le désir, il ne pouvait plus se recueillir vraiment

1. Citée dans *El-Qçar el-Kebir* par E. Michaux-Bellaire et G. Salmon (Archives marocaines).

pour la prière. Il connut cette négresse : aussitôt la paix se fit en lui, la gravité sereine, propice aux exercices religieux, à la récitation scrupuleuse des litanies, à ses coutumières oraisons, d'autant plus ferventes, ce jour-là, qu'il pouvait y ajouter la louange de Celui qui n'abandonne pas le croyant et fait jaillir l'eau dans le désert pour l'altéré. »

Que répondre à de si rationnelles conceptions des nécessités physiologiques? Il n'y a qu'à se taire et se réjouir de voir en la clarté d'un tel exemple se manifester une cause, — l'une de celles qui limitèrent de si bonne heure, et si rigoureusement, un développement social. Nous sommes là devant une religion dépourvue de ces vieux éléments ascétiques qui forment encore à notre insu le fond de notre idéal et dirigent nos vies, malgré tout, vers autre chose que le plaisir, — devant une morale qui, loin d'inciter l'homme à se dépasser soi-même, l'abandonne comme une chose à l'action des forces d'inertie, et n'accoutume sa volonté qu'à se mouvoir suivant des lignes de moindre résistance.

Ajoutez enfin les effets plus immédiats et plus évidents encore : la dérivation des énergies vitales au profit d'une seule fonction. Il est probable que l'activité, les forces d'espérance et de joie, le succès durable d'un peuple sont en raison directe de sa chasteté. Voilà sans doute la plus certaine « supériorité des Anglo-Saxons ». Chez ces descendants des Germains de Tacite, *tarda Venus*, et de plus, des jeux au grand air, un code moral rigoureux, une

opinion publique très stricte, obligeant ceux qui dérogent à se cacher, à ne pas faire exemple, à toutes les gênes et contraintes de l'hypocrisie. Mais dans la morne Fez, dans cette ville de l'ombre moisie, de la dévotion confite et de l'immobilité recluse, les parents fêtent la douzième année de leur fils en lui achetant une Soudanaise : la négresse est sa première possession, comme en France la montre d'argent que l'on donne à l'enfant qui vient de faire sa première communion. Ainsi compris, l'éternel principe de vie devient un principe de mort qui s'ajoute à tous les autres pour faire de ce peuple la solennelle momie que nous voyons.

V

Souvent, le soir, je sors par Bâb-Djdid pour longer lentement les plus vieux murs de l'enceinte, vers le plateau brûlé de roches et de tombes que l'on aperçoit à l'orient de ma terrasse, et qui par là termine tristement la ville.

De la ruelle des Souris nous dévalons tout de suite par des raidillons. Difficile descente où le pas du cheval qui glisse et martelle nerveusement le cailloutis viole un silence de cloître. Toujours cette religieuse impression dont on ne s'affranchit pas à Fez. Le Maghzen n'avait pas besoin de nous avertir. Les choses parlent : elles nous répètent leurs suggestions de retenue, de contrainte, et qu'il ne convient pas de se promener ici avec désinvolture. Dans la ville dont le rude galet blesse vite le pied, nous nous faisons porter, comme les bourgeois maures, par des mules, pieuses bêtes, d'allure et de mine recueillie, comme le peuple fahsi. Nous ne montons à cheval que pour aller courir la campagne. D'ailleurs, ces ruelles par où nous sortons sont

trop désertes pour qu'on y puisse faire scandale. Parfois seulement quelque rêveur s'est affaissé au pied du petit mur. Hors de son bernouss, il lève vers nous sa face blême et nous regarde : deux yeux lents sans pensée ni vouloir.

Un cavalier du Sultan m'emmène à travers l'enchevêtré lacis des ruelles : il va devant, lentement, souple, au balancement monotone de son cheval. Sans parler, nous circulons par les froids couloirs, toujours à la même distance l'un de l'autre. Il ne se retourne jamais, mais quand, à droite ou à gauche, il enfile un nouveau chemin, je l'aperçois de profil. C'est un jeune et fier sauvage, prunelles de feu, lèvres retroussées sur l'émail des dents. Le cou, la face massive, égyptienne (comme si souvent chez ces Berbères), sont de bronze clair dans la laine mate du bernouss et de la rezza, — les jambes haut troussées pour que les pieds, nus en leurs vieilles babouches, chaussent bien les étriers courts, les larges étriers primitifs de fer. Son fusil posé devant lui, sur sa selle, en travers, il ondule avec lenteur au pas de son cheval, muet et droit, aux aguets comme un félin qui dresse la tête et cherche son gibier. Le bel animal de chasse! Un de ces soldats mal domptés de guich, — Cherardas ou Cheragas, — qui ont tôt fait, s'ils ont assez du service, de tourner le dos aux créneaux de Fez, et sans que le sultan ose les poursuivre, d'apporter à leur douar le fusil qui va servir aux rapines.

Une dernière descente, et voici le printemps, les flammes vertes, partout surgissantes, des peupliers. A deux pas d'ici, dans son fossé, la charogne que nous connaissons bien a fini de pourrir : ce blanc squelette n'est presque plus une discordance à la splendide jeunesse de cette nature encore une fois ressuscitée. Nous ne sommes pas encore sortis des murs, et nous pouvons nous croire à l'orée d'un bois. Surtout des frondaisons caduques, les plus claires, celles des saules, ondulant et fusant comme les fumées lumineuses d'un vert feu de Bengale parmi les peupliers et micocouliers plus réels. Et des fleurs : les pointes vermillon du grenadier, et de grands volubilis blancs comme des papillons dans les roseaux et sur les haies. Partout des senteurs vivifiantes de terre mouillée, de jeune foin et de floraisons. Printemps précoce d'Afrique, en avance de plus d'un mois sur celui de France, — notre printemps de mai, déjà vigoureux, bien élancé vers l'été, abondant, après les premières hésitations, les pâles frissons verts d'avril.

Une eau courante rit derrière les fourrés de grenadiers et les roseaux. Le sentier que nous suivons en rejoint le bord. C'est une rivière d'Ile-de-France, le Loing aux premiers beaux jours, aussi merveilleusement teinté de tout ce qu'il reflète, secrètement enfoui dans un mol fouillis végétal, sous les brouillards déroulés et suspendus des saules. Mais un Loing véhément et jeune, et qui fait le bruit perpétuel et frais des torrents, avec de

blancs bouillons de chute dans les cailloux, et çà et là des espaces absolument calmes, purs miroirs où dort, plus profonde, mystérieuse et lucide, l'image renversée de ce clair printemps. Des nénuphars, des iris jaunes, qui ceux-là sont de la réalité, se mêlent à cette belle illusion.

Et le mur crénelé de Fez circulant à travers cette campagne, voici Bâb-Djdid, la porte du Sud, une profonde voûte, toute pareille à celles qui semblent attendre le retour des Maures à Grenade, dans le bois sacré de l'Alhambra. Mais celle-ci n'est pas abandonnée depuis quatre siècles; dans le passage intérieur, des soldats maures veillent encore (en somnolant), couchés tout de leur long sur les très vieux bancs de pierre.

Et de l'autre côté, la plus romantique surprise, un décor de fantaisie shakespearienne. A l'endroit où l'oued qui dégringole dans les rochers y tournoie d'un éternel remous, le mur d'enceinte enjambe son lit profond. C'est une arche très haute, dont la crête aligne sur le ciel un rang superbe de créneaux. Et de là tombent des tentures de lierre qui doivent avoir plusieurs fois cent ans, comme cette arche, tant elles sont volumineuses, pesantes, et longues jusqu'à traîner et trembler dans le courant. Mais ce rideau se relève de côté, laissant voir la belle ogive où ne s'encadrent que verdure et verts reflets. Là-dessous se croisent les martins-pêcheurs, flèches de saphir et d'émeraude au ras de l'eau, et plus miraculeusement légères, des libellules, autres

traits d'émeraude, si déliés, et que portent deux ailes de lumière tremblante...

Parfaite unité de cette nature et d'une vieille œuvre humaine. A cette arche demi-ruinée cette nature s'appuie comme à l'un de ses rochers; elle y suspend ses feuillages de printemps, elle y mène jouer ses eaux; leurs remous et leurs méandres en ont reçu leurs courbes. On dirait que l'arche est plus ancienne que la rivière. De ces eaux et de ces vertes choses d'aujourd'hui, de cette vie neuve encore une fois, ils surgissent, les vieux créneaux, sombres de tout leur mystérieux passé.

Un peu plus loin, un autre enchantement : on dirait la fraîcheur bruissante d'un pré de Norvège au moment du dégel. A droite, à gauche, de petites cascades sortent d'un taillis, à neigeux bouillons; de leurs blancheurs fumantes et mariées naît un ruisseau qui coule à fleur d'herbe. De tous côtés ces eaux jeunes, jasantes, qui sont ici toute la vie, et font penser, si près de Fez musulmane et morte, aux charmantes nymphes de la Grèce.

Et plus haut, à la lisère du petit bois, j'aperçois des humains, bien moins vivants que les choses. Leurs draperies arabes étonnent : dans ce paysage si vert et si fin du Nord, on avait oublié le stérile Islam. Ce sont des blanchisseurs. Nonchalamment, à coups rythmés de leurs pieds nus, ils foulent des linges étendus dans la nappe limpide qui s'étale au-dessus des cascatelles. Plutôt que de faire effort, ils ont l'air de mener quelque danse cérémonieuse....

Quelques pas de plus, et le sentier tourne. Aussitôt nous sommes hors des choses printanières, de nouveau sur la jaune terre d'Afrique où l'oued, avant d'entrer dans les vergers, pousse parmi les pierres ses frisselis rapides et transparents. Il y a toujours là de grands troupeaux de bœufs que l'on mène boire, et qui font de longues haltes, les pieds dans l'eau, entre les berges de cailloux. Nous passons sur un rude et vénérable pont en dos d'âne.

Alors c'est une colline sans herbe où ne poussent que les végétations gris-bleu du Midi, des oliviers et des aloès. Un chemin vague où s'entrecroisent de minces pistes grimpe au flanc de la montagnette entre deux pentes d'oliviers. Arbres sérieux et délicats, dont le feuillage au dessin si pur ne semble pas traversé par le mouvement de la vie, dont le bois dense sort en nœuds difficiles de la terre pierreuse, arbres de croissance que l'on devine très lente, — étranges après la fraîcheur et le jaillissement des verdures fugitives. Et si pâles! Même au grand soleil, ils sont crépusculaires, tant la lumière s'y attarde et s'y attendrit; on dirait toujours qu'une lune qui commence à s'argenter dans le soir les caresse de ses rayons. C'est un lucus élyséen; des ombres pourraient y voltiger, s'y entretenir...

D'ailleurs, les cimetières sont tout voisins : nous rentrons peu à peu, comme toujours, aux alentours de Fez, dans le grand domaine de la mort. Voici recommencer le paysage des tombes et des ruines.

Au bout de la vieille sente qui s'élève sur le vide du ciel et tourne avec la colline, un sombre morceau de rempart apparaît sous un rameau ciselé d'argent; et de ce côté commencent aussi les terrains sacrés où sont enterrés les chérifs, les saints, les grands docteurs de l'ancienne Fez. Là, vraiment, les oliviers sont religieux. Sur ces pentes que jonchent les cubes décrépits et les dômes de faïence, il nous est défendu de nous aventurer : tout cela est *horm*, interdit aux chrétiens, comme les souks à l'entrée des grands sanctuaires.

Lentement, dans la belle solitude, nous longeons le vieux rempart qui zigzague vers Bâb-F'touh. C'est toujours celui de la ville; je le vois qui, là-bas, s'en va faire son tour. Mais de ce côté-ci de Fez il n'enferme plus rien : rien que du rocher, des ravins, des semis de dalles tumulaires. Autour de cette mort il est resté debout, comme la pierre extérieure d'une maison dont tout le dedans a brûlé. De ses bastions régulièrement espacés, il mesure l'étendue qui fut autrefois remplie de toits serrés et de minarets, aux temps où Fez était plus grande, et capitale d'un véritable empire. C'est une coquille vidée de son animal, et toute écaillée, rongée, assombrie de la grave patine des siècles.

Un pâtre et son troupeau de chèvres vont devant nous sur le terrain sans verdure (il semble que ces vieux murs projettent autour d'eux je ne sais quelles spéciales influences de mort : la zone qu'ils couvrent de leur ombre est fauve aussi tristement

qu'eux-mêmes). Et nous le suivons, le vénérable rempart, qui parfois tombe au creux des ravins, nous découvrant alors par-dessus ses ébréchures les régions brûlées qu'il enferme, et puis remonte, grimpe raide jusqu'à faire écran sur la moitié du ciel. C'est la courtine des Almohades, usée par en haut comme une lame, la partie la plus ancienne de toute l'enceinte. Sa vieillesse tragique semble avoir connu des catastrophes. Quelques-unes de ces tours ont l'air d'avoir été foudroyées : fendues jusqu'en bas, d'une seule lézarde, bâillant par en haut, elles sont prêtes à tomber en deux morceaux. D'autres sont éventrées; de leurs quatre faces il en reste deux dont l'arête lève encore une pointe demi-fondue comme celle d'un sérac dans un glacier. Et des lignes entières de créneaux ont disparu, ne laissant qu'une crête lourdement bossuée.

Un bien pacifiant paysage... A droite s'étagent les tombes d'hier et d'autrefois, pierres anonymes et qu'on prendrait pour de la roche naturelle affleurant au sol, tant la vie, en ces pays d'Islam, retourne simplement, docilement, au néant de la matière. Mais çà et là, sur une coupole, traîne encore le bleu si tendre, le bleu lacté de la majolique ancienne. O le grave rayonnement, dans l'éclairage oblique du soir, de ces pentes jaunes et toutes sillonnées de pistes! Alentour, le lucus d'oliviers reçoit en silence cette calme lumière; dans le clair azur, leur argent délicat s'endort. De l'autre côté, c'est la branlante majesté du rempart

almohade : je le vois qui tourne au loin, et par là sa face intérieure apparaît, sombre tragiquement dans le soleil, couleur de boue séchée, comme les pylones des temples égyptiens, avec des replis d'ombre noire.

Derrière le troupeau qui rentrait, nous avons passé Bâb-F'touh, et de nouveau nous étions dans Fez. Oui, cela s'appelle Fez, mais là, comme sur la colline au dehors, il n'y avait toujours que des tombes et des koubbas, encore un très vague cimetière, celui des premiers réfugiés andalous, vieux, par conséquent, de sept ou huit siècles, mais récent si l'on songe aux maisons et mosquées, au vivant quartier qui se pressait auparavant par ici.

Pierraille et chardons, trous dans la terre, vestiges des monuments effondrés, herbe lépreuse, nous allions sur ce sol mortuaire, enjambant les pierres rongées des sépulcres, parfois les simples bosselures du sol où se répète encore un peu la forme du corps humain. C'était le saint jour du vendredi, et le lieu, pour quelques heures, avait cessé d'être désert. De pieux Fahsis, des femmes surtout, étaient montés directement de Fez (sans faire notre détour hors des murs) pour vénérer des tombeaux célèbres d'imans et de saints andalous. Une grave assemblée jonchait une pente : des formes blêmes, tapies entre les pierres blêmes, autour d'un uléma qui lisait tout haut quelque texte sacré. Discrètement, nous passions à distance de ces groupes religieux, en

prenant garde de n'avoir pas l'air de les voir.

Mais les flâneurs étaient les plus nombreux. Des femmes bavardaient à voix basse; des hommes en grand bernouss se promenaient doucement, portant au doigt la petite cage de leur rossignol, ou bien une rose qu'ils s'arrêtaient pour respirer. Surtout, à la façon fahsi, on restait assis sur les tombes, chacun s'isolant, retiré en ses draperies, le capuchon sur la tête et le menton posé sur les genoux.

Derrière un monticule, nous découvrîmes une mosquée toute petite et charmante. Ses toits et ses auvents étaient de tuile bleue, majolique ancienne et rudement bosselée, mais où dormait la lueur d'un tendre émail. Avec les arabesques de faïence autour des porches, c'était un très vieux et très précieux bijou de turquoise morte. Deux fins oliviers, plus touchants par le contraste de la triste terre brûlée, s'appuyaient au mur, levant près des toits bleus, dans le ciel limpide, leur feuillage léger. Ils étaient tout féminins; et de même cette mosquée, petite à la façon des mosquées de femmes. Des femmes justement en sortaient, lentes, voilées, et qui s'arrêtèrent près du plus vieux des deux oliviers, et je vis alors qu'à chaque brindille de celui-là un menu chiffon s'entortillait : un arbre gri-gri, un arbre sorcier, très saint, dont elles baisaient les branches en formulant sans doute quelque vœu. Ces femmes et leurs gestes de foi, les gracieux oliviers, le tendre petit monument turquoise, quel tableau d'infinie

douceur sur le plateau de roches et de tombes, dans la paix et les longs rayons du soir!

A deux pas de là, soudain nous étions devant le vide, au bord extrême du plateau. Tout en bas, Fez-Bali, la plus ancienne des deux Fez, emplissait l'obscurité des creux, et de là montait au loin vers la grande plaine supérieure, dressant à l'horizon prochain, au seuil même de cette plaine que l'œil ne soupçonnait pas, trente minarets sur l'Occident vermeil.

Le soleil devait alors finir de décliner, et ses derniers pinceaux, rasant au loin la haute plaine invisible, passaient au-dessus de la ville en pente et ne la touchaient pas. Celle-ci gisait plus morte que jamais. Sa blancheur était d'ombre, et teintée d'un bleu imperceptible et froid. Étreinte entre ces pentes de roc et de verdure, elle avait l'air d'un glacier livide enfermé dans sa moraine, mais peu à peu cette pâleur, étrangement, s'avaguissait, se diluait. Une ville fluide, une ville fantôme dont les terrasses les plus prochaines perdaient à demi leurs contours. Quelque chose d'aérien, de faible et de laiteux, où le blanc bleu des surfaces de chaux se mêlait confusément aux vapeurs essorées, le soir, de l'oued Fez et du fond des ruelles moisies. Plutôt qu'un glacier, c'était une traînante brume de montagne au creux penché de la vallée.

Mais ce soir-là, sans doute parce que c'était vendredi, la vieille cité maghrébine vivait pourtant. Elle n'était plus muette. Des nasillements de musette

montaient avec des clameurs hululantes. Dans leur mosquée voisine, les Aïssaouas s'entraînaient à quelque exercice de vertige et de frénésie; les apprentis-chacals s'exerçaient à glapir au soir. Que cela était triste, sauvage, que cela nous était lointain!...

Comme nous remontions vers la douce mosquée bleue, attirés par des flâneurs qui se rassemblaient là sur une éminence, tout le paysage autour du sombre plateau nous apparut. Les magies du crépuscule venaient de le transfigurer, et ces tristes Fahsis en savaient bien la beauté. Par cette contemplation muette s'achevait leur journée vide, leur journée pareille à toutes les autres. Ils regardaient vers les montagnes de l'Orient. Jeux de lumière mystérieuse par là, comme chaque soir en Égypte, quand la dernière zone pourprée, que l'on a vue s'éteindre, renaît, remonte au plus haut du ciel et s'y exalte en silence. Des vallées et des cimes roses, les plus tendres couleurs, claires, intenses, et qui ne cessaient pas, insensiblement, de se muer. De minute en minute, des ombres plus liquides et bleues coulaient aux creux du Zalagh. Par une courbe d'immense amplitude, sa grande vague de pierre concave se prolongeait à d'inappréciables distances en terrasses de lumière, en lignes longuement étirées de cristal mauve. Tout s'était simplifié, tout se figeait dans un aspect irréel et sublime, aspect d'un instant et d'une éternité, et l'on ne reconnaissait pas les choses...

Nul détail; pas un arbre; l'herbe même des campagnes insoupçonnée dans cet éclairage d'un autre monde. D'ailleurs ces régions, derrière le Sebou, sont toutes minérales : une surface de planète creusée de dépressions étranges, relevée en tranchantes lames, et qui se glace, le soir, des plus pures, des plus immatérielles nuances du prisme.

Sur l'évanouissement de ces clairs lointains, je ne sais pourquoi les premiers plans calcinés, les terrains funèbres resplendissaient de si chaude, puissante et vivante lumière. Tombeaux et décombres rayonnaient extraordinairement, mais surtout le sombre rempart déchaussé qui les enfermait. De sa ruine presque noire s'épanchait la plus grave et magnifique clarté d'or.

Quand nos yeux pleins de ces illuminations revenaient à Fez enfoncée dans ses creux, ce n'était plus qu'une fumée lunaire. Elle aussi, la ville des vivants, achevait de s'évanouir, cependant qu'une sorte de vie glorieuse affluait dans les choses mortes sur la grande aire. C'était l'heure où, silencieusement, les monuments du passé laissent apparaître leur âme profonde, — l'heure où ce passé devient plus réel que le présent.

VI

Un Français de Tanger est arrivé hier, ayant fait route avec Si Mohammed-el-Mokhri, familier du Sultan et vizir du palais, que suivaient sept dames plus lourdement voilées encore que de coutume. Ce Mohammed-el-Mokhri était parti de Fez, il y a deux mois, en mission très secrète et qui intrigua fort à Tanger les diplomates et les correspondants de journaux. En Europe la presse fit des suppositions : Ce personnage allait-il à Berlin? Causerait-il avec M. Delcassé? Quelle intrigue nouvelle de la politique mauresque allait-il nouer?

Sa mission, moins décisive pour les destinées de l'Europe et de l'Afrique, était plus honorable encore, témoignant de la confiance tout intime que lui accorde le Sultan. L'argent prêté par les banquiers de France venait de gonfler les sacs du Maghzen; aussitôt, Son Excellence, dont le tact et la gravité sont appréciés de son maître, avait reçu l'ordre de s'en aller en Circassie et d'y dépenser le nécessaire pour rendre quelque lustre au harem chérifien.

Habile à toutes les négociations, il sut vite découvrir en ce pays de la beauté une personne d'expérience qui lui présenta de merveilleuses fleurs de jeunesse.

En connaisseur, en homme d'affaires, il compara, marchanda, finalement se remit en route avec six jeunes filles que suivait leur protectrice. Car, pour ménager les convenances, chaperonner et donner courage à celles qui s'en vont si loin vers l'inconnu, c'est l'usage, en semblable occurrence, que la dame qui s'est entremise accompagne ses jeunes amies. On va d'abord jusqu'à Stamboul où l'on prendra passage pour Marseille; mais auparavant, si l'on veut éviter des ennuis sur les bateaux européens, il est sage de régulariser la situation. Devant un iman osmanli, tous les rites religieux observés, l'Excellence épouse la procureuse. Dorénavant, c'est un père de famille qui voyage avec sa femme, ses filles et leurs suivantes, — elles, empaquetées de voiles, ne montrant que la fente noire de leurs yeux; lui, très digne, barbe grise, ascétique et pure draperie, parole rare, et les seuls gestes musulmans qui invoquent et bénissent.

A Marseille, où ces missionnaires marocains ont des accointances, on commande des toilettes pour l'intimité du harem. Parfois survient, présentée par un fournisseur, quelque chrétienne fatiguée des aventures et des cafés-concerts d'Europe, et que séduit l'idée d'une retraite dans un cloître sans rigueur, auprès d'un Supérieur munificent et pitto-

resque. Elle s'adjoint à la troupe mystérieuse. De Tanger à Fez on chemine à toutes petites étapes afin d'arriver en bon point et que le Maître, à la première entrevue, soit satisfait.

Dans la ville sainte, les beautés ont franchi non sans effroi les énormes et multiples clôtures du palais; elles s'apprêtent à recevoir les sanctifiantes faveurs du Chérif, du Pur qui devient leur Seigneur. Cependant la bergère du troupeau s'est installée chez celui que depuis Stamboul elle peut appeler son mari : il prend au sérieux ses engagements conjugaux; il ne cherche pas à la répudier. C'est que dans son cœur d'Arabe il a fait un profond calcul. Il sait bien que les nouvelles recluses, qui s'ennuient et ne connaissent pas une autre âme à Fez, vont faire appeler leur vieille amie tous les jours. Ainsi, quoi qu'il advienne (et l'intrigue ne cesse pas de menacer un favori), il compte sur elle pour rester en intelligence avec le harem. Contre les venins de la calomnie et de la disgrâce, il dispose du plus puissant des antidotes : les enchantements de la beauté, — du moins tant que celles qui furent ses filles entre Constantinople et Tanger demeurent auprès du Maître. Or, celui-ci est capricieux. Arrive-t-il qu'il se lasse d'une de ses compagnes, souvent il daigne l'octroyer en mariage à quelqu'un de ses familiers. Honneur insigne, fortune désirée pour leurs fils par toutes les grandes familles maghzen, — d'abord comme signe éclatant de faveur; et puis, celle qui sort du bras du Chérif apporte à son nouvel

époux quelque effluve de la divine *baraka*. Par ses caresses, le descendant du Prophète l'a pour jamais enveloppée d'influences miraculeuses. Heureux toujours qui succède à Jupiter!

*
* *

Nous sommes allés rendre visite à cet homme d'État. Il demeure dans une venelle aussi muette que les autres, un couloir obscur de l'autre temps, comme ces ruelles, culs-de-sac du moyen âge, à noms légendaires (du Juif, du Juge, de la Potence, du Chat-Pelé) que l'on trouve encore au cœur des plus vieilles cités de France. Seulement, celle-ci semble plus morte encore : au lieu des étages, des lucarnes surplombantes de nos vieux logis, de leurs façades historiées et qui tanguent dans l'espace comme des châteaux de nefs, rien que des murs de chaux pâle, aveugles, les maisons arabes, au lieu de se regarder sociablement de tous leurs yeux, comme les nôtres, se tournant le dos, d'un parti pris de secret et de méfiance. En bas, dans le demi-jour que laisse passer la fente étroite, montent les grands porches cloutés et grillés de fer : çà et là leurs guichets s'entr'ouvrent sur une noirceur poudroyante de cachot.

Mais derrière ces dehors de tristesse et d'abandon, quelle vie de luxe et de volupté peut se cacher! Chez Si Mohammed, au bout du sombre corridor coudé qui fait suite au porche, nous retrouvons les

splendeurs laissées par les Maures d'autrefois dans les vieilles cités d'Andalousie. Ces perspectives de grandes salles dont les baies ogivales donnent sur l'arcade, les orangers et les vasques d'un patio, ces entre-croisements d'arches, de voûtes et de péristyles, ces hautes chambres où des jours divers s'entremêlent et se débattent, ces murs, palimpsestes illuminés où des caractères arabes — or, azur, vermillon — scintillent, s'enténèbrent comme des arabesques de verrières, découpent en vives arêtes leur exact et pourtant mystérieux lacis; là-haut, ces plafonds étoilés et nocturnes, ces réseaux d'alvéoles, ces stalactites, — tout cela, c'est bien l'art abstrait de Grenade et de Séville, art de rêve, art de djinns qui se rappellent leurs grottes de diamants, leurs scintillantes demeures souterraines et ne veulent rien connaître du monde où se meut la vie des hommes.

L'étrange surprise de retrouver dans une ville à ce point perdue dans la solitude de telles survivances d'un grand passé historique! Derrière un pauvre mur de ruelle rayonnent secrètement ces splendeurs recélées. Et de même, au cœur de ce Maroc où pendant des mois l'on pourrait voyager et ne connaître qu'une humanité primitive, ses tentes, ses troupeaux, ses huttes de roseaux, au fond du sauvage Maroc berbère se cachent les fils des anciens Maures, les héritiers de leur civilisation. Ils ne sont que quelques-uns, quelques familles qui, par leur ruse supérieure de civilisés, les expédients d'une poli-

tique traditionnelle, ont su jusqu'à ces derniers temps dominer plusieurs millions de barbares, en tirer de quoi nourrir leurs besoins héréditaires de luxe et de savante paresse. Les voilà les vrais adversaires des réformes, ceux qui, vizirs ou pachas, par leurs concussions et rapines, entretiennent la pourriture de ce pays et en vivent. Cette maison que nous visitons, et qui n'est pas encore achevée, a déjà coûté sept cent mille pesetas, me dit le personnage musulman qui m'accompagne; elle en coûtera plus d'un million. Pour estimer cette dépense, il faut songer à ce qu'est la valeur de l'argent dans ce pays dénué, où la vie de presque tous se réduit aux ressources élémentaires. C'est au père des Mokhris actuels que remonte cette énorme fortune. Celui-là fut un vizir dont les *mangeries* sont demeurées célèbres.

J'imagine les sentiments de son fils, l'homme de confiance du Sultan, quand, après une mission qui l'a promené sur les bateaux des Messageries, dans les rues de Péra et de Marseille, il retrouve au fond d'un cul-de-sac de Fez, loin des Européens et de leur bruit, son luxe savant et secret, son paradis intime où tout se compose pour charmer des sens raffinés d'Arabe, — un avant-goût des célestes jardins : marbres, chant liquide des jets d'eau, parfums qui brûlent en des cassolettes, chambres d'albâtre sous des facettes de cristal, sortilèges infinis de leurs arabesques multicolores, dans l'ombre, sur les murs, — et des femmes

empressées à plaire et à servir. Avec quelle ironie, revenant de son voyage, le maître d'une telle demeure doit penser à la sombre et travailleuse civilisation d'Europe! Avec quelle volonté tenace et rusée de la tenir à distance et, loin d'elle, de garder sa retraite bien close de rêve et de musulmane volupté!

*
* *

Devant nous les artistes qui besognent ici depuis des années poursuivent leur œuvre de génies et de fées. Ils sont là sur leurs échelles qui, d'un pinceau minuscule, sans qu'on voie leur travail avancer, posent l'or et l'azur aux alvéoles concaves, aux jambages en relief des versets coraniques. Mais il faudra le temps, deux ou trois siècles peut-être, pour que de ces précieuses enluminures la musique soit parfaite. Si neuves, elles rappellent les restaurations de Séville plutôt que les anciennes, les graves harmonies de l'Alhambra.

Sur le marbre de la cour intérieure, un jeune, massif et très blanc personnage nous recevait. Les vœux de la politesse échangés, nombreux, espacés d'intervalles, lui, souriant d'un sourire languide, il a frappé dans ses mains. Deux jeunes négresses nous sont apparues qui portaient plateaux, tasses et samovar. Elles s'empressaient, visage découvert, souples, saines, appétissantes, les dents comme des amandes fraîches. D'un bout à l'autre du quadri-

latère, elles se dépêchaient, avec une saccade de leurs lourdes croupes, un coup de reins où roulait l'indienne rouge et chamarrée de leurs robes. Une vie simple et rusée d'animal luisait dans leurs yeux, qui, de côté, au passage, se posaient curieusement sur les étrangers.

Le jeune homme s'accroupit sous une arcade, dans le flot blanc de ses mousselines, et s'occupa des plateaux posés devant lui. Les breuvages infusèrent, les tasses furent tendues aux négresses qui nous les apportèrent; il ne se releva pas. Apathique et gras, il cessa de parler et ne remua plus.

Son frère venait d'entrer. L'admirable spécimen de la vieille aristocratie maure, de celle qui gouverne, combine encore et se défend, sait dépister depuis si longtemps la diplomatie des Européens! Celui-ci, légèrement teinté de sang noir, était maigre et petit; sa djellaba, très fine et très pure, tombait droite sur ses babouches d'un jaune neuf, principal signe, avec l'absolue pureté des laines, de supériorité sociale. Mais, dans ces draperies lâches, on sentait une énergie entraînée, un être de volonté astucieuse et méfiante. Du capuchon sortait un profil mince, qu'aiguisait encore la pointe musulmane de la barbe. Des traits de finesse et d'attention, des lèvres serrées sous la frisure retroussée de la moustache, des yeux félins dont le noir éclat se retenait, et qui se fixèrent de côté, nous épiant, tandis que, tête baissée, il s'entretenait discrètement avec notre compagnon algérien. Un air de

prudence, de secret, et dans la bouche mince je ne sais quoi de cruel. Comme on comprend qu'à l'aspect de ces chefs sarrasins vêtus comme des moines, de mine ardente et pourtant ascétique, et qui s'interdisaient les gestes, les grands enfants qu'étaient nos aïeux francs aient eu l'idée de diables singeant les allures de la sainteté! Le noir regard oblique ne nous quittait pas, tandis qu'il parlait à voix basse, caressant de temps en temps sa barbiche d'une main fine où ne luisait qu'un seul anneau d'argent. En considérant ce personnage de si fier aspect, je songeais à la singulière commission qu'il venait d'accomplir.

Ces deux frères me présentaient deux aspects de l'immobilité arabe. Chez l'aîné, une force se décelait, mais disciplinée strictement par le mode social, aussi astreinte à sa forme que le cristal à sa loi et l'insecte à ses instincts. Quelque chose de superbement déterminé, mais par là même de fixe, d'inadaptable à du nouveau, et qui jamais ne se jouera dans de la pensée et de l'invention personnelles.

La décadence m'apparaissait chez le cadet, ce pesant jeune homme qui, par terre, seul et béat devant son plateau, ne semblait qu'avoir repris une posture de paresse familière. Celui-là m'évoquait tout le peuple maure d'aujourd'hui : les attitudes de sommeil, les yeux vagues, les cerveaux définitivement arrêtés, l'être n'aspirant qu'à se laisser choir comme une chose, qu'à se changer en chose d'où nul mouvement ne peut sortir, n'ayant plus de vie que pour de la sensualité passive.

Les jets d'eau chantaient dans les vasques. Derrière les orangers du jardin, de petits enfants mulâtres se cachaient en nous épiant. Les fraîches et noires esclaves emportaient nos tasses, traversaient la cour d'une démarche presque boiteuse, tant roulaient leurs hanches. Au-dessus des pures arcades, derrière des moucharabiehs de pierre, on entrevoyait d'autres négresses qui jouaient et riaient dans les appartements intérieurs, toute une famille heureuse de concubines et de servantes.

VII

22 avril. — Aujourd'hui nous sommes allés voir M. Boulboul, notable commerçant juif, qui nous a conviés à fêter un peu la Pâque avec sa nombreuse famille dans sa maison du Mellah.

Pour gagner ce faubourg du Mellah, le plus court est le chemin hors des murs. On sort de la ville par Bâb-el-Hadid, et l'on y rentre par Bâb-Sidi-Bou-Nafa. Entre ces deux portes, c'est la printanière campagne, où courent à grand bruit les mêmes ruisseaux que nous avons vus se réunir plus bas, pour entrer dans Fez, du côté de Bâb-Djdid. Un morceau d'Anjou vers la fin de mai; mais à tout ce vert si jeune des peupliers, des saules et des frênes, à ces buissons qui sont ceux de France, se mêlent, des deux côtés du sentier, les cactus à la chair articulée, ternes, mais où des houppes de floraison jaune allument de miraculeuses petites flammes; et souvent aussi passent d'enivrantes bouffées d'orangers. L'allégresse des eaux ruisselle; de partout s'élève leur bruit liquide et frais : il

emplit tout le paysage. Eaux que l'été ne tarit jamais, eaux blanchoyantes dont la froideur est visible, et qui tombent d'un champ dans un autre, en petit escalier chantant et mouvant d'écume. Et comme au matin dans nos bois de France, l'universel pépiement des oiseaux. Qu'on est loin de Fez, de l'Islam et de ses grands cimetières dans cette jeunesse du printemps! Nulle trace de la triste ville, ni de son mur.

Mais après une demi-heure d'enchantement, un tournant nous la ramène, la sombre enceinte. La voici qui se lève au-dessus d'un dernier fouillis vert, elle-même dominée par le vieux fort qui défend, ou plutôt, menace le ghetto. Et c'est fini de la vivante campagne : plus d'eaux courantes ni de verdures. Des pentes de pierre et de terre qui croule, des tumulus à demi éboulés, sous lesquels rôdent des formes lentes de vieillards juifs et de musulmans; un paysage ruiné, dont le caractère se précise funèbrement, quand on s'est rendu compte de la nature véritable de ces buttes et de ces talus. Il n'y a là qu'ossements d'animaux, qui s'amoncellent sans doute depuis des années; et, par-dessus, les cadavres récents achèvent de sécher au soleil et de pourrir, surtout d'innombrables jambes d'ânes et de chevaux, encore vêtues de leur poil, comme celles qui, sur les pistes des campagnes, signalent l'approche de Fez. Nous marchons entre les charniers, affreux remparts, dont les maîtres musulmans ont enveloppé par

mépris le ghetto, mais qui n'attristent ici personne. Toute cette lugubre ordure, c'est le déchet ordinaire de la vie d'une grande cité marocaine, si copieux parce que, dans ce pays plus arriéré que la France à la fin des Carolingiens, voitures et charrettes sont inconnues autant que les routes, et pour les gens et les choses, il n'est qu'un moyen de transport : l'échine d'une bête. Sur la hauteur, par-dessus les murailles que font les carcasses d'ânes et de mulets, j'aperçois des ânes et des mulets vivants. Ils s'en vont à petits pas, en troupe, comme on en voit toujours sous les murs d'une ville arabe ; des couffes pleines les oppriment, ou bien des moellons attachés par trois et par quatre sur leurs dos. Près des paisibles bêtes qui travaillent, les ossuaires qui les attendent sont naturels comme, aux portes d'une ville de France, les épluchures de carottes et de choux à côté d'un champ de légumes.

Puis la porte du Sud-Ouest, Bâb-Sidi-Bou-Nafa, qui nous ramène dans Fez, — son tunnel en ogive, et ténébreux, car il est coudé à angle droit, si bien qu'on n'en voit plus l'entrée lorsqu'en apparaît l'issue. Un véritable monument, solennel au dedans comme une église. Brumeux éclairage d'église aussi, la lumière venant d'en bas, par les porches, qui sont moins élevés que la voûte intérieure dont se croisent les arêtes. Dans ce demi-jour se révèlent de vagues figures collées à la base des parois ; rêveurs, fumeurs, buveurs de thé. Un

barbier rase son client dont la tête s'abandonne. Un homme tond une brebis noire. Passe un haut dromadaire qui se rengorge, plus fantastique et paradoxal, dans cet édifice presque clos qu'on prendrait pour un vaisseau gothique.

Alors, un bout de quartier musulman, l'extrémité de Fez Djdid, où vivent, avec les familles de guich, des tribus encore à demi bédouines. Grand affairement dans cette rue. Par terre on vend de la verte *nana* (menthe), avec des œufs, des escargots. Autour de ces marchés rustiques, cent figures brunes s'empressent, plissées par l'effort de regarder au grand soleil; les pieds sont nus, les draperies pendent, grisâtres et rapiécées. Quelle différence avec les bourgeois maures de Fez Bâli, au teint si blanc, parfois délicatement rosé, qui mesurent leurs gestes, se donnent avec un chapelet des airs de gravité pieuse, et dans leurs beaux haïks enroulés, marchent d'un pas de sénateur romain! Mais ici, comme à Fez Bâli, les femmes sont toujours de pâles et mouvantes pyramides, où s'ouvre près du sommet une fente transversale de luisante noirceur. Et tout ce peuple se tait à notre passage, et se détourne de nous....

*
* *

Mais voici l'entrée d'un autre monde. Nous venons de passer sous la grande porte du Mellah, entre ses immenses battants lamés de bronze, que

l'on pousse tous les soirs, pour que ce ghetto, la nuit, soit bien clôturé, toute la juiverie de Fez enfermée là, sous le verrou de fer de l'énorme loquet barbare. Oui, l'entrée d'un autre monde, et d'un autre siècle aussi. A quelle distance sommes-nous brusquement de la morne cité maure, de son peuple léthargique, de ses logis plus jalousement secrets, dans leurs murailles blêmes, que ses femmes dans leurs suaires de laine pesante!

Quel flux copieux de la vie dans ce ghetto! Elle s'y manifeste, elle s'y meut librement, chaudement, comme le soir, dans une cité d'Europe méridionale. On s'étonne de ne plus marcher dans la tristesse et le silence d'un couloir de chaux, entre des façades mortes : c'est bien aux quartiers trop populeux de Naples ou de Séville que font penser tant de fenêtres serrées, sans volets, aux trois et quatre étages des maisons. De chacune, plusieurs figures se penchent pour nous regarder passer : on s'interpelle de l'une à l'autre. Ces demeures sont des ruches pleines, on le devine, jusque dans leurs moindres recoins, et bruissantes : des familles entières s'en partagent les appartements, et souvent, les petites chambres. Dix mille Juifs sont parqués dans ce mellah, dont on peut faire le tour en un quart d'heure.

Pourtant, la vie n'y semble pas mécontente ou déprimée, comme dans les quartiers surpeuplés de nos villes ouvrières. A ces fenêtres, les visages féminins qui se penchent sont pâles, mais combien

vifs et curieux, sous les coiffures multicolores comme des crêtes de cacatoès! Et quand je lève haut la tête pour les regarder, les toits m'apparaissent chargés de pareilles faces pâles, qui se penchent parmi des éclats d'or et de joyaux, des luisants de soie bariolée.

Mais déjà une troupe d'enfants et de jeunes gens nous entoure et nous suit. Les petits nous envoient des baisers. Les plus grands nous crient bonjour en français : ces candidats à la civilisation font fête aux Européens, dont ils apprennent la langue à l'école de l'Alliance Israélite. Et cela, simplement, semble très bon, après plusieurs semaines des contraintes de cette Fez étrangère et fermée de parti pris. Nous sentons qu'entre nous et ces gens-ci des courants de sympathie humaine s'établiraient vite, et que nous pourrions « entrer en société ». Si différente que leur vie soit de la nôtre, nulle consigne comparable à celle de l'Islam ne l'a fixée pour toujours : aussi docilement que leurs frères de Tanger ils subiraient les prestiges et les influences de l'Europe. Les mains font le geste du salut, les yeux nous parlent et nous leur répondons. Quel plaisir aussi de revoir, enfin libres, confiants, de féminins visages! Non seulement ces femmes ne sont pas masquées, mais de leurs bras et de leur gorge un peu de chair — si mate et si tiède — apparaît entre l'or et la pourpre des parures. Tout expressifs sont ces visages, délicatement modelés, presque italiens, mais plus fins et sans hâle, et l'eau noire des grands yeux

rehausse un teint de cire blanche. Mais la splendeur du vêtement de fête appartient tout à fait à l'Orient, à celui non d'Afrique, mais d'Asie. Couleurs magnifiques et primaires, qui se produisent audacieusement au soleil de ce Maroc comme au soleil de l'Inde, robes vertes imprimées de pavots, châles plus somptueusement historiés que des voiles de Gênes. Un bandeau de soie noire, tendu sur les cheveux, avive et précise le pâle ovale féminin, et là-dessus s'érige une étrange mitre de soie, d'un vert enflammé de cantharide, fleuri de rouge comme un grand bijou d'émail. Les petits, en ce jour de la Pâque, sont vêtus comme des bébés parsis : caftans de velours améthyste, tuniques de soie or, qui semblent des morceaux de soleil tombés dans la vieille rue sordide du moyen âge.

A mesure que nous avançons, s'épaissit la foule israélite. Des femmes surtout, des jeunes gens, des petits enfants. Toutes ces claires physionomies mobiles autour de moi! Puis-je y démêler un type? Et ce type est-il celui que nous attribuons à Israël? Rapidement je les scrute; pendant quelques minutes je cherche la proportion des traits que l'on dit caractéristiques. Comme elle est faible! Je compte une trentaine de visages, et je n'observe que cinq fois la courbe aquiline du nez. Des cheveux de toutes nuances, depuis le blanc extraordinaire de l'albinos qui semble à peine exceptionnel ici (sans doute une dégérescence inévitable dans un tel milieu) jusqu'au noir luisant et frisé de l'Arabe.

Beaucoup de poils blonds, de prunelles d'un bleu d'eau ; mais, noirs ou bleus, ces yeux inquiètent : ils sont trop mouillés; leur couleur semble en train de fondre. Rien du vrai feu sémite. Et si grands! on pense à des fleurs hypertrophiées dans l'ombre. Mais quelques-uns, ceux des albinos, ont quelque chose d'aigu dans leur pâleur un peu rosée : des yeux de furet, aux bords rouges, avec des cils blancs, qui clignent au jour qui les blesse. Et quelles chairs languides, translucides, anémiées! Un léger rose malsain teinte parfois le haut des joues. Les enfants sont de jolis et tendres Éliacins, de figure lisse et sage. C'est bien une race citadine : ces traits et ces teints de petits garçons et de petites filles sont affinés, alanguis de la même façon que ceux des enfants précoces, délicieux, un peu débiles, qui jouent dans les jardins publics de Paris. Les grands jeunes gens, en caftan gris, bleu, ou mauve, sous un manteau noir dont ils rejettent un pan sur l'épaule gauche, nous évoquent, dans leurs attitudes pensives, des étudiants italiens du xve siècle. On songe à telle fresque de Botticelli. Physionomies déjà bien juives, cependant, si les traits, à l'analyse, ne le sont pas : quelque chose d'atone, de détendu, un certain manque de fierté physique, mais toujours l'expression intelligente, civilisée. Et bien plus judaïques encore, très semblables à des rabbins octogénaires que j'ai vus à Jérusalem (et pourtant le nez, le crâne, construits tout autrement), des vieux de cet Israël ber-

bère, en lévites et calottes noires, frôlent les murs et nous jettent un regard de côté, sans se mêler à la foule qui nous suit, tacitement hostiles, comme les fanatiques de l'Islam. Longues barbes blanches, regards profonds, faces douloureuses de misère et de rêve, et mille fois ridées comme chez certains vieillards de Dürer, mais âpres, intenses, rappelant le vieil oiseau de proie solitaire : les seules figures énergiques et concentrées que j'aperçoive dans cette cité.

Au total, le type juif, à divers degrés, mais seulement la portion morale et sociale du type, celle qui n'est pas véritablement ethnique et ne relève pas de l'anthropologie, — produit historique et non pas élément irréductible, produit au cours des siècles d'une certaine idée religieuse et de tout le système de croyances, d'éthique, de société qu'elle commande. Ajoutez les marques de toutes les contraintes exercées par la société musulmane environnante, les mêmes que, si longtemps, dans l'Europe chrétienne : l'humiliation séculaire, la vie clôturée dans la juiverie, réduite aux attitudes de résignation et de servilité, aux métiers méprisés, aux besognes de ruse et de réflexion, tout le groupe rejeté sur soi, ne se reproduisant toujours que de sa propre substance, et dans le rêve et l'activité durement limités de l'individu l'importance extraordinaire de la famille. En troisième lieu, l'empreinte citadine, sa variété spéciale et plus malsaine que produit le ghetto, les tares et les dégénérescences

propres à tous les ghettos comme aux faubourgs pullulants et misérables de nos grandes villes industrielles. Un tel ensemble suffit à m'expliquer qu'avec des caractères ethnographiques si pareils à ceux de leurs voisins moslems, ces Juifs de Fez soient juifs si profondément. Ils le sont de culture et d'âme, sinon de sang : ils le sont donc essentiellement; et probablement leur cas est celui de tous les groupes juifs du monde (dans l'Inde, on en voit dont la peau de bronze n'empêche pas la physionomie d'être israélite). Pensez que trois ou quatre ans de séminaire, cinq ou six années de caserne suffisent à communiquer à l'homme la mine, l'esprit et l'âme du prêtre et du soldat, qu'il n'a pas fallu un siècle aux États-Unis, un demi-siècle en Australie, pour voir un commencement de type s'ébaucher sous l'influence de certaines conditions physiques, sociales, économiques, par l'attraction aussi d'un certain idéal que tous conçoivent et désirent ensemble. Qui pourra donc mesurer les effets probables sur un groupe fermé depuis si longtemps, d'une religion qui pénètre dans le détail de la société et de la vie privée pour le régler méticuleusement, d'un régime de contraintes vingt fois séculaire et double : celui que prescrit à la juiverie sa Loi, et qui lui vient du dedans; celui, bien plus malfaisant à l'âme, qui lui est imposé du dehors; les effets enfin sur les corps, les effets répétés sur cinquante générations, du milieu physique si spécial qu'est le ghetto? Là, et

non pas dans une primitive nécessité de race, sont les causes profondes que traduisent aux dehors ces physionomies et ces attitudes israélites : causes nombreuses, trop enchevêtrées et nuancées dans leur action pour toucher l'imagination de la foule. Trop facilement et longtemps, pour rendre compte de la présence de noyaux juifs au sein de sociétés si différentes, on a répété la simple, l'immédiate et frappante explication populaire : une tribu d'Israël, un fragment de tribu essaimant au loin. Aussi bien, comment croire que la descendance d'Abraham se soit avancée en nombres suffisants pour former des juiveries jusqu'au fond de cette Berbérie où ni les Romains ni les Arabes ne réussirent à pénétrer? J'imagine plutôt[1], sur les rives de la Méditerranée, vers l'époque où l'Évangile allait se répandre, une prédication de la Loi mosaïque, soit par des Juifs originaires de Syrie, soit par des néophytes d'Alexandrie, d'Asie Mineure et de Macédoine, — puis, de la côte dans l'intérieur de chaque pays, une propagande à travers les races indigènes, et toutes les conséquences sociales, jusqu'au jour où, par la concurrence triomphante du Christianisme, plus tard de l'Islam, cessèrent les conversions.

Nous arrêtons nos chevaux, car nous voici devant la maison de M. Boulboul, et voici, sur le

1. Au premier siècle de l'hégire les conquérants arabes trouvèrent déjà des Juifs établis au Maroc.

pas de sa porte, M. Boulboul lui-même, gras, mais coquet, en culotte et tunique délicieusement mauves, à galons et rangées de petits boutons, une *chéchia* d'un mauve non moins exquis sur la tête, des pantoufles dorées aux pieds : parure insolite, et même assez hardie, et qui lui vaudrait la bastonnade, s'il se montrait en cet attirail au quartier musulman, le triste noir étant réglementaire au Maroc pour la coiffure et les babouches d'un Juif.

Il rayonne, il s'épanouit de satisfaction, M. Boulboul. Autour de lui, sa famille s'empresse à nous faire accueil. Surtout des femmes : une masse confuse et mouvante d'ors et de bijoux, qui sort de l'ombre d'un couloir. Toutes veulent nous saluer à l'européenne et montrer qu'elles savent nos usages; une main se tend après l'autre, mais à peine avons-nous senti son contact humide et froid que, d'un mouvement bref, effrayé, de petite bête glissante, elle s'échappe. Les grand'mères sont aussi magnifiquement parées que les autres, mais plus graves et vénérables, et l'or tissé de leurs corsages assombri par les années. Il est clair que de ces costumes d'apparat, qui doivent coûter des fortunes, chaque femme n'en possède qu'un pour toute sa vie, et sans doute aussi passent-ils par héritage d'une génération à la suivante. Chargées, comme des châsses, de brocart, de métal et de joyaux, elles sont très affables, ces vieilles fées juives; sur les bouches édentées, leurs minces

lèvres qui rentrent nous font de bons sourires; leurs yeux nous disent de tendres choses.

Comme elle est peuplée, cette maison du riche M. Boulboul! Dans le patio, puis au premier étage, d'autres femmes attendent notre passage, mais celles-là sont des timides, qui cherchent à voir à la dérobée, paquets dorés, douces figures curieuses, derrière les colonnettes. Tandis que nous montons, M. Boulboul, que je félicite d'une si nombreuse famille, m'énumère la maisonnée : son père et sa mère, les tantes âgées, sept enfants, dont un fils de seize ans, marié, mais qui n'a pas quitté pour cela le logis paternel (la jeune femme, ici comme dans l'Inde, au Japon, vit chez ses beaux-parents, sous l'active domination de sa belle-mère), et puis des servantes, des vieilles, qui ne travaillent plus, que l'on garde et soigne patriarcalement, des jeunes qui sont jolies. (Je ne voudrais pas jeter un doute sur la vertu de M. Boulboul, mais on me dit que les mœurs musulmanes se sont propagées dans le Mellah, et que la polygamie n'y est pas défendue, les rabbins du Maroc se rappelant d'ailleurs qu'Abraham ne réservait pas ses faveurs à la seule Sarah.)

Il fait humide et froid dans cette maison; l'air en semble vieux, stagnant, demi-décomposé; d'étranges effluves y passent, fades et qui écœurent un peu. Odeurs de ghetto, de crasse juive, dirait-on facilement, en se félicitant de pouvoir mépriser ces bonnes gens, qui font aux Roumis un accueil

si chaud; mais, soudain, le souvenir me revient de ces mêmes relents, déjà sentis, et plus fétides peut-être, à Brest et à Annecy, dans le couloir et l'escalier moisis de très vieilles maisons qui, celles-là, n'avaient rien que de très français. Et puis, il faut le reconnaître : si nous ne savons pas ce que recouvre le luxe de ces parures, les pâles visages, qui sortent du brocart, les mains translucides autour de nous sont très propres. Sûrement on s'est lavé, au moins en l'honneur de la Pâque, et de tels soins sont méritoires, si l'on songe que les maîtres musulmans ont tout fait pour donner à leurs Juifs l'habitude de la crasse et de l'ordure, en leur interdisant les bains publics, en souillant d'un dépotoir l'entrée de leur Mellah, en l'enveloppant d'un rempart de bêtes mortes.

Dans la chambre d'honneur, au second étage, nous sommes à présent cérémonieusement assis sur des chaises et des fauteuils d'un rococo second empire : un mobilier dont j'ai vu l'analogue chez des Arméniens d'Asie Mineure, des Maronites de Syrie, des Coptes d'Égypte — tous Orientaux qui, de loin, subissent les prestiges de l'Occident et disent *non* à l'Islam. Des guéridons contournés, trop de glaces dans des cadres d'or américain, des buffets de bois jaune, tout cela venu de la côte à dos de chameau. Et puis, les signes de la religion : des chromographies allemandes, où luisent des David et des Salomon mitrés, des inscriptions hébraïques en caractères carrés (celle qui se trouve

près de la porte est sous verre; elle répète l'éternelle profession de foi : le *Schema Israël*). Mais, dans ce décor hétéroclite, le plus inattendu, c'est, au bout de la chambre, un véritable lit breton, un lit clos à coulisses, fleuri de sculptures. Le panneau central en est ouvert, et dans l'ombre intérieure, tout d'un coup se révèle une figure de femme couchée, que je n'avais pas aperçue tout d'abord. C'est Madame Boulboul à qui son mari nous présente. Elle aussi porte un corsage de brocart fané, mais quelle lassitude dans ce pâle et doux sourire! (Un ami, venu ici, dès hier, pour arranger cette visite, nous explique à l'oreille la situation : Madame Boulboul vient d'accoucher d'une fille : événement triste et méprisé. C'est pourquoi, toute la journée d'hier, la pauvre mère l'a passée gisante sur le tapis, dédaignée, pleurant le lit d'honneur, le drap d'or tissé, les félicitations que lui eût values la naissance d'un fils. Par bonheur, l'enfant est morte cette nuit, et Madame Boulboul redevient une sympathique malade qui, de son lit, languissamment prend part aux réjouissances pascales.)

Nous sommes assis autour d'une table, couverte de bonbons et de pâtisseries. On nous offre des choses fadement parfumées, et que l'on pourrait croire cuites dans de l'opoponax ou du savon à la guimauve. En vain, pour nous assurer le cœur, fixons-nous notre imagination sur les symboles qui font la vraie valeur de ces nauséeuses cuisines. Elles rappellent le grand événement que nous célé-

brons aujourd'hui, des choses anciennes prodigieusement, et dont Israël n'a pas cessé de rêver, Israël étant le seul peuple actuellement vivant, qui eût personnellement affaire autrefois, avant qu'Athènes et Rome existassent, aux Pharaons adorateurs d'Isis et d'Hathor. Ces boulettes, où des dattes sont pétries avec des noisettes et des amandes, signifient, paraît-il, le ciment que les ancêtres persécutés, en ces premiers temps de l'antisémitisme, gâchaient pour ces monuments dont les proconsuls romains visitèrent avant nous les ruines. Malheureusement, nous arrivons à la fin de la fête. On nous dit que, tout à l'heure, il y avait des chants, d'ironiques et triomphantes scènes mimées, évoquant les plaies d'Égypte, le chat Pharaon à la poursuite de la souris Israël, et sa piteuse déconvenue.

Mais, dans cette chambre de ghetto, plus laide pour vouloir copier de si loin les choses modernes d'Europe, ces visages, ces costumes, ces attitudes me suffisent. Mieux que les chants ou les pantomimes, ils me parlent d'une civilisation très spéciale, d'un peuple auguste par sa vieillesse. Les hommes sont assis familièrement avec nous autour de la table; mais que les femmes, vues de près, à loisir, apparaissent étrangères et lointaines, gardiennes hiératiques du type et des idées qu'elles incarnent! En rang, le long du mur, opprimées de broderies métalliques, de rigides étoffes somptueuses, elles gardent des immobilités d'idoles,

insensibles objets qui ne servent qu'à décorer, à solenniser la chambre, à porter de l'or et du velours pour la gloire des hommes et l'orgueil d'Israël. Luxe copieux et multicolore des parures, robes volumineuses et pesantes où la taille s'engonce, je n'ai rien vu d'un décor si massif et richement discipliné que chez nos Bigouden de Bretagne et chez des Norvégiennes en toilettes de noce. Même harnachement de robes et de vestes superposées; mais ici les bijoux sont de vrais bijoux : émaux cloisonnés, vert, azur et vermillon, presque russes; et des topazes, des cabochons d'émeraude sertis d'argent — argent archaïque, façonné à coups de maillet, forgé rudement, comme du fer. Et de ce faste sans vie, où disparaissent les lignes du corps, les bras sortent nus, froids et plus pâles du contraste de telles magnificences. Et les visages, ces visages cérémonieusement composés, comme ce même contraste en affine encore la grâce expressive, où se trahit un épuisement de race! Si graves, laissant parler les hommes, et paraissant ne pas entendre, elles semblent, en leurs religieux atours, simplement *exposées*, comme les servantes de certains cultes orgiaques et féminins dans les anciens temples d'Asie Mineure et de Syrie. Une, très jeune, très fardée, et dont la fixité s'aggrave du poids de son attirail, a l'air d'Esther parée pour Assuérus. J'imagine que notre présence l'intimide. Elle reste là, figée dans un sérieux d'animal, stupide, les jambes écartées sous son lourd brocart.

Le chef de famille a vu que je la regarde, et, croyant que je m'étonne seulement de son luxe, il s'est approché d'elle pour en détacher une pendeloque prodigieuse qu'il soupèse avec orgueil, lentement, et me présente. Elle a laissé faire sans un mouvement de sympathie ou de vie, sans un cillement d'yeux. A mon tour, M. Boulboul m'y invitant d'un geste, je me penche sur sa robe, j'en touche un pli doré ; à la façon d'un joaillier du Mellah, en connaisseur, en marchand d'or, j'en vérifie la splendeur et le prix. M. Boulboul sourit de satisfaction, mais la belle créature demeure un objet.

Les autres sont moins effarouchées ; elles s'efforcent de sourire, quand le maître me les présente. Car on nous présente, et l'on nous explique toute la famille : les grand'mamans et les grand'tantes (qui portent les plus admirables costumes), un jeune frère, les fils, les filles, belles-filles, et les petits-enfants. Il y a une petite maman de treize à quatorze ans, qui porte un précieux bébé, une larve jaunâtre, mais emmaillotée elle aussi de velours. Il y a deux petits papas, qui chez nous seraient à peine des collégiens de troisième. Avec des mines intelligentes et fatiguées, ils se prélassent en longs caftans de soie jaune serin, plus lâches que des robes de chambre et somptueusement brochés de fleurs. Une toute petite, et qui devrait jouer à la poupée (elle n'a pas dix ans), est peinte au henné : une fiancée par conséquent. Fin minois de souris sous l'éclatant foulard de soie vert perroquet qui

la coiffe : quelque chose de timide et de futé. On lui parle de son prochain mariage; elle baisse la tête, elle met son doigt dans sa bouche, ses yeux luisent de côté, elle rougit sous son fard : la fine mouche en sait plus long que les petites filles de France. Dans l'ombre chaude et la promiscuité de ces ghettos d'Orient, la plante humaine qui s'anémie est de pousse plus hâtive encore que dans le milieu musulman. Il faut aller jusque dans l'Inde pour entendre parler de mariages si précoces. Les physionomies, d'ailleurs, ont quelque chose de mollement hindou, exactement de parsi. Même atonie des traits, mêmes prunelles troubles et noyées; et la chair attendrie, incolore, comme dépourvue de muscles, prête à fondre.

Surviennent sans bruit, l'un après l'autre, divers personnages, curieux de voir les étrangers. Ils entrent en glissant, d'une allure furtive, rasant le mur, sans oublier, en passant à la porte, de poser les lèvres sur la glace qui recouvre le *Schema Israel*. Telle est la prudence de leurs pas que si je me retourne je suis sûr d'en découvrir toujours un nouveau derrière moi qui vient d'arriver sans que je l'aperçoive. Par exemple, cet albinos au poil clairsemé dont papillotent les paupières limées comme si le jour le blessait. Et, debout contre la fenêtre, ce grand jeune homme à barbe rousse de Christ qui penche un front d'albâtre, et rêve. Il est, celui-là, d'une beauté tout à fait profonde, comme il en apparaît parfois chez les Juifs, à côté des types de

convoitise, de combinaison et de ténacité sournoises, — beauté d'idéaliste, et comme modelée, creusée par l'esprit, ardente, austère, nous rappelant qu'Israël fut la race spiritualiste entre toutes, celle qui la première se tourmenta des problèmes de la conscience, et par delà l'inadmissible iniquité inventa pour les hommes le Royaume et le Dieu de la Justice.

Le dernier venu est le grand rabbin, signalé par sa noire simarre et l'écarlate du capuchon dantesque qui lui serre les tempes. Celui-là ne s'est point dissimulé pour entrer; il s'est avancé tout droit pour nous serrer la main. Il a la cinquantaine. Avec sa barbiche de Méphisto, le noir et perçant diamant de ses yeux, son allure de certitude et de décision, il respire une magnifique énergie. C'est un maître, et de fait, c'est le maître du Mellah. Il règne sur dix mille Juifs. Qu'ils payent la *djezia* au sultan, qu'ils observent les prescriptions du dominateur moslem, qu'ils se cantonnent dans leur gettho, et le Maghzen ne s'occupe pas d'eux. Comme autrefois le conquérant romain, il dédaigne de s'immiscer en des querelles et des affaires juives. A ce grand rabbin il délègue son autorité; officiellement, c'est le cheikh des juifs, le *cheikh el Yahoud*. Assisté d'un conseil de trois rabbins et de quatre marchands, il règne, il emprisonne, il inflige des amendes, et ces pouvoirs sont d'abord au service de la loi mosaïque. On conçoit qu'une telle théocratie soit jalouse de ses privilèges, favorable au ghetto, où l'esprit

juif s'entretient et se concentre, nationaliste, ennemie de l'étranger, de l'innovation, des idées libérales prêchées par les Juifs d'Europe et d'Algérie. L'Alliance Israélite entretient ici une école. Deux juives algériennes, institutrices diplômées de l'Université de France, sont venues s'emprisonner au Mellah de Fez, en missionnaires de civilisation. De la part des rabbins elles ne rencontrent que haine, mépris, résistance. C'est le sacrifice le plus dur et le plus ignoré. Elles sont perdues pour les leurs : point de congé (le seul voyage de Fez à Tanger est aussi long, plus coûteux que celui de France en Amérique). Elles, qui furent élevées dans une école normale de Paris, partagent dans un ghetto infect, infecté de maladies, la condition commune, claustrées là, pauvres parmi les pauvres, faisant la classe dans une seule chambre, au second étage d'une maison empuantie, dont chaque autre chambre est remplie par une famille : un patriarcal grouillement. Avec cela, contentes, se suffisant, soutenues par une idée, et, me dit-on, toujours propres, de tenue courageuse et jolie, telles que je les aperçus la première fois que je visitai le quartier juif. Elles enseignent le français, l'espagnol, par où ces juifs peuvent entrer en communication avec l'Europe, et surtout l'hygiène, la propreté, et, de plus, les idées d'origine française, le désir du relèvement et de l'émancipation. Remercions-les des bonjours français qui, tout à l'heure, nous surprenaient joyeusement, dans ce faubourg de Fez hostile et muette, et

du chaud accueil à voix claires que nous faisait la jeunesse du Mellah !

Nous finissons l'après-midi chez le grand rabbin, qui fait de la politique locale en nous recevant si bien. Lui aussi nous offre une collation trop parfumée, nous montre une famille qui tient de la tribu, — et quelle marmaille de petits enfants!

Tandis que nous buvons le vin de la Pâque, des chants mystérieux, assourdis, aux tonalités ecclésiastiques, nous enveloppent étrangement. Cela semble sortir du mur. L'homme au capuchon rouge relève un rideau; un judas apparaît, qui ne donne pas sur une rue, mais sur l'intérieur d'une blanche coupole : une synagogue dont cette maison de grand rabbin n'est qu'une dépendance. Est-ce que tous les vieux du Mellah se sont donné rendez-vous sous ce dôme de chaux? D'en haut j'aperçois des crânes pointus, des calottes noires, des barbes blanches, de maigres faces douloureuses. Mais je ne sais quelle agitation traverse tout cela, qui tremble, oscille dans une danse de Saint-Guy, à la cadence des échines courbées et redressées d'une rapide saccade. Une chose ajoute à l'impression de manie : c'est que chacun semble seul, enfermé dans son propre rêve. Je ne sens pas un rite général, une cérémonie disciplinée. La plupart font face au tabernacle, mais d'autres lui tournent le dos. En voilà qui s'affaissent sur leur banc, mornes, ployés en deux, suivant quelque triste songe. Sur une

estrade, un très vieux domine les autres, le plus tragique de tous, si pâle, décharné, raviné par un siècle de misère. La tête enfoncée dans les épaules, il reste là, d'un air vague de rêve et de lassitude : vieil aigle malade sur son perchoir. Tout le destin de sa race est écrit profondément dans cette admirable figure.

Ces anciens d'Israël! C'est ici le brûlant foyer où s'attise leur fanatisme. La plus excitante atmosphère doit persister entre ces murs de synagogue. Avant de mourir, détachés déjà des soucis profanes, ils viennent en subir les spéciales influences, exaspérer en eux le regret et l'espoir de Sion, toute la nostalgie héréditaire. Ce balancement monotone (qui figure, m'explique-t-on, le dandinement des chameaux emportant d'Égypte le peuple du Seigneur), cette étourdissante et rythmique agitation de derviches doit achever de les jeter dans l'hypnose religieuse. Est-ce parce que l'idée fixe d'Israël les possède? Ils sont deux fois plus Israélites que les autres, ces maigres, ces ardents vieillards; leur type est d'un tout autre accent,— combien impérieux et farouche! Oui, l'on dirait que l'idée collective et millénaire qui prend l'enfant dès le berceau, qui travaille l'homme durant tout son développement, n'a fini de le façonner au dehors, de parfaire et préciser sa figure qu'après soixante-dix années de vie. Alors seulement il a réalisé sa destinée, qui n'est jamais que de manifester un type.

Mais tout cela qui m'arrête ici, je l'ai vu jadis

dans les juiveries de Palestine. Un soir de septembre, il y a longtemps, dans une synagogue de Jérusalem, c'étaient les mêmes visages, les mêmes postures, le même hochement maniaque des échines, le même rêve dans les yeux, ou la même flamme de colère contre l'intrus et le gentil. C'étaient les mêmes vieillards, — les mêmes hommes, parce que c'était la même idée. Une idée analogue à celle qui, dans les souks de Fez, me répète les marchands musulmans de Damas. Les voilà, les vrais individus de l'Histoire, les grandes puissances durables qui déterminent les formes de l'homme, et par quoi celles-ci reviennent à travers la durée, à travers l'espace, semblables comme la violette de l'Ouest à celle de l'Orient, comme la violette d'aujourd'hui à celle des temps anciens, — les mêmes véritablement, d'autant plus les mêmes que ces puissances plastiques, qui développent du dedans la matière humaine, sont plus impérieuses, non pas mêlées, contradictoires, anarchiques, comme dans notre Occident moderne, mais simples, pure chacune de tout mélange, seule à régner, comme le christianisme dans l'Europe du moyen âge, comme l'Islam et le judaïsme dans l'Orient de jadis et d'aujourd'hui.

VIII

23 avril. — Pâques chrétiennes, — nulle cloche de Pâques ne sonnant ici la résurrection. Ce n'est même pas un dimanche. En face de ma fenêtre, des maçons foulent avec lenteur, sur une maison qui s'achêve, la chaux fraîche d'une terrasse. En mesure, tous ensemble lèvent leurs pilons, et puis les laissent retomber, tandis que, sans effort, sempiternellement, de leur bouche s'échappe la ritournelle mineure, somnolente, du travail antique et cadencé.

Nulle cloche de Pâques; rien qui parle d'une fête. Fez s'étend devant moi, blême et sans bruit, comme les autres jours. Que c'est loin, l'Europe! Il n'y a jamais eu de christianisme dans cette ville, sauf celui que gardaient dans leur cœur les captifs amenés par les pirates barbaresques, les esclaves d'Europe qui construisirent sous les coups de fouets, il y a trois cents ans, les deux forts que j'aperçois au nord et au sud de la ville, et qu'on appelle encore les bastions chrétiens. L'Inde et la

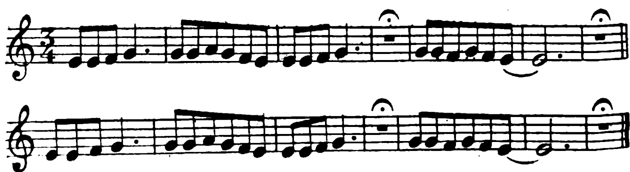
Chine eurent dès les premiers siècles leur christianisme. La messe a-t-elle jamais été dite à Fez?

Nulle cloche de Pâques. Mais c'est tout de même la glorieuse résurrection de l'année. Mille fruits d'or se suspendent sous ma fenêtre dans un brillant feuillage : or pâle des citrons, or plus rouge des oranges. Des fleurs étoilent ces feuillages à côté de ces fruits : c'est le privilège de ces précieux végétaux. En ce moment d'amour et de vie qui s'exalte, leur parfum monte comme un esprit dans une extase. Dans les rigides verdures vernies, au milieu des citrons et des fleurs, les merles sont d'un lustre miraculeux. Ils bataillent et sifflent dru. D'autres oiseaux s'affairent; à leurs becs pendent brins d'herbe et vermisseaux. De la pointe d'une branche, l'un s'élance vers l'une des petites baies vitrées qui éclairent ma chambre par en haut. Du dedans je le vois qui piétine son nid. Il y a huit autres niches pareilles, en ligne, juste au-dessous du plafond; chacune contient un nid, et je distingue des tâtonnements vagues d'oiselets naissants, des cous sans plumes qui se haussent, des becs tendus qui bâillent la faim.

Les hommes aussi chantent et travaillent dans l'air jeune et léger d'avril, sous le ciel de splendeur où, là-bas, le moyen Atlas allonge un si délicat tracé d'azur. L'air est jeune et léger comme les oiseaux. Mais quelle fatigue de race, quelle apathie dans les gestes des hommes et la triste phrase

qu'ils ressassent! Comme on sent à les regarder et les entendre que la volonté de vie qui monte à flots en ce moment dans la nature ne passe plus dans la vieille humanité de Fez!

Il y a quinze jours, la première fois que j'ouvris ma fenêtre, ils étaient là. Ils sont là chaque jour, du matin jusqu'au soir; si je m'éveille à l'aube, je retrouve leurs douze voix mariées, si traînantes, d'un rythme et d'un mouvement tellement invariables, d'une monotonie si persistante que cela rendort. Dans la journée, j'ai presque cessé d'y être sensible, mais que je lève les yeux de mon livre ou de ma page, et j'en prends de nouveau conscience, comme on retrouve un tic-tac de pendule que l'on avait oublié pendant quelque temps de percevoir. A présent, pour moi, ce chant fait partie des choses permanentes d'alentour. Il est là, lui aussi, devant ma fenêtre, comme les orangers et les oranges, comme la pâleur de Fez, et plus loin, les sombres cimetières brûlés. Si passif et résigné, reprenant toujours comme un soupir de lassitude après un silence, depuis toujours, dirait-on, il est ici l'accompagnement, le commentaire humain de ce vieux paysage.



Pour la vingtième fois, je m'arrête à regarder ces hommes qui travaillent et qui chantent. C'est plutôt une danse, leur travail, une danse d'espèce rituelle, très lente, infatigablement la même, et que mène la psalmodie quasi liturgique. D'abord ils sont vêtus un peu comme des prêtres; leurs djellabas rifaines ont des formes d'étoles; leurs longs bernouss blancs sont faits pour les attitudes graves, la prière musulmane, et puis la rêverie en silence au pied des grands murs. On ne les imagine pas, ces maçons, gâchant du plâtre, soulevant un moellon d'un coup d'épaule, s'efforçant aux gestes prestes et vigoureux de l'ouvrier. Debout, rassemblés tous les douze en un cercle étroit qui se déplace lentement, ils soulèvent ensemble leur battoir qui ne retombe que de son propre poids. Toujours le même mouvement, pendant les heures et les heures, à coups très espacés, sans qu'ils regardent ce qu'ils font, on dirait sans qu'ils le veuillent ou le sachent, tous endormis dans le même rêve et dodelinant de la tête, bouche bée, voix nasillante, l'être particulier de chacun absorbé dans la monotonie de la cadence et du chant. Chant de métier, héréditaire comme le métier, le même sans doute depuis des siècles pour cette besogne spéciale. C'est une danse hypnotique et traditionnelle sous laquelle la maison se construit insensiblement. On peut dire qu'elle se produit ainsi dans du rythme et de la musique; on peut dire que cette musique, millénaire peut-être, est en train de se matérialiser, de se fixer là dans

une forme naissante et cependant millénaire aussi, celle de cette maison qui bientôt, dans une ruelle obscure de Fez, ne se distinguera pas de tous les vieux logis arabes....



*
* *

Par delà cette blanche troupe qui poursuit son travail et sa complainte, Fez descend et se termine au pied du plateau brûlé de Bâb-F'touh. Là-bas, non loin du primitif minaret des Andalous, le sol se creuse de larges et sombres cavités qu'on prendrait pour d'anciennes carrières, mais de rudes arcades s'y alignent qui ne soutiennent plus rien. Ce sont de vieux fondaks qui durent être très importants au moyen âge, quand Fez s'étendait sur ce plateau qui n'est plus qu'un cimetière (ancien lui-même) entre les sombres murailles déchaussées. Derrière ces creux commencent les tombes, mêlées à la roche qui partout affleure dans cette région. Je reconnais les marabouts décrépits, la chère petite mosquée bleue qu'entourent le vendredi des groupes de femmes, venues là sur le tard de l'après-midi pour prier, honorer la sépulture du saint, attacher de nouveaux chiffons à son olivier, mais surtout prendre leur récréation à la façon

musulmane, à l'aise au milieu des sépultures pour respirer le soir, tandis que la lumière s'apaise et que Fez pâlit davantage dans les pâles vapeurs de sa vallée. En ce moment, comme d'habitude, tout est désert sur le morne plateau; des morceaux de rempart se haussent par derrière, ruines de bastides qui se confondent presque à la terre brûlée, pans de murs déchirés qui datent des Almohades.

Mais alentour se pressent les frais jardins, où l'amandier et le pêcher en fleurs allumaient hier leurs buissons de flammes roses, — aujourd'hui verdure, et que le voisinage de ces désolations fait plus délicieuse, verdure toute claire et même, à force de tendre jeunesse, qui tire un peu sur le jaune, quand on la compare à celle des bois d'orangers et d'oliviers, à tous ces graves feuillages immortels. Et des lignes de peupliers pénétrant la ville, s'y propagent en îlots, en vertes fumées et fusées à travers toute la vieille chaux livide. L'éternel et saisissant contraste de ces vieux pays d'Islam où le passé ne meurt que d'une insensible et lente dissolution, et laisse sur le sol chacun de ses grands ossements! A ce contraste il faut ici revenir toujours; Fez y trouve son caractère incomparable. Tout entier pour moi son souvenir tiendrait en deux images : celle de l'oued Fahs courant et tournoyant parmi les roseaux, les lierres et les volubilis sous le brouillard des saules, — celle des grandes aires féodales où des chameliers campent sous des rangs ébréchés de créneaux. A cause des

torrents, des fleurs et des fraîches feuillées, les ruines me semblent plus augustes; à cause des ruines, les eaux courantes et les tendres verdures me disent mieux le miracle et le fugitif mouvement de la vie. Belle opposition, plus touchante parce que le rapport habituel y est renversé. C'est l'œuvre humaine qui parle ici des durées anciennes, du permanent; c'est la nature qui nous présente l'éphémère. Parce que l'homme en ces vieux pays est resté simple et n'a pas entrepris de se l'asservir, en mille flots et bouillons rejaillissants, cette nature projette sa vie dans tout ce qui des monuments de l'homme se dessèche, se défait insensiblement, et rentre en paix dans la mort. Les plus parfumés jardins, les plus vivants ruisseaux, les taillis les plus verts, les jeux d'enfants et les rêveries de femmes sont toujours auprès des grands champs tumulaires et des mélancoliques remparts d'autrefois.

Hier, du haut des tombeaux mérinides, comme j'ai senti ces contrastes! Nous venions de passer les jardins d'oliviers. Un triste et vieux mokhazni me précédait, son long fusil sauvage sur l'épaule contre les brigands possibles. Nous montions en silence par un chemin pêtré, entre des nappes pâles de calcaire, des buissons d'aloès et des ruines de tous les âges. La muraille de Fez, haut grimpée sur ces pentes, plus farouche et déchiquetée qu'ailleurs, baissait peu à peu, assaillie par l'écume d'argent

des oliviers. Enfin la longue plaine de l'ouest se révéla, dominant la ville qui, du fond de ses creux, y venait affleurer tout juste.

Amplitude, douceur indicible d'un tel paysage! libres espaces, solitudes d'un morceau de l'Afrique! Comme une mer tranquille qui se glace en silence au crépuscule, cette plaine immense se lissait aux derniers rayons du soir du lustre égal et vert de ses jeunes herbes. La chaîne du Moyen Atlas la limitait au sud, la plus fluide et légère ligne bleue, où le regard se donnait carrière, parcourait des lieues et des lieues, librement, comme d'une haute falaise il aime à suivre, d'un bout à l'autre, tout l'horizon marin, — mais avec plus de bonheur, à cause de l'admirable souplesse des vivantes ondulations. Vers l'ouest illuminé, à des distances qu'on ne pouvait évaluer, trois découpures aiguës et violettes surgissaient de l'infini comme des îles dont la base est masquée par la courbure de la terre. Franchissant d'un trait les prodigieux espaces, on se tournait vers l'Orient. De ce côté la surface terrestre se dérobait, tombait étrangement : bas-fonds, creux stériles et clairs où luisent les méandres du Sebou. Puis des terrasses de pierre, de roses montagnes africaines en forme de longs gradins et de tables; et, dominant toutes les choses de la terre, sans fondation visible, naissant de l'éther, la grande cime qui vient apparaître par les beaux jours, — tellement haute, lointaine et légère, qu'on l'eût prise pour une mince vapeur tendue, bientôt trans-

parente aux éclats des plus grandes étoiles, si les neiges irradiées du sommet ne l'eussent imperceptiblement striée.

Nous achevions de gravir la première pente du Zalagh dont la roche en face du soleil baissant se muait en améthyste ardente. Déjà nous touchions aux deux arches ruinées des sultans mérinides; nous marchions sur leurs bleus débris de faïence, et tout le premier plan des ruines cyclopéennes, comme un décor qui s'abaisse, finissait de descendre à nos pieds, quand Fez enfin se démasqua. Dans cette beauté d'un monde qui dormait dans la lumière, ô la triste et grise apparition! Quel centre obscur à ce paysage de clarté! Elle se terrait dans ses bas-fonds, dédaignée du soleil dont les rayons issus de la haute prairie passaient au-dessus d'elle pour aller peindre à l'Orient des étages aériens de pierre. Nul signe de vie sur cette grisaille éteinte. Sans cheminées ni pignons (sauf le triangle vert de Mouley-Idriss), toutes ses maisons décapitées, c'était comme une ville brûlée depuis longtemps où ne subsistaient que des murs couleur de cendre. Et cela durait, persistait là, dans cette vallée sans lumière, entre des semis de tombes et des verdures neuves (la nature continuant à vivre), au sein d'un vierge et lumineux pays. Et cette ville d'ombre était seule : par aucune route elle ne communiquait avec le reste du monde.

Plus bas que nous, mais bien plus haut que Fez, un grand squelette de château se levait, — son faîte

profondément échancré par l'usure, réduit à deux lames aiguës comme dans les Alpes une crête dévastée de calcaire. Son pied s'incrustait au roc; il en continuait le profil vaste et rude. Rien ne les distinguait. Mêmes énormes buissons d'aloès bleus, accrochés aux saillies de la roche et de la tour; mêmes blessures, noires cavités béantes, dont plusieurs semblent avoir servi de sépulcres. Une seule fissure se prolongeait de l'une à l'autre, et la glorieuse lumière d'or qui les baignait ensemble achevait de les confondre. Le tragique témoin d'un monde disparu! Il veillait ce cadavre de ville; il solennisait le paysage, et semblait en entretenir le silence.

Des deux côtés de cette grande ruine, l'antique rempart se prolongeait, jalonné de bastides pareilles, rougeâtre et rongé parmi les rochers rouges et rongés. Et le regard dévalait, remontait avec lui; on le perdait dans les fourrés d'oliviers, dans les ravins; on le retrouvait sur les pitons; on le reconnaissait très loin, derrière les terrains consumés de Bâb-F'touh où il n'enferme plus rien qu'un cimetière d'autrefois.

A nos pieds, dans les ébréchures de ce mur d'enceinte, çà et là un rêveur, grimpant parmi les fissures et les touffes, s'était logé pour regarder le soir. Il regardait le soir, et l'antique ville grise, et les bois printaniers d'alentour, et par delà, toute la calme immensité circulaire.... Nous faisions comme ces sages et ces voluptueux, nous enivrant en paix du libre espace, des montagnes à l'Orient, de la

plaine lisse comme une mer tranquille et qui se glace au crépuscule....

Un silence vaste comme le paysage. A cette hauteur on n'entendait absolument rien que le petit battement d'ailes de quelque invisible passereau, perdu tout près dans l'abîme de lumière, et voltigeant après quelque insecte....

*
* *

De ces arches mérinides, quand il est tard et que l'on va fermer les portes, c'est par Bâb-Ghisa qu'il faut se dépêcher de rentrer en ville. On descend très raide, pas à pas, en tenant sa bête de très près par la bride. Des éboulis de pierres, des pentes de terre pulvérulente, puis, entre des carcasses d'ânes et de chiens, un lit desséché de ruisseau qui sert de sentier. A mesure que l'on descend, de longues pierres commencent à se mêler au grès qui affleure. Si vieilles et rongées, on reconnaît qu'elles furent taillées en forme de cercueil. Impossible de les éviter; nul autre chemin que celui qui s'est tracé de lui-même, au cours des siècles, et qui naturellement, à la façon arabe, s'en va chercher les cimetières. Impossible aussi de ne point passer trop près d'une pieuse assemblée qui se tient là chaque soir, étagée sur les tombes autour d'un vieil iman qui lit et commente à haute voix. Dans ce lieu funèbre, tandis que l'obscurité grandit, ces vivants enveloppés de linges, repliés, et qui ne remuent

pas, ont un peu l'air de morts surgis dans leurs linceuls, et qui s'assoient pour la nuit au bord de leurs sépulcres...

Et nous avons beau risquer, pour ne pas passer trop près d'eux, de nous rompre le cou, l'iman se tait en nous voyant approcher, et sans qu'un seul visage remue, tous les yeux se lèvent ensemble sur nous d'une façon significative et qui nous fait hâter notre dégringolade.

IX

Faits divers de la vie de Fez. Ce qu'on dit dans les souks. Des protégés et des Tlemçanis, clients du Consulat et de la Légation, amènent jusqu'à nous ces nouvelles et ces racontars. Mais il est des choses que nous apprenons tout à fait directement.

Par exemple, on nous répète encore d'être prudents. L'an dernier, un homme de douar est entré en ville, décidé, raconta-t-il plus tard, à tuer le premier Roumi qu'il rencontrerait aux environs de Mouley-Idriss. Ce fut un missionnaire anglais qui marchandait des étoffes à l'entrée d'une ruelle *horm*. Prière de n'aller de ce côté qu'avec bonne escorte; en tous cas, de ne se promener qu'avec circonspection, sans parler, l'air grave et cérémonieux, comme il est décent à Fez.

Raissouli, le personnage dont M. Perdicaris n'a pas oublié l'hospitalité, vient d'être fait pacha de la banlieue de Tanger. Cela veut dire que les principales légations, qui sont situées hors la ville,

devront solliciter de ce brigand leurs gardes habituels. Il a commencé par les leur enlever. Cela veut dire encore qu'il y aura bataille sur le grand sokko, qui dépend aussi du nouveau gouverneur. Car des tribus et villages qui viennent y tenir marché, la moitié fait la guerre aux gens de Raissouli. Probablement d'ailleurs celui-ci ne s'exagère pas la faveur dont il est l'objet. Il connaît toutes les vieilles ruses de la politique maghzen, et doit flairer un traquenard. Qu'il ose quitter sa montagne et venir se promener aux environs de ce sokko qu'il administre, et sans doute les mokhaznis du pacha de Tanger ont l'ordre de se jeter sur lui. Alors adieu pour toujours aux heureux coups de main, à la brillante politique de la brousse! Les basses fosses de Fez Djdid qui servent aux justices et vengeances personnelles du sultan gardent leurs prisonniers. Raissouli, qui sait tout cela, reste dans sa Montagne Rouge. Il gouverne et n'approche point de son gouvernement.

Le courrier de Tanger est toujours pillé de temps en temps; c'est généralement à quelques heures de la mer, quand il entre sur le territoire du dit Raissouli.

Quelques sinistres histoires nous rappellent que nous sommes aux temps de Philippe le Bel, de la magie noire, et que le millésime égratigné sur le plâtre de tous les murs par les flâneurs de la ville commence par un *13*. Dans notre ruelle des

Souris, et d'une porte à l'autre de notre quartier, des mokhaznis viennent de promener sur un âne, à travers les quolibets et malédictions du peuple, un vieux marchand fort penaud. Ce soir, lui aussi couche à la prison, — pour en sortir bientôt, s'il se décide à proposer au juge le sac bien sonnant que l'on attend de lui. Voici son crime. Ce marchand perdit sa femme il y a quelques jours. Les voisines accoururent, les pleureuses pleurèrent; les vociférations rituelles, les clameurs aiguës du désespoir furent poussées tout le jour, comme il est convenable. La nuit, le veuf resta seul avec l'ensevelisseuse, auprès du cadavre déjà préparé pour la fosse. Vers le matin, comme cette femme, qui s'était endormie, commençait à se réveiller, elle aperçut l'homme penché sur le lit de mort, et dont les bras, les mains s'affairaient à quelque mystérieuse besogne. Prenant garde de ne pas ouvrir tout à fait les yeux, elle vit qu'il avait défait le linceuil, et que, très vite, tirant de son caftan quatre galettes de pain arabe, il les attachait avec des ficelles aux jarrets, aux aisselles de la morte. Puis il remit le suaire. Elle n'osa rien dire, se doutant bien de quelque sorcellerie, et laissa porter le corps en terre. Mais chez ses commères elle ne put tenir sa langue; celles-ci clabaudèrent, et l'histoire arriva bientôt jusqu'au cadi. La morte fut exhumée, on trouva les galettes placées comme l'ensevelisseuse l'avait conté; le marchand fut traduit en justice. A l'audience il

reconnut qu'en fixant à un cadavre ces pains qui devaient participer à la corruption, il avait tenté de faire œuvre maudite. Par cette opération et les paroles occultes qui l'accompagnaient, tout le blé et toute la farine des greniers de Fez devaient se gâter aussitôt. Lui-même attendait alors d'El-Arach quarante chameaux porteurs de bon grain, et qui n'étant pas à Fez au moment du maléfice, n'en devaient pas souffrir. Il eût ainsi ravitaillé la ville, et le désastre général eût fait sa fortune. Le cadi prononça des paroles sages et sévères, puis ordonna la promenade humiliante par toute la ville sur un baudet.

J'admire la douceur de la sentence. En France, sous Philippe le Bel, cet accapareur par sortilège eût été brûlé. Mais en pays musulman, la justice est douce. Au Maghreb, comme en Turquie, on tranche peu de têtes. Celles que l'on accroche aux créneaux de Bâb-Marouk aux lendemains de victoire, et qu'on fait saler par les Juifs du Mellah, ont été coupées sur les morts de la bataille. Au fond, ce que nous appelons crime ne scandalise pas. L'assassinat n'est le plus souvent qu'un accident des guerres entre villages; le vol, une forme de la rapine ancestrale, une affaire meilleure que les autres et plus brusquement menée. Généralement, par un intermédiaire intéressé ou complaisant, le volé s'arrange avec son voleur qui garde un morceau du larcin. Va-t-on devant le cadi? Celui-ci cherche d'abord à réconcilier les plaideurs. S'il prononce la prison, le condamné fait offrir à son adver-

saire des douros; c'est un marchandage auquel l'autorité préside en prélevant sa commission. L'affaire ainsi conclue, voleur et volé viennent ensemble au tribunal, dans le vieux Mechouar, au fond du porche aveugle où le juge, accroupi sur son banc de pierre, leur cite quelque belle sourate de réconciliation : « La paix est la récompense qu'Allah réserve aux pieux » — « Au Paradis on n'entend que les mots: Paix! Paix! » Les deux parties s'embrassent. Toute la vie sociale prend ici ces aspects schématiques, délicieusement simplifiés et légendaires, qui font le caractère des contes d'Orient, — en Occident, de nos vieux fabliaux, aujourd'hui encore de notre Guignol.

*
* *

Les tolbâ sont en fête depuis une semaine; ils bivouaquent dans la prairie, aux bords fleuris de l'oued Fez, où leur plaisir se réduit à gratter des cithares et cuisiner de petites fritures. Le Sultan, c'est la coutume, fait mine de les prendre au sérieux et de traiter en majesté leur sultan pour rire. Il y a échange de visites, d'abord entre les vizirs, puis entre les souverains de la vraie cour et de la cour de carnaval. Grandes distractions pour les Fahsis qui se dessèchent d'ennui. En ces temps de décadence où ce peuple n'est plus véritablement un peuple, on est trop heureux d'avoir un prétexte à des fêtes pareilles aux vraies fêtes sérieuses d'autrefois, si différentes pourtant, si dénuées de

signification profonde, puisque ce n'est pas une idée, une idée vitale de peuple qu'elles glorifient.

Sans émotion, parce que je savais que ce n'était qu'un jeu, que rien d'éthique, de national ou de religieux ne s'attestait là, j'ai vu la multitude fahsi emplir en silence le grand Mechouar et se masser sur les talus où s'enfouit le pied des grands murs, elle-même aussi terne et couleur de poudre que ces farouches murs dentelés. Au milieu du vaste quadrilatère, des soldats verts et rouges (jambes nues, la piteuse tenue de singes savants), cinquante blancs cavaliers de *guich* gardaient un espace interdit. Là des dignitaires attendaient avec une troupe de musiciens, devant l'ogive outrepassée d'une grande porte, la seule ici qui porte une date moderne de l'hégire : 1321, — et pourtant mystérieuse, car elle mène à ces enceintes du palais dont le peuple ne connaît que les interminables murailles. Tout au bout du long rectangle, par-dessus la porte sud, se superposaient des ruines d'un âge plus grand et plus puissant, bastions énormes, on peut dire fossiles, car leur rapport aux fortifications moins anciennes rappelle celui du mastodonte à l'éléphant. En plein ciel, sur de noirs nuages, régnait leur pierre antique et solitaire, toute verdissante de mousse et de lichens, et que le soleil, par-dessus les ombres et le fourmillement humain dans la profonde cour, gravement illuminait, ranimant le très lointain passé. Au pied de telles créatures qui connurent les triomphes des maîtres de l'Es-

pagne, qu'étaient-ce que les hommes d'aujourd'hui?

Des fanfares sonnèrent, et l'impériale procession commença de paraître. Elle débouchait de la haute porte mauresque où s'inscrit le chiffre du dernier sultan. Rang par rang, les cavaliers émergeaient de la noirceur du grand fer à cheval, en lignes flottantes, ondulantes, comme des écharpes secouées et jaillies dans la lumière. Danse et fantasia des chevaux admirables, scintillation soudaine des armes, envolement et mêlée des crinières, des bernouss, des djellabas de fine laine qui laissent transparaître ou découvrent tout à fait l'or des ceintures, le rose, le jaune, le violet des caftans. Bientôt l'espace vide que gardaient les soldats fut rempli du plus bruissant et caracolant désordre. Les bêtes nerveuses, hésitant à la vue de la foule, se cabraient; leurs rangs se défaisaient; les caïd-ras galopaient de l'un à l'autre, jetant les rauques commandements arabes. Difficilement cette troupe évoluait sous les hautes et noires rangées de créneaux pour aller s'enfoncer sous la porte du Nord, dans l'axe de la vaste cour. Enfin, pendant quelques minutes, dans cette Fez où je n'avais rien connu que de froid, de clos et de muet comme une tombe de chaux, m'apparaissait l'Orient légendaire, superbe et bigarré, celui qu'imaginèrent nos romantiques, et dont la défroque décora si longtemps les ateliers de nos peintres. Dans le fastueux remous de couleurs et de scintillements, je retrouvais les étendards, les selles de velours grenat, les

harnachements vert tendre, les ferronneries ciselées et massives, les étriers larges comme des plats et précieusement damasquinés, et les poignards, les cimeterres, les poires à poudre, leurs cornes incrustées, leurs cordelières de soie où pendent des glands verts et volumineux de cuir. Et balayant, voilant ou dévoilant tout cela, au hasard des piaffements et des voltes, les traînantes et vaporeuses draperies de mousseline. Entre tant de parures un invraisemblable joyau rutilait, qu'un caïd portait à la poitrine. Quand il passa près de moi, je reconnus la croix de la Légion d'honneur, mais une croix large comme la main, que fantaisistement il avait fait peindre sur son caftan, l'ayant admirée sans doute chez des émirs d'Algérie.

Enfin, les musiciens nègres embouchant leurs trompes, une longue plainte de cuivre se mit à gémir, rythmée à contretemps par de profonds battements de tambours. Comme elle était triste, lointaine, farouche, cette mélopée chromatique et descendante, comme elle s'accordait à ce vaste et sombre décor de moyen âge! Elle sonnait pour le Sultan. Dans un flot de personnages plus vieux que les autres, il parut, silhouette mince et droite sur son blanc cheval, lui-même blanc dans l'obscurité de la puissante ogive, le Cherif, le Saint, tout de suite reconnaissable, différent de tous, vraiment solitaire dans cette multitude, tant il était impassible, vêtu de blancheur stricte, et comme enfermé dans les plis immaculés d'un long linceul. Trois

esclaves à pied l'entouraient, l'un qui maintenait au-dessus de sa tête un haut parasol rouge, les deux autres portant des chasse-mouches dont ils flattaient sa bête impatiente. Mais lui n'avait pas l'air vivant : droit toujours et comme attaché sur ce cheval effaré, les bras immobiles et cachés sous ses voiles, on eût dit qu'il en ignorait les effrois et les écarts. Je ne voyais pas ses yeux, et je les imaginais fermés. Il semblait ne rien voir ni sentir : c'était comme une momie sacrée qu'en un grand jour des prêtres exhibent solennellement au peuple.

Aussitôt qu'il apparut, une clameur innombrable et perçante jaillit de la foule et persista pardessus les sonneries sauvages : le cri frénétique des femmes. Montées derrière les hommes sur les talus de terre à la base des grands murs, elles se tassaient sous les longues pointes des créneaux, en troupeau couleur de laine, sans qu'un visage fût visible. Ce hululement frémissant et suraigu de femmes sur des talus et des terrasses, je le reconnaissais pour l'avoir entendu déjà dans les villages d'Égypte et du Liban. C'est celui qui par tout l'Orient, et depuis les temps antiques, stridule aux jours de fête ou de grand deuil. Il en est parlé dans la Bible. A Thèbes, Byblos, Carthage, il acclamait les triomphateurs, les processions sacrées, la mort et la ressurection des dieux (Adonis, Osiris). Il veut dire, ce cri, le paroxysme de l'émotion, une fureur sacrée d'enthousiasme ou de désespoir, voisine de l'extase de la vaticination, un vertige où

l'individu s'abolit. Ces états extrêmes que, de Fez à Calcuta, l'Oriental recherche et qu'il juge d'espèce divine, non seulement cette clameur étourdissante et continue les signifie, mais surtout elle les appelle et contribue à les produire.

Or ici l'occasion est nulle, ne l'oublions pas; cette fête des tolbâ est dénuée de sens profond Mais pour le peuple de Fez une chose est émouvante, chargée de prestige : cette silhouette mince de cavalier qui ne bouge pas, voilée plus bas que les étriers de blancheur et de mystère. Voilà qui le remue, ce peuple, dans sa fibre profonde. Cette forme stricte, insensible et hiératique, c'est son idée de perfection qui s'incarne devant lui, celle que lui-même s'exerce à réaliser en des postures de silence et de recueillement. Une telle idée est l'aboutissant de toute une civilisation, et peu importe que celle-ci décline; une fois produite, l'idée tend à persister. Peu importe que ce chef ne soit plus véritablement un chef, que ce prêtre ne soit plus véritablement prêtre de son peuple. En ce moment, aux yeux de cette multitude musulmane un certain rêve ancestral de beauté se réalise élaboré au cours des siècles islamiques, lié aux croyances et principes qui sont l'essence d'une société d'Islam. Devant ce vêtement lilial des purs, devant cette allure solennelle et secrète, devant cette impassibilité du Saint qui ne communique plus qu'avec Allah, toute cette multitude s'exalte, comme en Europe un peuple dont l'histoire est

surtout militaire, à la vue d'un général, sans victoires, c'est possible, mais dont l'épée, la fière attitude à cheval, les insignes d'or, le font rêver d'héroïsme et de gloire, et le geste impérieux, d'Empire.

X

Mais, pour traverser les grandes cours féodales et tout le décor de légende à l'entrée de Fez, je préfère les jours ordinaires. Alors, dans la paix du soir et la solitude, que n'animent, que ne contredisent aucunement ni le passage des troupeaux et des cavaliers, si petits sous les murs dominateurs, ni la présence au pied de ces murs de tous ceux-là qui se replient dans leur rêve ou leur stupeur, on entend bien mieux les voix lointaines du passé. Toutes ces formes grises, effondrées le long des cours et des couloirs, ne semblent se taire et se replier dans leurs voiles que pour écouter plus attentivement ce qu'elles disent en silence.

Elles sont diverses, ces voix, suivant l'heure et la lumière, plus ou moins vagues, lointaines ou précises, de significations différentes, comme un thème musical qui change de sens et de valeur.

Quelquefois, dans ces premières semaines d'avril encore voisines de l'équinoxe, après des journées chaudes et limpides, l'haleine de l'Atlantique (qui

n'est pas à quarante lieues) se met à peser, comme en automne à Paris, quand souffle un vent déprimant et mouillé de sud-ouest. Tout se trouble et s'assombrit. Dans la clarté fausse qui passe entre les bas nuages, ce monde de ruines et de créneaux se révèle plus tragique et plus vieux. L'étrange vision! Alors, alors seulement, dans toute sa plénitude de vie, ce passé ressuscite et se pose comme du présent. Il est là; ce n'est plus son souvenir que méditent des monuments; l'intervalle des siècles s'est aboli. Sans doute, c'est qu'en de tels moments la grisaille du ciel, les noires nuées orageuses s'harmonisent à la vétusté des choses jusqu'à paraître leurs contemporaines. Soudain un soir du sombre moyen âge semble revenu; c'est la Fez du xv[e] siècle qui se mêle à ce ciel ancien. Ces âniers qui poussent leurs baudets vers une poterne sarrasine, ces cavaliers encapuchonnés qui longent un mur à créneaux, sont les frères des Maures d'Espagne qui vivent en ce moment à Grenade, de la même façon, derrière une courtine semblable et percée d'une porte semblable [1].

Mais plus souvent le ciel est jeune, son azur virginal si frémissant de la joie d'avril, que l'on dirait la lumière éclose à l'instant, comme une aile trem-

1. Dans la cathédrale de Tolède, les sculptures des stalles du chœur représentent le siège de Grenade (1492). On y voit ces mêmes créneaux en forme de clous, ces mêmes cavaliers encapuchonnés, ces mêmes âniers, la trique en main, poussant leurs bêtes sous une ogive mauresque.

blante et frais dépliée de libellule. Comme on sent alors que dans son éclat si intense et si pur cette minute actuelle est toute la réalité! Comme le passé semble passé! Sur ce bleu neuf, énergique de l'espace, les sombres architectures militaires sont si ruinées! Dans l'oblique rayon qui par en haut les dore, resplendit leur grave couleur de choses d'autrefois.

Tranquillement, au long du mur, les bastions très âgés se lèvent; ils s'espacent, le front dans la calme lumière, chacun à sa place, sagement, comme des vieux qui se taisent, les yeux mi-clos, dans la douceur et la clarté de l'arrière-après-midi. Oui, vieillesse vénérable qui se chauffe au soleil, le reçoit en silence, sans bouger, en s'en pénétrant, en se remémorant les soleils d'autrefois, quand la vie était active, toute pleine d'entreprises et de fanfares! Quels triomphes elles ont vus, ces mélancoliques murailles! Quelles entrées de sultans, traînant leur butin, les troupeaux de jeunes filles, l'or du Soudan, la moisson des têtes coupées, enfermées en des couffes! Au XIe siècle, les plus illustres de ces victorieux vinrent du désert. C'étaient des marabouts touareg, des puritains à la face voilée de noir dont la domination s'étendit ensuite sur l'Espagne. Alors le Sahara refluait sur l'Europe....

J'aime, après avoir tourné autour du rempart, dans les vergers ou sur la pierraille des terrains tumulaires, à refaire lentement la même entrée

dans Fez que le premier soir. Ces grandes aires sous des courtines de citadelles, ce peuple triste qui vient s'y laisser tomber en lignes léthargiques et grises, cette succession de portes guerrières qui mènent de l'une à l'autre, ces files de créneaux aigus et noirs, sur le ciel, de tous côtés, ces foules vagues, sur des terrains vagues, parmi des tentes, des huttes, des baudets et des chameaux, ces kasbas indépendantes et fortifiées où des tribus (Filhalas, Cherardas) sont chez elles et campent aux portes de Fez, — tout cela nous attire et nous étonne chaque fois comme au premier jour.

C'est par Bâb-Segma que nous entrons en ville, toujours dans l'humble et bêlant pêle-mêle des moutons, sous de hautes ombres de dromadaires. Presque tout de suite s'ouvre le grand Mechouar (où le sultan passait l'autre jour pour aller voir les tolbâ). Derrière nos cavaliers d'escorte, avec les autres pelotons qui rentrent, fusil à l'épaule, nous le traversons dans son axe principal, de la porte Nord à celle qui, là-bas, à deux cents mètres, sous un diadème de pointes, s'enfonce entre les sombres et symétriques falaises des bastions almoravides. Quand on revient de courir à cheval dans la plaine, on est surpris de la chaleur qui règne entre ces clôtures. L'air du dehors, sans doute, ne coule ici que peu à peu, et chacune des nappes verticales de brique ou de pisé que le soleil a chauffées tout le jour, met plusieurs heures à se refroidir. Généralement, quand nous arrivons au grand Mechouar,

c'est l'instant où le ciel, entre les terribles alignements de crocs noirs, commence à tourner au lilas flétri. Alors, dans cette rose et chaude profondeur que ternissent les poussières, quel va-et-vient, d'une muraille à l'autre, des martinets ivres du printemps et du soir! Par nappes obscures dix mille ailes s'entre-croisent, comme dans une chambre un peuple de mouches exaspérées de soleil, ou mieux, tant l'air est épais et tiède, comme des bancs de poissons, en été, dans la transparence d'un bassin. Ils nous frôlent de leurs nuages, lancés d'une ardeur et d'une vitesse folles, nous assourdissant de mille cris aigus, sans que l'on distingue autre chose que tourbillonnement d'ombres et de lignes noires, mais, brusquement, posés par couples aux petits trous des murs.

* * *

Ensuite un noir passage sous des croisées d'ogive, un vrai tunnel percé dans la masse des puissantes bastides, et l'on est dans l'ancien Mechouar, moins spacieux, moins symétrique et superbe que le premier, mais d'une beauté plus profonde et plus grave, parce que clos de pierre véritable, de granit âgé, qu'ont envahi les herbes. Les châteaux cyclopéens de la plus ancienne époque de Fez le dominent directement : pans de murs par-dessus des murs, tours démantelées par-dessus des tours, rudes vestiges de créneaux par-dessus

des créneaux, tout cela d'une tout autre proportion qu'ailleurs, fait de blocs plus massivement accumulés, — et déjeté, rongé, suspendu dans le ciel en accablantes masses noires.

C'est là, sous une arche creusée dans l'épaisseur du mur, mais fermée d'un côté, que siège le tribunal de Fez-Djdid. A sept heures du soir, on juge encore. De loin, j'aperçois dans l'obscurité de la voûte, trônant sur un banc de pierre, les formes blanc-drapées du cadi, de ses assesseurs. Devant l'ogive, sur le cailloutis bossué de la cour, les plaideurs attendent sans compter les heures. Quelques-uns sont d'importants bourgeois maures, dont les serviteurs tiennent en main les mules bien tondues et sellées de velours. Alentour, contre les murailles, toujours les files gisantes de dormeurs, couleur des murs, couleur du cailloutis. Est-ce une illusion? Il semble qu'entre chacune de ces enceintes et le peuple qui vient y somnoler il y ait comme une harmonie. Dans celle-ci, la plus antique de toutes, et que l'on croirait récemment déterrée, sont les attitudes les plus anéanties (quelques-uns sont tout à fait couchés, roulés dans leurs bernouss), les plus mornes expressions de lassitude et de renoncement total. Ils sont affaissés là, comme du linge jeté le long du sombre mur — mais des faces pâles, des yeux atones ou clos sortent à demi de ce linge, — affaissés là depuis combien de temps? Pour combien de temps encore? On dirait qu'ils n'attendent plus rien, que leur

blême et muette présence est ici permanente et fait partie du décor ancien de cette cour....

*
* *

Non loin de ce Mechouar, dans la direction du Mellah sont les plus parfaits minarets de Fez-Djdid, ceux que de Bab-F'touh on voit se silhouetter sur le ciel, au bord supérieur de la vallée. Dans ce quartier des serviteurs du palais et des soldats du *guich*, les rues ne sont pas les tranchées quasi souterraines de la ville ancienne. Point de voûtes ni d'étais pour empêcher de vieilles maisons fléchissantes de se rejoindre tout à fait par en haut. C'est un faubourg neuf; les logis en sont bas, des cubes d'argile claire; mais par-dessus cette vie récente et sans force, à tous les détours des chemins, se lève quelque chose du puissant squelette où elle s'est nichée : tours déchirées, poternes dont l'intérieur est comme le dedans d'une église, ou bien des crêtes surplombantes, et leurs dents qui furent des blocs énormes de granit, aujourd'hui presque nivelées. De petits figuiers, dont le soleil traverse le feuillage, accrochent leur claire jeunesse à toutes les crevasses de ces ruines.

Contemporains de ces grands restes, les minarets que j'aime veillent sur le blanc faubourg. Mais tandis que sa brique s'effrite et que le granit se corrode, la religieuse majolique a gardé sa pure couleur, encore attendrie par son grand âge. Ces

tours de pâte bleue et verte, quels grands, précieux et vénérables bibelots! — plus touchants, de substance si fragile, d'avoir tant duré. Si doucement luisent leurs surfaces de poterie gaufrée, un peu disjointes, bosselées imperceptiblement, et çà et là, comme frottées, limées par le doigt du Temps, laissant voir un dessous jaune et friable de terre cuite. Sur ces champs de turquoise délicieusement pâle, des soleils bleu-paon, bleu de chine, bleu-lapis s'entre-croisent, s'irradient, les petits tournant autour des grands sur un mystérieux semis stellaire. C'est un grimoire indéchiffrable et mystique de verrière musulmane, un rayonnement, comme dans les phosphènes, de figures élémentaires, une sibylline géométrie où viennent passer je ne sais quelles secrètes lueurs de feu sombre et bleu. On songe aux plus beaux tapis de Boukhara, où la laine étincelle et s'enflamme en zigzags et losanges d'un bleu presque noir et pourtant lumineux. Mais ici la matière est plus belle; faïence douce et tiède d'un vase arabe primitif et dont on ne jouirait tout à fait qu'en le prenant entre ses mains.

Parmi les murailles fauves et cent morceaux de la grande carapace morte se dressent ces tours d'un bleu verdissant, bleu de ciel crépusculaire et qui chante dans le ciel crépusculaire. De la lanterne qui les surmonte, en même temps qu'apparaît le drapeau blanc d'Allah, sort le petit moueddin. Là-haut, les mains sur la balustrade, il fait le tour de son belvédère, élançant, prolongeant aux quatre

quartiers du ciel l'appel de prière qui plane sur la ville et qui tremble, celui de chaque jour et de tous les siècles fahsis.

Alors le dernier rayon du soleil a quitté le haut minaret qu'il éclairait si tendrement. Mais dans le soir vert, par-dessus les terrasses d'argile qui s'argente, cette douce poterie luit encore....

On trouve de grandes et calmes ruines à Fez, puissantes comme une grave musique à incliner l'âme vers des modes que les mots ne peuvent pas dire. Je ne sais rien que l'on aime avec le cœur comme ces mosquées d'autrefois, petites à côté des monuments militaires, et qui sont restées bleues. La plus touchante est le féminin sanctuaire de Bâb-F'touh, entre deux fins oliviers, dans une solitude de pierres et de sépulcres que hantent des femmes au déclin du soleil. De la main on pourrait caresser ses toits de turquoise morte. Mais dans les minarets de Fez-Djdid, dans les radiantes figures et les bleus passionnés de leurs *azulejos*, la beauté parle en plus sensuelles incantations. Oui, comme les timbres de certains instruments, cela touche directement les nerfs; et cela grise, exalte en attristant un peu, comme toute expression suprême de beauté. Quelque sentiment de notre imperfection, du périssable se mêle-t-il alors à notre bonheur? Sommes-nous sensibles à ce que nous disent de la mort en nous charmant ces tendres et religieuses tours de faïence, ces vieux minarets qui enchantent à la façon d'une fleur ancienne, plus merveilleuse

d'avoir su garder en séchant dans un livre le mystérieux esprit de la couleur.

*
* *

Il est tard, quand, après ce détour, nous traversons la longue esplanade de Bou-Djeloud pour descendre dans Fez-Bâli. Des lanternes brillent déjà sous les tentes bédouines et les huttes de branchages qui s'adossent au grand mur. Dans tous ces petits cônes sombres, des femmes s'affairent aux cuisines du soir; par les ouvertures basses, les interstices, on aperçoit des bébés nus, des mains cerclées d'anneaux qui remuent des chaudrons.

Mais au dehors, sous les étoiles naissantes, le grand terrain de campement fourmille encore; les moutons bêlent et s'agenouillent par troupeaux dans la poussière; les ânes et les mulets entravés sont au piquet; les chameaux par terre tirent l'herbe de leur tas commun de fourrage; ils mâchent en somnolant, et subitement éclatent en aigres querelles stupides. A travers la foule vont et viennent les sorciers nègres, coiffés de leurs tiares de coquillages, battant du tambourin; au passage, ils nous jettent d'affables grimaces de singes. En robes excentriques, des illuminés dispensent des bénédictions; on leur baise les mains. Aux deux bouts de la longue esplanade, des conteurs lèvent de grands bras inspirés qui font voler leurs bernouss. Leurs histoires de djinns, califes, chameaux ailés,

se poursuivent savamment d'un jour à l'autre, comme celles de l'ingénieuse Sharhazade. Ailleurs on fait cercle autour des bateleurs et jongleurs. Y aurait-il un type du charmeur de serpent? Ceux que je vois à Fez, longs, maigres, à peau sombre, l'œil rêveur, le geste lent, ressemblent singulièrement à leurs frères de l'Inde qui jouent avec des cobras.

C'est le matin, au plein soleil, à l'heure du marché, qu'il faut traverser, le plus lentement possible, ces populeux espaces pour se rendre compte de l'incroyable diversité des physionomies et des complexions. Je ne sais aucun pays du monde — sauf l'Inde, qui est presque un continent — où la gamme des couleurs humaines couvre un tel intervalle. Au Maroc, elle va du nègre pur jusqu'au blanc septentrional, en passant par l'infini des transitions. Teints de mulâtres, à tous les degrés du pigment, et puis tous ceux d'Europe, les méditerranéens, olivâtres ou basanés, et les plus clairs des pays germaniques. Certaines têtes étonnent non seulement par leurs yeux bleus et leurs cheveux blond pâle, mais par leur structure, leur expression du nord, leur flegme, leur air de froide lenteur. On se demande si vraiment, comme le soutiennent des ethnographes, quelque chose est resté, dans cette Berbérie, du sang goth ou vandale. Ceux-là d'ailleurs sont en général des bédouins, des rifains le plus souvent, car c'est la bourgeoisie citadine, la classe maghzen surtout, qui, dans les marchés,

achète les négresses tant convoitées, et de plus en plus, se teinte de sang noir. S'il existait ici un préjugé de couleur, il favoriserait donc les métis. Mais de fait, nul sentiment de race, toutes ces distinctions se fondent dans l'unité de la foi. Le noir et le blanc sont frères au Maroc comme nulle part, étant croyants l'un et l'autre, — frères par la mosquée, le mépris social, dans cette société d'essence religieuse, n'allant qu'au seul étranger d'essence : à l'infidèle. Quelques-uns des saints personnages que la foule vénère sur ce grand terrain de Bou-Djeloud sont des nègres de Nigritie.

Mais aux dernières clartés du crépuscule, ces diversités s'effacent. On ne voit plus qu'une vague humanité errante, grise, et que les traînantes draperies achèvent de généraliser. Confusément elle remue sous la très longue muraille dont chaque dent, sur le froid espace, se silhouette en noirceur....

A gauche sont les vieux talus, et par delà, dans une confusion de tombes et de débris, les étendues abandonnées sous un morceau de courtine qui ne sert plus à rien qu'à rehausser d'un accent épique ce paysage mortuaire. Il se lève, le farouche écran, quatre fois replié, s'enterrant de plus en plus à mesure qu'il s'éloigne : quatre replis, en noires découpures, qui poussent l'un derrière l'autre leurs rangs de longues pointes guerrières. A leur pied, deux tentes fantômes, des formes et des mouvements vagues d'animaux qui se confondent à la

terre. Et c'est tout dans ces tristes espaces. Plus loin, on devine encore quelques lignes inutiles de créneaux; et je sais que par delà il y en a d'autres, de plus en plus abaissés, que l'on distingue à peine au plein soleil de la journée, toujours d'autres, jusqu'aux ruines jaunâtres qui sont la base dévastée du grand Zalagh.

Cette solitude au bord de l'esplanade où la foule remue dans le soir, est-ce la campagne qui commence là, alors qu'on sait pourtant qu'on est à l'intérieur des murs? Est-ce le site d'un quartier disparu de la ville? — le champ ruiné de quelque vieille nécropole? On ne saurait dire. La nuit tombée, quand on passe près des talus, on entend de longs cris lointains qui donnent un petit frisson. C'est le concert des invisibles chacals qui commence, à l'heure des fantômes, emplissant ces champs désolés d'une vie sinistre et fantastique...

XI

J'apprends à mieux connaître quelques-uns de ces mystérieux vizirs en qui s'incarne encore l'âme de la vieille civilisation mauresque, les défenseurs de sa ruine contre la chrétienté d'aujourd'hui qui se presse alentour, guette et convoite. En eux revivent ces fins politiques de Grenade qui surent pendant quatre siècles maintenir au sein de l'Espagne catholique le dernier petit royaume arabe. Ils ne sont que quelques-uns, dont les pères furent bien autrement qu'eux-mêmes les maîtres de la sauvage Berbérie. Avec quelle adresse ils savent faire durer ce vieux régime de corruption et de mort, où ils sont princes, et qui doit, après tout, leur être sacré, puisqu'il se fonde sur les idées essentielles de l'Islam, et que par lui subsiste encore la forme sociale dont vécurent les ancêtres!

Le ministre de la Guerre et celui des Affaires étrangères (dont la vrai titre est *vizir de la mer*) se réunirent pour daigner me recevoir. On leur avait parlé de moi comme d'un *f'quih*, un liseur de livres,

un ami de la science, de cette mystérieuse et dangereuse science d'Europe qui fait la puissance des Roumis. Ils s'étaient tout de suite enquis si j'étais *maghzen*, c'est-à-dire personnage officiel, parcelle de l'État français. La réponse étant négative, ils s'en montrèrent heureux. Un rendez-vous me fut assigné chez le vizir de la mer, et dans la salle qui sert aux conférences diplomatiques. Pour une fois il ne serait question ni d'emprunt ni de réformes; sans arrière-pensée nous pourrions échanger des vues sur ces belles études qui sont le privilège des purs.

Le drogman algérien de la légation, un lettré, un clerc, lui aussi, m'accompagnait, curieux de cette entrevue.

*
* *

Une ruelle comme les autres, une porte comme les autres, où nous avons laissé nos mules, puis l'ombre d'un long couloir coudé. Alors les magnificences closes, un patio royal, des arcades moins historiées que chez el-Mokhri, d'une nudité blanche et hautaine, singulièrement élégantes et minces par en bas. Au seuil d'une porte de cèdre, nous trouvâmes nos personnages qui venaient à notre rencontre, deux parfaits gentilshommes maures dont les purs et volumineux haïks se disposaient en plis romains. L'accueil fut de haute courtoisie. Salutations profondes, en des remous de mousseline,

sourires, radieuses figures de bienvenue. Recevant un *f'quih* de la savante Europe, ils déclaraient leurs désirs comblés.

Le vizir de la mer, le plus éloquent à se féliciter, était le plus jeune, de même type que ce Mohammed el-Mokhri, ministre du Palais (et des plaisirs impériaux), que j'avais aperçu quelques jours auparavant, — plus ouvert, rayonnant, affable, mais, comme lui, légèrement métissé de noir, le blanc de l'œil injecté de jaune, comme celui des nègres; et pourtant rien de l'âme nègre dans la physionomie. Au contraire, la lèvre mince, la bouche aiguë, à l'arabe, une maigreur fervente, une allure de volonté, d'attention secrète, des prunelles de braise. On pensait à quelque félin des tropiques dont les bonds possibles, les frénésies de désir et de volupté, toute la réticente énergie se décèlent sous les rythmes ondulants et la ruse du pas velouté.

L'autre, l'homme de la guerre, semblait *un* Européen : replet, la barbe blanche et court taillée, un peu anglaise, et ce teint clair extraordinairement, ces yeux d'un bleu fané que l'on s'étonne de rencontrer sous le soleil d'Afrique. Sa voix de fausset, ses gestes vifs, achevaient d'en faire un de ces vieillards à mine d'heureux compère, qui tout de suite inspirent confiance et belle humeur.

Un jeune et prudent secrétaire les suivait, qui me fut présenté. Ce *hodja* ne tenait ni de l'Européen *ni* de l'Africain noir. Un vrai Maure, du type le plus

fréquent dans les souks de Fez, le visage mat et plein, bien encadré de jais par la barbe musulmane, la moustache sévèrement coupée au ras de la lèvre supérieure, en dessinant bien le bel arc; une physionomie tout islamique, composée de modestie et de gravité, et qu'on retrouve sur les gouaches persanes. Du commencement jusqu'à la fin de ma visite, un sourire bienséant ne cessa de fleurir sa bouche. Immobile et net dans ses voiles aux plis méticuleux, il ne parlait que du regard : le vrai langage musulman, tout de rayonnante politesse et de circonspection. Ce jeune prud'homme assistait depuis plusieurs mois aux débats des diplomates maures et français. Tandis que se poursuivaient discours et discussions, dans un coin de la vaste chambre il rédigeait, sans presque déceler sa présence, ces notes que l'adresse arabe savait rendre spécialement intéressantes pour Berlin. En le regardant, je me rappelais qu'un secrétaire est d'abord un homme de secrets.

*
* *

Nous sommes tous les cinq assis sur des chaises, autour d'un tapis vert, à l'européenne, dans cette grande salle qui sert aux conférences politiques avec les Européens. Les deux principaux personnages ont pris place en face de moi; un malheureux souvenir me revient, celui du baccalauréat. Mais une bienveillance heureuse illumine les

examinateurs que voici, et le secrétaire à côté d'eux me caresse du regard. D'ailleurs nous sommes déjà dans le vif du sujet. Ces gentlemen maures ont trop d'antique savoir-vivre pour n'être pas tout de suite à l'aise.

Au premier feu des compliments adressés en ma personne à la science de la chrétienté, nous avons riposté par une allusion à leurs ancêtres, les Arabes d'Espagne, qui ramenèrent la science dans l'Europe du moyen âge. Cette réponse les a touchés, les deux têtes ont fait le signe répété du vif assentiment. Alors ils évoquent ce grand passé qu'ils savent, la bataille de Poitiers, Haroun al-Rachid (dont on me contait, à Damas, les gestes avec la même précision), les cinq horloges à eau dont il fit présent à l'empereur Charles, puis les royaumes arabes d'Espagne, les émirs andalous, amis de la musique et des chansons d'amour, et les grandes universités, Cordoue, Fez, où l'on observait les astres. — « Mais Fez possède encore la Quarouyine. Est-ce que vraiment il n'y a plus d'astronomes parmi ses ulémas? » Ils font signe que non. « Et les autres sciences arabes, la mathématique, la géographie, la chimie? Est-il possible qu'elles soient aussi mortes que nous l'avons entendu dire? » — « On étudiait encore tout cela à la Quarouyine, il y a cinquante ans, mais à présent, non, c'est fini. » Avec le même empressement et la même simplicité qu'ils ont parlé des savants d'autrefois, ils nous répètent que *c'est fini*; même la vieille

science qu'ils appellent encore *al djebr* est tout à fait délaissée. Et nulle réticence, nul geste de regret; ils n'ont point l'air de sentir là quelque diminution. Ils parleraient ainsi d'une plante qui fleurissait autrefois dans la campagne de Fez et que l'on n'y trouve plus. Cependant nous montrons une incrédulité polie, nous leur rappelons certains éternels problèmes dont les hommes ne peuvent jamais se détourner tout à fait. Alors ils déclarent qu'en effet, de l'âme, de ses rapports avec le corps, de la différence entre l'homme et les animaux, et autres sujets de même nature, les gens intelligents et âgés s'entretiennent quelquefois, à propos de théologie, entre amis bien versés dans les saintes sourates du Korân, surtout le soir, après le dîner (quand, les mains lavées et parfumées, on s'est assis sur un divan, en croisant des pieds nus en des flots de mousseline).

Ensuite il est question de l'ancienne vie andalouse (*andalouss* est un adjectif qui, dans leur bouche, se rapporte toujours à leurs ancêtres d'Espagne). Là-dessus ils semblent très renseignés par une tradition qui n'a pas cessé d'être vivante. Grenade, dit Ben-Sliman, était toute semblable à Fez. Dans les derniers siècles il y eut des persécutions; alors les moslems s'européanisèrent un peu, leurs femmes quittèrent leurs voiles, le bernouss perdit son capuchon, — et telle serait l'origine du manteau espagnol. A Fez on se rappelle bien tout cela qui semble d'hier (qu'est ce que trois siècles en

pays d'Islam?). Les familles d'origine andalouse sont restées distinctes; quelques-unes conservent encore les clefs des maisons laissées par leurs pères à Grenade. On les reconnaît à leurs noms espagnols, aux babouches noires des hommes, à la coiffure des femmes. Mais la plus belle chose que les fugitifs apportèrent à Fez, c'est la musique. Les bergers, les bédouins chantent des airs quelconques, mais la seule musique savante, celle dont le palais et la ville font leurs délices, c'est l'andalouse. Pour entendre les *andaloucia*, il faut venir à Fez. Là seulement, deux ou trois compagnies de parfaits musiciens savent jouer et chanter suivant la tradition.

Sur ces sujets d'art et d'histoire c'est toujours Si Abderrahman-ben-Sliman qui parle, le plus jeune des deux vizirs, et dont le regard brûlant et magnétique, le geste rythmé, toute la féline aristocratie disent la sensibilité à la beauté. D'ailleurs il a vu l'Espagne. Le voici lancé dans la description d'un palais près de Madrid (l'Escurial?), et il y met tant de feu, de tels sursauts de souvenir, qu'oubliant la présence de l'étranger, tourné vers Si Mohammed Guebbas qui s'émerveille et s'exclame, il ne parle plus qu'à lui. Il s'agit de dômes, de plafonds qu'il compare, pour se faire comprendre, aux plus magnifiques tentes du Sultan. N'ayant pas la cervelle arabe, je ne suis pas frappé par cette analogie.

Cette émotion calmée, il ajoute, en voyageur philosophe, qu'en Europe. ce qui est digne de remarque ce n'est pas ceci ou cela, mais le tout :

une chose conduit à l'autre. « Ainsi, dans un verger, au printemps, tu ne sépares pas un arbre en fleur pour l'admirer; la merveille que tu contemples en louant Dieu, c'est la floraison tout entière. » — « Pourtant Paris? » (Nous savons que Ben-Sliman y fit, il y a peu d'années, un séjour diplomatique, et que l'un de ses compagnons perdit vraiment l'esprit d'une trop impressionnante visite à l'Elysée). — « Paris? Ah! c'est le paradis des vivants. Toutes les bonnes choses de la terre s'y trouvent assemblées par miracle. Là tu n'as qu'à souhaiter pour être satisfait. Tu veux changer de place, et te voilà porté. C'est comme dans les contes où des djounn s'empressent au service des hommes. » Tandis que Si Kaddour traduit, Si Abderrahman, souriant, nous couve de son luisant regard, et suit dans nos yeux l'effet de ces louanges.

Nous les repoussons modestement. Savent-ils le bruit et le travail de Paris et que souvent les hommes y rêvent de la paix de l'Orient? Pour nous, c'est un paradis dont nous aimons à sortir, comme en témoigne notre présence dans la ville de Mouley Idriss. A ces paroles le vizir à barbe blanche est attentif; il nous fait répéter, il approuve, et puis nous conte un apologue : « Il y avait jadis, du côté de la Mésopotamie, un peuple dont la cité n'avait point de rivale. Tout ce que peuvent désirer les hommes s'y trouvait réuni, des palais de marbre, des eaux jaillissantes, des jardins suspendus, toutes les fleurs, tous les fruits, tous les parfums.

Eh bien, qui le croirait? Ils s'en lassèrent. Un jour ils partirent tous, et la ville resta dans la solitude. Des voyageurs ont rapporté qu'ils avaient rencontré ses ruines.... »

Mais comme ils ont loué Paris, la politesse veut que nous poursuivions l'éloge de Fez. « C'est la ville des sages. La vie y est simple et religieuse; nul changement n'en interrompt la quiétude (ils le savent bien; de la tête ils font signe que j'ai raison). Et tant de beautés! les vieux minarets de faïence bleue, les ruines dans les oliviers, les jardins fleuris, les torrents délicieux (ils approuvent énergiquement). Et toutes ces perfections, les heureux Fahsis les comprennent, savent les goûter en connaisseurs (*Oui! oui! cela est ainsi!*). Je les ai vus, le soir, qui cherchent les plus beaux sites pour s'y recueillir (*Tu observes avec discernement!*). » Les yeux pâles du vieillard en face de moi vivent, s'éclairent, disent le plaisir, la surprise et la force de l'assentiment. A la fin il nous interrompt et déclare la vie humaine plus longue aux pays d'Islam, parce que moins anxieuse. Oui! il sait la fatigue du cerveau qui travaille. Il a connu des f'quihs écrivains : eh bien! leurs regards n'étaient point tranquilles, sereins, comme ceux des autres hommes! — « Y-a-t-il donc des écrivains à Fez? » — « Mais certainement, comme ailleurs. On écrit, à propos de théologie, du Korân. N'as-tu pas vu un coin du souk Attarin où l'on vend des livres, et qui sont reliés avec un art très particulier? »

Des serviteurs sont entrés avec les vaisselles de la collation. Le samovar chante sur la table. Si Abderrahman-ben-Sliman, d'un geste princier de la main, nous fait présenter des sucreries, des gâteaux à l'anis. Ensemble, à longs traits, avec bruit, nous humons la tisane qui ne sent que la citronnelle. Les lèvres boivent, cependant que les yeux, par-dessus les tasses, se sourient avec amour, avec une éloquence radieuse, et cet intervalle de silence permet à nos esprits de se recueillir et de s'orienter vers de nouvelles réflexions.

Les plateaux emportés, je demande la permission de poser à ces hommes d'étude et de pensée une question d'un ordre nouveau, cosmologique. (Quelle idée peuvent-ils bien se faire de l'univers visible? de leur relation avec cet univers? C'est, en somme, le point de vue essentiel de chaque civilisation.) Un sourire, un geste accueillant de la main m'encouragent. — D'abord que pensent-ils de la forme de la terre? Les hommes graves, les vieillards qui s'entretiennent de théologie, que disent-ils là-dessus? Croient-ils qu'elle soit ronde? — « Ronde? » Ils s'entre-regardent. « Certes, cette opinion n'est pas ignorée des doctes. Les anciens livres tiennent pour l'affirmative, mais aujourd'hui cette vue est discutée. Les professeurs ne lui prêtent pas leur autorité. Car si la terre était ronde, ce ne pourrait être que pour tourner. Or tourne-t-elle? Ne voit-on pas plutôt que c'est le firmament? Que disent sur ce sujet ceux qui étudient en Europe? »

Alors nous voilà lancés en pleine astronomie, en plein ciel étoilé. Sur la nature des astres, nous nous félicitons de nous trouver d'accord. Des mondes, ces feux innombrables dont la vue inspire aux sages des pensées religieuses. Des mondes comme le nôtre, et que séparent du nôtre des espaces inégaux. Mais alors, que Leurs Excellences daignent y réfléchir, si vraiment ce sont les astres qui tournent au firmament et non pas la Terre, et si leurs distances ne sont pas les mêmes, comment concevoir que chaque nuit leurs multitudes reviennent composer au ciel les mêmes figures invariables? Ce n'est pas très facile d'expliquer cette notion de vitesse angulaire, mais Si Mohammed Guebbas, le militaire, le « scientifique », après quelques difficultés, vient de la saisir. C'est l'émoi d'une subite illumination; une vérité neuve le possède; il veut la communiquer. Véhément colloque entre les deux ministres; ils s'exclament, nous considèrent, recommencent à disputer. Enfin les ténèbres sont chassées; une pure lumière copernicienne resplendit, et cela grâce à une ingénieuse comparaison dont s'est avisé Guebbas. Il suppose des hommes placés sur des cercles concentriques et marchant ensemble autour d'un centre. Il est clair que leurs révolutions ne s'achèvent pas en même temps. Cette idée de cercles emboîtés sent encore un peu l'astrologie; la vieille théorie des sphères successives s'y laisse reconnaître, — mais tant pis! que ce dernier nuage projette encore son ombre!

nous n'avons pas le temps de nous y arrêter. Car, la confiance régnant, la curiosité de savoir excitée, dix questions nous assaillent. « Le Soleil, ce glorieux luminaire, les Roumis disent-ils s'il l'emporte en grandeur sur la Lune?... Et comment mesurent-ils les distances des astres?... » Ceci nous mène aux parallaxes, et les parallaxes à l'artillerie, car « de quelle façon, interroge le ministre de la Guerre, ceux qui tirent le canon dont le boulet va si loin, mesurent-ils la distance du but? » Mais nous voilà déjà revenus à la fascinante astronomie. « Combien de lieues séparent la Terre du Soleil? Et de la Lune? » — « Et, demande Si Abderrahman, les savants d'Europe que professent-ils au sujet des habitants de cette Lune? » — « Ils disent qu'il n'y en a pas, et que cet ornement des nuits est plus maudit encore que le désert, car l'homme n'y trouverait ni eau pour se désaltérer ni souffle d'air. » — « Ni eau, ni souffle d'air, *la ma*, *la haoua* », répète lentement Guebbas, avec l'accent pénétré de l'homme qu'une opinion considérable fait réfléchir. A notre tour de nous renseigner. « Dans la ville de Mouley Idriss, que disent là-dessus les f'quihs? Croient-ils que Dieu ait peuplé les planètes, les étoiles, de créatures? » — « C'est une question qui n'a pas été travaillée par les savants de Fez. »

On ne saurait mieux dire, avec plus d'agnostique circonspection et de sage modestie.

Il y a plus d'une heure que nous causons de ces doctes sujets qu'aiment les hommes intelligents,

mais où la tête se fatigue. Nous nous levons pour prendre congé, en nous reprochant d'avoir si longtemps retenu des ministres que doivent absorber les affaires de l'État. Nous remercions d'une telle bienveillance à répondre aux questions frivoles d'un étranger. Mais c'est eux qui remercient : « Ils ont pris une grande leçon. Certes ils ne doutaient pas qu'il y eût de grands f'quihs chez les Roumis, mais, vraiment, ils ne s'attendaient pas à tant de profondeur. » Et comme, pour n'être pas surpassés en politesse, nous rappelons encore que les rudiments de nos sciences nous furent enseignés par leurs ancêtres : « C'est dommage, dit avec simplicité Si Abderrahman-ben-Sliman, que nous ne les ayons plus.... »

Ils sont redevenus très cérémonieux; d'un pas mesuré que retardent encore leurs solennelles draperies, ils descendent avec nous toutes les marches de l'escalier, et ne s'arrêtent que sous la belle colonnade du patio. Alors, de nouveau, les mains sur le cœur, les révérences, et pour terminer, les poignées de main européennes, avec cette fois la protestation de l'amitié, et l'espoir formulé que Dieu nous accordera de nous revoir.

Puis, dans le corridor noir, le muet et toujours souriant secrétaire achève de nous reconduire, jusqu'à la ruelle où nos mules attendent, attachées aux vieux anneaux du mur.

XII

1er *mai.* — Ici, comme en Syrie, la transition est brève, de l'hiver à l'été. De jour en jour nous sentons l'afflux progressif de la chaleur, et c'est déjà fini du brusque et divin printemps. Les frissonnantes brumes vertes autour des saules et des peupliers se changent en robes épaisses de feuillages; plus un seul pétale rose d'amandier sur la clarté bleue du ciel. De floraisons il n'en reste qu'aux orangers, et leur parfum, de plus en plus lourd dans l'air poudreux, excède. Mais ce changement du monde autour de nous n'est pas entièrement définissable. Des influences invisibles et nouvelles se dégagent du ciel et de la terre. Leur âme de jeunesse les a quittés; dans cette lumière plus éclatante et fixe les grands murs délabrés où la chaleur s'emmagasine semblent plus vieux, désagrégés, et prêts à tomber en poussière. De brûlantes exhalaisons s'en dégagent. Le matin, dès neuf heures, la pierraille jaune s'enflamme et blesse l'œil dans les désolés terrains vagues où s'espacent les tombes, les koubbas et les tumulus....

Autour de nous, dans les ruelles claires de notre quartier, le vide se fait de plus en plus. Nos voisins, les riches bourgeois fahsis ne viennent plus s'y asseoir. Voici commencer la saison où l'ombre blanche de leurs chambres de marbre et d'albâtre leur devient délicieuse. Pendant six mois ils ne vont plus faire que la sieste et l'amour sous des arcades, à la musique des guitares et des perpétuels jets d'eau dans les bassins.

Pour nous, c'est dans l'obscurité quasi souterraine des vieilles rues et des souks que nous fuyons ces récentes ardeurs. Nous y passons maintenant presque toutes les journées. La fraîcheur qui règne là est toujours la même, jamais dégourdie. On n'imagine pas que quelque chose puisse y pénétrer de l'été, même au cœur de la saison, quand il finit de brûler les chaumes de la plaine, et flamboie sur la ville décolorée. Double fraîcheur : celle des humides bas-fonds où des oueds ruissellent sous terre, au creux du ravin où Fez est encaissée, — celle de l'ombre en des galeries trop étranglées et profondes pour que jamais un rais de soleil y plonge, et qui souvent se ferment tout à fait par en haut.

Qu'on est loin de la vie, de ses mouvements, de l'actuel dans ces noires ruelles religieuses, sous les voûtes et les étais de bois d'où pendent les vieilles toiles d'araignée! C'est un monde à part, hors du temps, qu'on ne se lasse pas de découvrir. De l'éternel s'y emprisonne, comme à l'intérieur d'une tombe

ou d'une hypogée. Un silence spécial habite là.... Tout s'y présente avec des aspects de mystère. De loin en loin on y rencontre la figure humaine. Mais simplifiée, solennisée par la pâle draperie qui l'enveloppe tout entière, comme elle est émouvante dans cette brumeuse et diverse pénombre! Sans bruit, d'une démarche lente, ces formes glissent sous les cintres, ou, plus souvent, immobiles, se révèlent en des porches nocturnes, auprès d'un grand vantail ferré de clous barbares.

Quelques-uns de ces effets, où de la lumière se débat et s'engouffre dans de la nuit, tiennent vraiment du rêve. En avoir eu la vision par hasard, en cheminant dans ces profondeurs, vers la Qaiseriah [1], apparaît, le soir, comme l'événement de la journée, un des trois ou quatre souvenirs essentiels et chargés de sens qui survivront à tous ceux que l'on emportera de ce séjour à Fez. Par exemple, hier, un tunnel antique où les mystérieux passants s'engloutissaient dans du noir; mais plus loin, par une crevasse de la voûte, un pinceau de soleil perçait les ténèbres, en sorte que ces fantômes ne s'évanouissaient que pour renaître — insensiblement d'abord, sous un arceau bleuâtre et suspendu dans la nuit, puis soudain, magiquement illuminés, jaillissant en pleine lumière glorieuse qui palpitait

1. Ce mot, d'origine latine, désignait primitivement le rempart ntérieur où se retranchaient les Romains dans leurs villes de Mauritanie. Dans les villes fondées par les Arabes en Espagne, au Maroc, à Grenade, Fez, el Qçar, la Qaiseriah est la partie centrale commerçante et fortifiée.

de leurs mouvements, de leurs remous, semblait s'épancher de leur linge éclatant, et flotter en rayonnant autour d'eux. Et de nouveau, la vapeur bleue sous l'arceau spectral les estompait, et brusquement ils s'effaçaient pour ne plus reparaître. Mais quels mots pourraient décrire ces intermittentes apparitions dans un rayon fantastique, de formes silencieuses et voilées?

De ces bas-fonds de la ville sainte, on remonte vers les souks, toujours par les profondes ruelles et de longues, solennelles voûtes écrasées. Difficile grimpée sur le galet où la mule glisse des quatre fers. A chaque instant, vite, il faut se plier en deux pour ne pas heurter du front les madriers d'une maison qui chevauche la ruelle et ne se révélait pas dans l'obscurité.

Et brusquement, au débouché d'un défilé désert, la Qaiseriah, le dédale de ses bazars, son atmosphère chaude, étouffée d'encens et de senteurs d'épices; et sous les vaporeux plafonds, dans ces boyaux tellement étroits que deux personnes y marchent difficilement de front, remue la multitude serrée. Du haut de ma mule je la vois s'allonger au loin, en ligne pointillante et pâle : un cheminement mince et dense comme aux galeries closes d'une fourmilière.

Nous laissons toujours nos bêtes au premier carrefour. Difficilement, on avance dans une rumeur innombrable et sourde, faite du froissement des

bernouss les uns contre les autres, du glissement des babouches sur la terre battue, rumeur de foule qui ne parle qu'à voix basse, si vague, si continue qu'on finit par ne plus l'entendre; et c'est une sorte de chuchotant silence. Comme on se sent enfermé dans ce labyrinthe, prisonnier de cette foule étrange! Impossible maintenant de la fuir; il faut marcher de son pas jusqu'à ce que se présente quelque issue qu'on ne voit pas venir. Les yeux islamiques luisent tout près des nôtres, les visages nous frôlent, clairs la plupart, tout européens sous le capuchon mauresque, si proches et si lointains pourtant, pleins d'une vie et d'un rêve que nous imaginons si mal — rêve de Musulmans, de Maghrebins, de Fahsis fils de Fahsis qui sont la génération actuelle de Fez, celle où vient aboutir toute la vie antérieure, absolument séparée de la nôtre, de la très vieille ville sarrasine.

Les premiers jours, nous ne nous aventurions pas ici sans quelque inquiétude; les avis du Maghzen, d'ailleurs, nous avaient effrayés. A présent nous avons quelques accointances parmi les marchands de bijoux et de broderies — oh! qui ne se compromettent pas, qui se gardent de nous appeler tout haut, de nous saluer en portant leurs mains à leurs lèvres. Mais enfin, ils nous font un petit signe de la tête ou du doigt pour nous engager à jeter les yeux sur leurs échoppes, et s'ils ne répondent que par du silence et des monosyllabes au saïs algérien qui nous escorte, au moins daignent-ils, et c'est

un progrès qui nous encourage, faire l'effort de se détourner ou relever à demi pour décrocher et nous présenter quelque bibelot d'argent rude ou quelque soie brodée.

Nous passons ainsi dans la rue des joailliers, dans celle des cordonniers, dont les niches s'illuminent du jaune safran des babouches. Puis, toujours par files distinctes, les relieurs, les armuriers, leurs romantiques étalages : pistolets de reîtres, poignards, longs fusils à pierre, dont la crosse est toute fleurie de nacre. Et voici les ciseleurs dans le rayonnement des cuivres, les selliers, demi-cachés derrière le rideau des lanières bleues et rouges, des poires à poudre, des amulettes, des sacs historiés, qui pendent de leurs plafonds.

Et plus clairs et mystérieux les couloirs où l'on vend les étoffes pour les voiles et les draperies arabes, où les bruits s'amortissent davantage, où tout est d'une austère et religieuse monochromie : blanc ou blanc crème, couleur des haiks et des djellabas, des rezzas et des bernouss. Là s'attarde un peuple de femmes, non moins fantômes que celles des quartiers de solitude et d'obscurité, non moins chargées de laine qui leur couvre la tête, les bras, et descend à terre en s'élargissant autour d'elles, la bouche non moins funèbrement bandée de toile, — mais femmes pourtant, sous cet habit de mystère, arrêtées en groupes volumineux devant les échoppes où les tentent d'impalpables et froides batistes, d'aériennes mousselines granitées. Blancs

comme elles, demi-couchés sur de petits matelas de toile, les marchands, dans leurs blancs réduits, leur accordent à peine un paresseux coup d'œil. Ils savent les vaines curiosités féminines.

Et les galeries se succèdent, s'entrecroisent au fond du prodigieux terrier humain, où des rais de soleil passent obliquement, de loin en loin, par un interstice du plafond, faisant apparaître dans une fumée de poussière bleue de folles danses de mouches illuminées. Un poudroyant clair-obscur où les choses baignent gravement, sans que rien se limite à des contours. Là dedans, aussi loin que le regard puisse percer, toujours le blanchâtre remuement, en ligne sans largeur qui s'allonge et s'évanouit dans l'atmosphère épaisse, entre les alvéoles du commerce. Et le bourdonnement sourd, la rumeur de ruche, avec, dans certains bazars, le cri du vendeur d'eau (l'eau! la claire, la fraîche!), et le tintement rythmique de ses gobelets qu'il entrechoque. Ou bien, de temps en temps un *baalek!* brutalement poussé pour quelque vizir ou pacha qui ne va pas à pied, et dont le saïs annonce le passage. Alors, vite, il faut se ranger contre les échoppes, s'aplatir le plus possible, pour que la bête ne vous frôle pas trop rudement de l'épaule, surtout prendre garde à l'énorme et tranchant étrier de fer.

Mon saïs s'est retourné vers moi et m'appelle du regard. Mais je sais, j'ai deviné, je n'ai pas besoin de lire sur ses lèvres les syllabes qu'il prend soin de ne pas prononcer tout haut : *Mouley-Idriss!*

Nous y voici donc, au centre obscur et sacré du labyrinthe. A gauche, où d'un geste imperceptible il me fait signe de jeter les yeux, une poutre barre l'entrée de la ruelle *horm* qui est un bazar populeux comme les autres, mais où nous ne mettrions les pieds qu'au risque de notre vie. A l'autre bout, au fond de l'ombre, s'ouvre une surprenante clarté de grand jour. Et c'est le lieu de mystère. Un instant, sans m'arrêter ni tourner la tête, du coin de l'œil, je l'aperçois et le reconnais entre les monumentaux battants de sa porte de bronze : parvis intérieurs, pavillons à cent colonnettes, arceaux découpés en trèfle, — un décor comme celui de la cour des Lions autour d'une fontaine et d'un tombeau vert. Et soudain aperçues de la ruelle d'ombre, de la profondeur enfermée où bruit une vie confuse, cette grande et libre clarté blanche, les mystiques splendeurs qui semblent y flotter, c'est l'apparition d'un calme au-delà de Paradis....

Nous passons vite; des yeux jaloux, des yeux chargés de haine musulmane, repoussent le chrétien qui vient déjà d'en trop voir....

Mais à quelques pas de là, c'est l'enceinte obscure dans le demi-jour bleu, de l'énorme Qarouyine, l'autre sanctuaire archi-sacré de Fez, lui aussi, comme une araignée au centre de sa toile, enfermé dans le triste et si vieil enchevêtrement des souks. Toute la Qaiseriah s'y accroche, l'obstrue si bien que pour la découvrir, l'immense mosquée, il faut arriver à la rue, large de quelques pieds, qui vient

y coller ses échoppes, ou bien, au contraire, sortir tout à fait de Fez, et du haut d'une colline, chercher dans le champ gris de la ville son spacieux rectangle.

Ici, comme à Mouley-Idriss, nous ne pouvons rien voir qu'à la dérobée, mais cette fois nulle avenue *horm* ne nous tient à distance. Nous touchons la base même de la grande carapace, et de ruelle en ruelle, la quittant pour la retrouver plus loin, nous pouvons en faire à peu près tout le tour. Elle ressemble à celle qui subsiste à Cordoue, et que la conquête chrétienne a nettoyée d'une végétation proliférante de bazars semblable à celle-ci : un mur de forteresse, étayé de contreforts, enfermant un quadrilatère que j'imagine aussi vaste. De distance en distance s'ouvre largement une puissante ogive outrepassée, d'où sort, avec de la clarté qui se diffuse, le continu murmure des récitations psalmodiées et des prières. A chacun de ces porches, nous ralentissons notre marche, et chaque fois, entre les vantaux de bronze verdi par les siècles, et qui ont bien vingt-cinq ou trente pieds de haut, je retrouve sous un nouvel angle les religieux espaces de la grande mosquée d'Andalousie, ses cours d'orangers et ses fontaines, ses infinies perspectives d'arcades, la forêt de son hypostyle sous des centaines de cintres. C'est le même art grave, archaïque, proche de Byzance, le pilier court, l'arc en demi-cercle, répété monotonément, en séries de nefs parallèles, en travées perpendi-

culaires qui confondent le regard, et deviennent soudain, sans qu'on sache comment, un infini de diagonales. Et dans ces profondeurs, toujours l'ecclésiastique murmure, la sourde pulsation de la vie musulmane. Depuis le IXe ou le Xe siècle, elle n'a pas cessé de frémir dans ces claires allées où prièrent les maîtres de l'Espagne, ces *m'raboth* du Sahara que les Roumis appelèrent Almoravides. Par terre, sous les arcs innombrables et les lampes suspendues, des figures en longs vêtements sont prosternées, le front touchant les nattes. D'autres se relèvent sur les genoux et restent là, dans l'attitude simple et disciplinée de la prière, les mains relevées, les paumes ouvertes, et regardant droit devant eux, dans la direction d'un invisible *mihrab*, qui est aussi la direction du pôle musulman du monde.

Aujourd'hui cette Qarouyine, qui fut autrefois la sœur de Cordoue, reste le troisième sanctuaire de l'Islam, après celui de la Mecque et la radieuse mosquée d'Omar, à Jérusalem. Un peuple d'étudiants et de docteurs hante ses écoles, ceux qui s'en vont par groupes, au soleil baissant, lire les éternelles sourates dans les cimetières. Elle est encore, malgré tout, l'héritière des grandes universités arabes du moyen âge, le cœur spirituel de la vieille Ifrikya[1], où l'ardeur islamique s'entretient, pour de là rayonner par les tolbâ voyageurs jusqu'en Égypte, et par le Sahara jusqu'au Soudan.

1. Nom arabe de l'Afrique du Nord.

Les prières n'y cessent pas. La nuit, quand les autres mosquées sont endormies, Qarouyine veille, afin que le nom d'Allah ne reste pas sans louange. D'heure en heure, sous les étoiles, ses moueddins viennent clamer tour à tour l'invariable profession de foi des croyants. Bien avant l'aube, si je m'éveille, j'entends le chant impassible et lointain qui se tend et se prolonge, plus émouvant d'être seul dans ce silence nocturne du monde, et de faire planer sur un peuple d'Islam anéanti dans le sommeil, la parole religieuse qui, de siècle en siècle, a fait sa vie....

*
* *

Derrière Qarouyine, nous sortons des souks par des ruelles marchandes et populeuses, toujours, mais qui ne sont plus la Qaiseriah, avec ses plafonds, son atmosphère étouffée, ses graves négociants, rangés par files en des armoires et déchaussés, comme il convient en un lieu clos à des personnes de bonne société, les pieds blancs et purs comme leurs fines mousselines. Après les silencieux et presque ecclésiastiques bazars de ces bourgeois commerçants, voici ceux de la plèbe, pleins de confusion, ceux-là, de tumulte, de couleurs et d'ordures : ombre et rayons mêlés sous les vertes treilles et les pampres qui servent de velums, vrombissants essaims de mouches qui s'entrecroisent, cris des marchandages et disputes, tapage

de marteaux sur le fer et sur le cuivre, feux des forgerons dans leurs noirs ateliers, pourpre des étoffes étalées dans la rue des teinturiers, graillonnements de fritures, odeurs de beignets, têtes écorchées de moutons aux étals des bouchers, et par terre des flaques de sang, des épluchures, des oignons, du crottin; et puis, mêlés à la foule, des chiens jaunes qui n'appartiennent à personne, des enfants nus, des bourricots à tous les coins de rue, chargés de couffes et de légumes, patients, les yeux fermés avec des taons aux paupières. C'est le quartier sordide et grouillant où se presse une populace d'origine bédouine encore fidèle à ses noms et ses costumes de tribus, et qui, n'ayant pas subi depuis longtemps les anémiantes influences de Fez et les contraintes de la civilisation maure, garde encore un peu de rude sang primitif et rouge dans ses veines.

On marche sous l'entremêlement des auvents délabrés, dans la clameur arabe, à travers les douches intermittentes de soleil qui crible ou déchire la tenture d'une vigne. Quelquefois, dans un passage d'ombre, quand le dessous d'une maison couvre la ruelle et vient interrompre les marchés, une rumeur claire descend des vieilles poutres plafonnantes, quelque chose comme un pépiement innombrable et confus. C'est une école, suspendue comme une volière au-dessus des foules et des odeurs du bazar. Passé le couloir, on se retourne en levant la tête, et l'on aperçoit par quelque chat-

tière, dans une obscurité chaude, une confusion clamante d'enfants, tous assis sur le plancher et traversés d'un mouvement étrange, hochant ensemble, très vite, sans arrêt (la même danse maniaque, étourdissante, qui met en branle les échines des vieux Juifs à la synagogue du Mellah). Et rythmant cette agitation, la vocifération grêle et rapide, cent voix de fausset qui scandent à tue-tête et ressassent tout un matin la même sourate du Korân. Voilà comment, depuis les temps anciens, se forme chaque génération musulmane. Avec cette insistance mécanique s'enfonce en elle la sèche et précise, l'invariable empreinte qui la fait pareille à toutes les générations de l'Islam.

On entrevoit quelquefois le magister, un vieux taleb porte-besicles, en capuchon, accroupi plus haut que les enfants. Il tient une longue gaule, en manière de bâton d'orchestre et surtout de férule, dont il tape sur les têtes, à droite, à gauche, imprimant à fond et pour la vie dans les jeunes caboches bien rasées, les syllabes qui *sont* la religion.

*
* *

Ailleurs, toujours dans le quartier de misère grouillante, sur une place où des mules attendent, c'est une admirable vieille fontaine qui doit être contemporaine des mosquées de Fez Djdid. Une sorte de manteau de cheminée l'enveloppe, sous un toit déjeté de vieille tuile. Au fond, plaquée

sur le mur dans le cadre d'un arceau mauresque, rayonne une mosaïque d'*azulejos* dont le thème est le même qu'aux minarets mérinides : ocellations bleu paon, bleu turquoise (les plus passionnées couleurs), soleils irradiés et qui tournent les uns autour des autres, entremêlant leurs nimbes et leurs franges, sur un fond mystique d'étoiles. De ce panneau sans prix deux jets d'eau tombent dans une auge de faïence, en faisant le petit bruit vivant et frais, qui dure depuis des siècles en ce pauvre carrefour. Là des vendeurs d'eau s'occupent à remplir leurs outres en peaux de bête, des femmes viennent puiser, des aïeules surtout, dont la face se découvre dans l'effort qu'elles font pour soulever la cruche, si ridées, chancelantes et sans plainte, comme le vieil animal de peine qui tire et ne connaît plus sa misère.

A côté de l'une de ces fontaines, et dans la même place qui sert aux plus humbles marchés, s'ouvre un vieux fondak dont la porte peut compter parmi les chefs-d'œuvre de l'art musulman. C'est une arche dont le fer à cheval dentelé s'enveloppe d'abord d'une grande auréole de rayons, puis de rectangles inscrits l'un dans l'autre, les premiers décorés de l'entrelac superbe et serré — noir sur blanc — d'une inscription coranique, les autres enguirlandés, gaufrés d'une sinueuse confusion d'arabesques. Et puis, rang sur rang, des légions de niches en ogive, de plus en plus petites et dédoublées, à mesure qu'elles s'élèvent et commencent

à déborder avec le prodigieux auvent, peu à peu muées, dans ce dessous obscur et confus, en millier d'alvéoles, en fantastique rucher qui surplombe. Et tout cela qui fut multicolore, décoloré, enfumé, noirci, sauf quelques affleurements ou traces de rouge et d'azur tendre et vif, — tout cela comme certaines œuvres de l'art d'Extrême-Orient, d'une matière impossible à reconnaître, avec des aspects tièdes et graves de laque ou de sombre cire....

A Tolède et Grenade, au cœur des plus vieux quartiers, on montre à ceux qui viennent de bien loin les voir, des fontaines et des arches qui ressemblent à celles-ci, inertes vestiges au sein d'aujourd'hui si différent d'une vie dont le souvenir même s'est depuis bien longtemps effacé. Ici ces beaux restes ne sont pas inanimés. Ils s'associent et s'harmonisent à la vie qui les entoure et dont les modes sont toujours ceux de jadis. Ils n'ont pas cessé de servir. Ce porche sans prix du fondak des menuisiers est encore habité par des menuisiers. Ils y appuient leurs grossiers paquets de planches, et sans doute c'est depuis longtemps leur usage, car l'émail est très usé, justement à la hauteur de ces planches, et laisse voir par là son dessous terreux de brique. Des hommes aux bernouss cent fois rapiécés passent sous la belle porte mauresque. Alentour le cailloutis séculaire, des murs décrépits, le pied bossué d'une verte treille, des ânons qui somnolent, l'entrée misérable et noire d'une ruelle voûtée....

XIII

Dîner d'adieu chez un ami musulman dans le quartier des Andalous. C'est une affaire que de s'y rendre à la nuit close, par le réseau des rues quasi souterraines où, fréquemment, nos saïs s'égarent pendant le jour. Dans ce dédale de catacombes, plus impressionnant encore à cette heure, nous allons à la lueur des lanternes que portent nos hommes. Ils marchent en se baissant pour mieux éclairer, devant le pas des chevaux, le rude galet qui vient apparaître dans le mouvant cercle jaune. Il faut se rejeter en arrière, sur la croupe de sa bête, pour les effroyables descentes qui commencent tout d'un coup et dont on n'imagine pas le fond. On y dévale en bruyantes glissades. Et puis des ponts de pente raide, avec, çà et là, au milieu de l'affreux petit pavé (toujours dans le cercle bougeant de lumière jaune), de grandes dalles circulaires dont nous ignorons la raison d'être, et sur quoi le sabot du cheval ne trouve pas de prise. De minute en minute, un garde qui marche en avant

jette un cri, et nous savons qu'il faut nous baisser tout de suite pour un plafond de poutres transversales. Et nous nous enfonçons de plus en plus dans le double mystère de la nuit et de la ville, tantôt dans la ténèbre enfermée d'un tunnel, tantôt dans la profondeur d'une tranchée, sous un zigzag mince et scintillant de ciel nocturne. Et nous allons si longtemps, avec tant de détours, que nous avons perdu toute notion du sud et du nord, que nous n'imaginons plus de quel côté de Fez nous pouvons bien nous trouver. Alors un naïf souvenir de collège me revient. C'est ainsi qu'au xv[e] siècle, le duc d'Orléans allait à cheval, par les ruelles de Paris, dîner en ville, entouré de ses gens d'armes et de ses porte-lanternes. Mais dans la nuit propice au guet-apens, les rues de Paris n'étaient pas si mortes; des fenêtres s'ouvraient, et des yeux curieux le regardaient passer....

Nous traversons d'immenses portes de quartier qui, par ordre spécial, resteront ouvertes jusqu'à dix heures et demie pour notre retour.

Parfois, très rarement, une forme humaine, immobile contre un mur, et vaguement éclairée d'une lumière à ses pieds. Parfois une trouée large et chaude de lumière, le portique ouvert d'une mosquée, des formes en postures de prière, accroupies sous des lampes et des arceaux. Brusquement (il y doit y avoir plus d'une demi-heure que nous marchons), coupant la solitude, un coin de souk où l'on trafique encore, — bien étrange au sortir

des ruelles tombales. On n'imaginait pas, dans la nuit chaude, entre des lumignons d'échoppes, ce va-et-vient attardé de draperies pâles.

En même temps un fracas d'eaux puissantes nous apprend à peu près où nous sommes : sans doute dans le pauvre bazar qui touche à la mosquée des Andalous, près de l'oued Fez qui, par là, vient courir à ciel ouvert entre des murs, et puis s'engouffre à grand bruit sous un moulin. Nous devons approcher. En effet, une nouvelle plongée dans du noir et du silence, et voici des lumières éclairant le profond dessous d'un porche. Alentour, des soldats, des serviteurs, qui portent des falots. Aussitôt j'entends la voix de notre hôte qui nous accueille : « Le salut sur vous! Soyez les remerciés. Soyez les bienvenus!... »

*
* *

Et si habitué déjà que je sois à passer sans transition d'un cul-de-sac qui ne semble habité que par les rats, aux magnificences cachées d'une grande cour mauresque, cette fois c'est plus que le contraste ordinaire. La ruelle casse-cou, plus sinistre dans la nuit, et, tout d'un coup, l'illumination d'une nappe de marbre entre des murs de faïence et de mosaïque. Sur les dalles, de longs cierges brûlent en des candélabres symétriquement disposés. Il y en a d'autres, là-haut, trois par trois, dans chacun des petits arcs byzantins qui font le tour du profond

cloître à la hauteur du premier étage. Et toutes ces flammes qui tremblent (sous un carré de ciel noir où scintille Orion) font chanter avec plus de mystère et de chaude splendeur que pendant le jour la symphonie diaprée des quatre murs ; reflets d'or, filigrane des inscriptions arabes, étoiles des carreaux d'émail, toute une radieuse joaillerie d'arabesques.

Par terre, entre les flambeaux dont se consume la cire, un mol encens fume en flots de vapeur dans un réchaud de cuivre. Encore une fois revient cette grave impression religieuse qui finit par faire ici le ton habituel de la sensibilité. Nous la retrouvons dans une riche maison parée pour une fête, comme nous l'avons sentie, avec ses modes différents, dans les profondes rues abandonnées, dans le demi-jour voûté des bazars où se presse en longues files un peuple blanc-drapé. Impression tantôt d'église, tantôt de crypte, ou bien de monastère — ici très nettement de mosquée à cause de la sensualité musulmane du lieu. Délices des narines qui respirent la fondante douceur de l'aloès et du benjoin fumants, des yeux qu'enchantent les infinies broderies des fleurs incrustées aux parois de faïence, des yeux encore et des oreilles que réjouit la fraîcheur vivante et bruissante des eaux. Car un grand jet fuse de la vasque centrale et se suspend, s'évase comme une fleur liquide, comme un lis de cristal pur et qui tremble sur sa tige. Et puis, jaillissant à la fois, par sept bouches de cuivre, d'un admirable

panneau de mosaïque, sept fontaines, dans un angle du mur, tombent ensemble dans une belle auge polychrome. O la volupté, dans la nuit chaude, de leur symphonie froide, perpétuelle et volubile! Comme cette présence s'ajoute à celle des parfums pour envelopper, engourdir, endormir!

En face de l'entrée, au milieu de l'arcade, un grand portique est tendu de drap rouge, et là-dessus tombe un rideau de blanche dentelle, — exactement l'écarlate et la guipure qui servent aux robes d'enfants de chœur, et dont on recouvre aussi, en certains jours de fête où brûlent beaucoup de cierges, le péristyle d'une chapelle catholique.

Et cette tenture soulevée, nous sommes dans la salle du repas, qui est bien une longue chapelle où nous retrouvons, plus chauds et plus étouffés, les religieux effluves qui flottent sur le parvis du patio. Une chambre étroite où tout est blanc, avec une rangée de candélabres sur le tapis, devant le très long divan; et là, comme dans la cour, mais recluse et plus engourdissante, la fumée d'encens qui sort en tourbillons du brûle-parfums. Instinctivement on baisse la voix dans ce lieu où d'ailleurs s'assourdissent les bruits. Aux deux bouts de la salle, par terre, un immense plateau de cuivre attend les convives qui vont dîner en deux groupes distincts.

Plusieurs sont déjà là, des hommes d'âge et d'importance, grimpés sur le bas divan et les jambes repliées, personnages en haik, — le plus volumineusement drapé des vêtements maures,

celui qui s'enroule et retombe d'un grand flot par-dessus l'épaule, à la façon d'une toge. Dans l'intimité d'une chambre close, aux lumières, plus étranges sont les blanches draperies flottantes, dont la raison d'être se comprend le jour, au dehors, dans le feu des ardeurs solaires. Ils sont bizarrement perchés sur les coussins, quelques-uns demi-couchés. Ils paraissent énormes, d'énormes et surprenants paquets de laine écroulée là, neigeuse, légère, éclatante à la lumière immédiate des flambeaux, et d'où sortent des faces d'une pâleur mate, des mollets nus, des pieds gras qu'ils tiennent nonchalamment dans leurs mains. On nous présente : graves et discrets murmures d'accueil qui font penser à ceux des oraisons.

D'autres, cependant, font leur entrée, en file silencieuse, mystérieux dans leurs vêtements pareils, la main sur le cœur, et courbés en deux pour passer le seuil de ce lieu de blancheur et de lumière. Ils ont laissé leurs babouches à la porte; ils approchent en glissant, saluent encore une fois l'hôte, la société, se baisent en souriant le bout des doigts. A peine si l'on entend leurs *Salaam aleikoum*, bourdonnés à voix si basse. Et chacun, à son tour, va baigner ses mains, sa figure, dans la fumée montante de l'encens, et même, pour se saturer à fond. par en dessous, se place, jambes écartées, au-dessus du réchaud, l'enveloppe de ses mousselines, et se baisse par petits plongeons, avec des mines et des gloussements de satisfaction.

Entrent les serviteurs, qui portent des aiguières et de radieux bassins de cuivre. C'est le signal : ceux qui vont dîner à l'autre bout de la salle se séparent avec cérémonie de l'autre moitié des invités, et conduits par l'hôte nous allons nous asseoir devant l'un des beaux plateaux qui brillent sur le tapis. Un valet aux voiles lâches, aux jambes nues (chaudement éclairé d'en bas par les flambeaux prochains), se penche par-dessus nos têtes pour nous présenter l'aiguière. L'un après l'autre, nous tendons les paumes sur le bassin, et les joignons sous le pur filet d'eau froide.

Alors commence le défilé des plats, si nombreux, si copieux — c'est l'orgueil de l'hôte — que chacun semble intact lorsqu'on le renvoie : potages au jus de citron, feuilles de vigne farcies, fricassées de pigeons, artichauts sauvages, boulettes de mouton au sucre, couscoussou de mouton dont la semoule est arrosée de fleur d'oranger, puis, triomphal, le rôti barbare d'un mouton tout entier. Nous buvons l'eau d'une cruche qui passe à la ronde. Les mains plongent dans les sauces; prestement, sur la nappe que l'on change à chaque service, les doigts déchirent les viandes; et leur forte odeur se mêle à celle du mol encens, dans cette chambre étroite, d'un blanc mystique, où des rangs de flammes d'or brûlent comme pour une cérémonie d'église...

Cette soirée pourtant ne fut pas tout à fait réus-

sie. L'hôte avait engagé une *cheikha*, la plus illustre chanteuse de Fez, que nous devions entendre après le dîner. Les plateaux enlevés et les convives remontés sur les coussins, on l'attendit longtemps. On finit par envoyer chez elle, et l'on apprit qu'elle était en prison depuis le matin. C'est une mésaventure, dit-on, qui lui arrive souvent. Elle gagne beaucoup d'argent, et l'autorité, à bout de ressources, ne dédaigne pas de faire chanter cette chanteuse. Aussitôt sa bourse vidée entre les mains du *mohtasib*, elle sera libre, et l'on attendra pour l'arrêter de nouveau qu'elle ait encore une fois rempli son escarcelle.

Ces choses m'étaient contées (à voix basse toujours) par mon voisin sur le divan, un Algérien, celui-là, de type bien plus énergique et délicat que les Maures, dont la barbe bouclée sortait, noire, longue, droite, assyrienne, de ses fières draperies. Avec un sarcasme dans la voix, il parlait du Maghzen, du peuple fahsi, de la paresse fahsie, justifiant l'Islam, et me citant la sourate du Korân qui donne le commandement du travail. Il chuchotait certains détails sur lesquels il convient de jeter un voile. A l'entendre, cette *cheikha* serait célèbre à plus d'un titre. Dans l'intimité des soirées strictement mauresques, elle donnerait, avec son frère et l'ami de son frère, des représentations qui ne sont pas seulement artistiques (toujours à la lueur des cierges, sous des arcades, en des lieux étouffés d'encens qui font penser à la prière)...

XIV

2 mai. — Autre soirée, chez Si-Abderrahman-ben-Sliman. Cette fois, comme la mission française était invitée, nous étions assis sur des chaises, et nous mangions avec des couteaux et des fourchettes, prêtés par la légation. Chaque Européen s'encadrait entre deux figures enveloppées de longues mousselines, et l'on avait un peu l'illusion d'un grand dîner d'Europe : alternance d'habits noirs et de neigeuses, nuageuses, fantastiques toilettes féminines.

La salle était très grande, celle des réceptions, que l'on appelle à Damas *salaamlik*, et qui règne sur tout un côté du quadrilatère intérieur. Les battants de bois de la porte monumentale écartés, par delà les arceaux du péristyle, on apercevait la belle cour, absolument blanche, dont un parfait jet d'eau marquait le centre. Nulle mosaïque aux murs : la seule et pure couleur de l'albâtre. La colonnade la plus élégante de Fez, — des piliers légers extraordinairement dont les quatre arêtes

s'évidaient vers le pied, et par en haut, à la naissance de l'arc, se creusaient de quelques cellules polygonales, suggérant sous un entablement de cèdre un commencement de nid d'abeille, tout cela de matière primitive et noble, d'une hautaine simplicité, comme la personne et le vêtement d'un Maure de grande famille.

Sur les dalles, quelques groupes erraient dans ce beau décor nocturne. Admirable proportion de la figure humaine ainsi drapée et des purs piliers, des portiques spacieux, des longues parallèles des perrons. Elle est petite au milieu de ces architectures, mais pas trop, et reste d'une admirable dignité. Autour d'elle, tout est calme, eurythmique, abstrait, souverainement ordonné par la volonté humaine.

A l'autre bout du cloître, derrière l'arcade et le promenoir, on distinguait des chambres de marbre, ouvertes et brillamment illuminées, et là, par terre, entre les étoiles des cierges et des lampes, de blanches assemblées qui semblaient de moines agenouillés et méditant dans une chapelle ardente, en réalité des dîneurs de seconde catégorie, des clients de cette riche maison, conviés à venir manger nos reliefs.

Énormes étaient les plats que les valets portaient à bout de bras autour de la table, monceaux de viandes en ragoûts, agneaux rôtis que l'on servait, affreusement agenouillés en des vaisselles de cuivre. La largesse du festin était digne d'un grand

personnage arabe. Lui, simple, lilial, à la bouche mince, cruelle, au geste rare, ondulant et mesuré de chat, nous caressait tour à tour de son magnétique regard, sans tourner la tête, d'une brûlante prunelle oblique qui allait et venait dans ses yeux mulâtres.

Personne ne mangeait plus et les plats défilaient toujours. Nous écoutions de longues, monotones et fascinantes *andalouses*, la musique nationale des Maures, celle que leurs ancêtres apportèrent des royaumes de Séville, de Cordoue et de Grenade, et dont la tradition n'est conservée dans toute sa pureté qu'à Fez, par les musiciens de la cour. Ils étaient neuf, assis sur leurs jambes en croix, dans l'intervalle de l'immense porte ouverte, au bord de la cour et de la nuit, de la nuit où le jet d'eau paraissait vague, la silhouette d'un oranger mystérieuse, entre les flambeaux sur les marbres et les astres vivants dans le haut carré du ciel.

Ils jouaient depuis le commencement de la fête, et maintenant la musique avait fait son œuvre. On les sentait absorbés, pris, grisés, ne faisant plus qu'un seul être collectif, traversés tous ensemble par une seule âme, qui de ses élans soulevait à la fois les bras, les mains, les doigts, sur les timbales, les violons, les luths, les guitares, et puis les détendait de ses langueurs. Ils jouaient et chantaient, la face tendue par la passion, se balançant comme en rêve, et toutes les voix s'exaltaient, et tous les yeux se fermaient dans la même extase.

Celui qui menait le rythme, un batteur de timbale, renversait parfois la tête, comme pâmé dans la volupté de la cadence. Un autre, qui tenait son violon debout sur son haik répandu, s'en détachait tout entier dans les instants où la musique se fait muette, mais se continue dans un vivant silence. Frémissant alors, n'étant plus rien que le temps qui battait en lui, il levait les paupières, et chaque fois ses yeux noyés, languides, extatiques se fixaient sur les nôtres qu'il sentait fascinés. Et d'un seul grand mouvement, rejeté vers son violon, il le parcourait d'une longue, amoureuse caresse de l'archet, et du même mouvement s'en détournait encore, suspendu tout entier dans une nouvelle pause tremblante.

Ils chantaient leurs *andaloucias* qui parlent des eaux, des jardins fleuris, de la tristesse et du bonheur des amants. Riches, nombreuses, mais insaisissables polyphonies où les phrases naissent, se mêlent, et puis se séparent et s'évanouissent comme des vibrations qui meurent, comme d'immatérielles harmoniques à la fin d'un accord, passant tout d'un coup d'une voix dans une autre, ou bien dans les cordes, sans qu'on sache comment, sans qu'on puisse rien suivre. Chants passionnés, religieux et virils, à sonorité pleine et bourdonnante de bronze, sans les arabesques, les imperceptibles chromatismes, les frissonnements et nasillements ordinaires de la musique orientale, mais imprécis de substance et de contours, finissant un peu comme

le vrai plain-chant bénédictin, en flottantes résonances de cloches. Et les thèmes se suivaient avec leurs variations, parfois presque européens, quelques-uns, où passait la danse andalouse, ne finissant que pour reprendre, en s'accélérant d'une vitesse démoniaque et précise de cadence, et soudain coupés nets, en plein élan, comme un galop de chevaux qu'on arrête d'une saccade. Ils dirent la belle cantilène, d'un rythme si tendre et si vif, qui reste le chant le plus aimé du Maghreb, et qui s'appelle *la Perte de Grenade* : « Où sont nos belles nuits de Grenade, ville délicieuse? O Dieu! c'est là que les femmes m'ont appris l'amour. O demeures d'Andalousie que nous avons quittées, jamais je ne vous oublierai!... »

Mon voisin de gauche était un petit Tounsi[1], de physionomie méfiante, fermée ou endormie, aux traits tombants, aux yeux demi-morts d'Oriental fatigué. Mais il subissait les enchantements de la symphonie, et peu à peu cette morne figure s'éclairait de béatitude. A peine, au commencement de la fête, pouvais-je en tirer quelques monosyllabes; à présent, sentant bien que j'écoutais comme lui et que nous étions ensemble dans l'émotion de la musique, il se livrait, révélait son frémissement d'enthousiasme. Il parlait d'une voix de confidence, avec ferveur : « C'est la plus belle des musiques! — si belle qu'on n'en cherche plus d'autre.... On ne

1. Homme de Tunis.

pourrait pas faire si bien.... Mais les paroles! les métaphores! c'est là qu'est la plus admirable beauté. Quels maîtres, ces poètes andalous de la langue littéraire! Il faut avoir étudié longtemps pour sonder cela, pénétrer les sens multiples, bien deviner ce qui n'est pas dit. Écoute : maintenant ils chantent que la bien-aimée est un échanson (on en parle au masculin, on dit *il* parce que c'est plus beau). Dans l'orgie, à la cour de l'émir, cet échanson présente un cratère de vin. Le poème donne le nom de ce vin. Eh bien! pour celui qui *sait*, ce nom veut dire aussi la salive de la bien-aimée. Quelle profondeur! Et voici un autre mot qui désigne à la fois le vin qui est rouge, la lèvre de la bien-aimée qui est rouge, sa pommette qui est rouge!!.... »

Il se tut, avec le geste de l'impuissance à dire ce que l'on éprouve, mais son œil, tout à l'heure flétri, vivait, me parlait de plus en plus. La musique aussi s'exaltait, coupée de pauses émouvantes et subites. Une phrase monta tout d'un coup, modulée par une seule voix qui se détachait des autres, un cri pathétique, si longuement tremblé, maintenu d'un tel effort que la gorge du chanteur se renversa pour se tendre, montrant le battement convulsif de la glotte, et que sa figure se contracta douloureusement dans un spasme.

A ce moment, penché sur moi, mais les yeux rivés sur l'homme, le petit Tounsi me chuchota très bas, d'un accent presque solennel : « Le bien-aimé

vient de rencontrer la bien-aimée dans un jardin, et la musique dit : *O cœur, ô cœur, réjouis-toi du rapprochement!* »

Longtemps encore, quand le festin fut terminé, se suivirent ces belles *andalouses*. Les convives s'étaient dispersés dans la cour de marbre, personnages blancs comme ce marbre, que l'enveloppement des laines flottantes amplifiait, épaississait étrangement, groupes hiératiques aux poses de style, arrêtés çà et là, et qui s'ordonnaient bien avec les arceaux du cloître mauresque. L'hôte, le vizir qui donnait la fête, allait de l'un à l'autre, digne, affable et beau. Souriant, il vint reprendre la conversation que nous avions eue quelques jours auparavant sur les astres. Ensemble nous levâmes la tête vers les constellations qui flambaient au ciel rectangulaire.

Dans les chambres ouvertes aux quatre côtés du cloître, le peuple des clients composait toujours, dans la lumière multipliée des cierges, de graves et blanches assemblées....

Sauf nous-mêmes, les tristes habits noirs, c'était une scène de la vieille Espagne arabe, à la cour de quelqu'un de ces émirs andalous pour qui furent composées ces mêmes *andalouses*, ces mêmes psalmodies d'amour qui ne cessaient que pour reprendre.

Entre chacune de ces musiques, l'intervalle n'était pas fait de silence. Alors montait la voix du beau jet d'eau qui sanglotait dans la nuit chaude....

XV

7 mai. — Nous partons demain; le convoi se prépare. A peine, aujourd'hui, pouvait-on se faufiler dans notre rue des Souris, encombrée de cantines, couffes, tentes roulées, mules et muletiers qui viennent prendre les charges, animaux et gens du Maghzen, cette fois, — et cela se voit à la mine des uns et des autres, à la maigreur des premiers, aux allures vagues et paresseuses des seconds. Le contraste est grand avec les bêtes et les hommes que nous avions loués à Tanger.

Oui, demain matin, encore une fois, à cheval derrière des cavaliers, nous enfilerons les pâles couloirs d'argile et de plâtre entre les jardins, pour gagner le souk plein d'ombre et de foule, des selliers et des forgerons à la limite de Fez Djdid et de Fez Bâli. Nous sortirons par Bâb-Marouk, la « porte du Brûlé », et nous commencerons tout de suite à gravir une sente que je connais bien, à monter entre les ruines, les tombes, les aloès, puis sous les oliviers, puis au creux d'un ravin, en

tournant la tête pour voir, jusqu'au repli de montagne qui fera disparaître Fez à jamais pour nous, les vieux remparts dorés, le champ pâle et confus des terrasses, les tendres minarets ocellés de turquoise, toute la vieille ville religieuse et farouche où nous avons vécu si loin de notre temps, et qui se survit dans la solitude.

En attendant nous faisons nos visites d'adieu à tous ceux qui nous ont reçu. Même, nous sommes allés présenter nos hommages au Sultan. C'est lui qui, tout d'un coup, nous a fait appeler, sans nous laisser le temps de nous préparer à l'émotion d'une telle entrevue. A peine le personnage musulman, expert au cérémonial du palais, qui veut bien nous servir d'introducteur, eut-il le temps de vêtir certain caftan mauve de gala, sa djellaba la plus fine, d'emporter à la main pour les chausser au moment de paraître devant sa Majesté, de fastueuses pantoufles de velours, et nous sommes partis sur nos bêtes par un dévorant soleil de onze heures. A mi-route du palais, entre Bâb-el-Hadid et Bâb-Sidi-Bou-Nafa, au détour du sentier qui longe un ruisseau de prairie, nous allions croiser un petit vieillard monté sur sa mule, quand il nous a fait signe de nous arrêter. C'était notre ami Si Mohammed-Guebbas, vizir de la Guerre, tellement perdu dans ses voiles que nous n'avions vu que la pointe de sa barbe d'argent. Il venait de conférer avec le Souverain et rentrait chez lui en très simple équipage. Aussi simplement, il nous arrêtait pour nous poser

des questions directes sur le brûlant sujet du jour : « Le Bachadour allemand s'apprêtait à monter à Fez. Que pensait-on chez les Français? Savaient-ils l'objet de sa mission? Combien de temps resterait-il? » Notre ignorance eut recours aux paroles de sagesse religieuse dont se servent en général les Maures pour nous répondre. En politique ainsi qu'en toutes choses, Allah est le plus savant.

De cette visite au Sultan, une chose surtout restera dans mon souvenir : l'immensité de l'enceinte où nous fûmes reçus, la petitesse et la solitude de la figure qui nous attendait sans bouger dans un angle en retrait de la muraille. Un chambellan nous conduisit jusqu'au tournant de ce mur et s'éclipsa. *Il* était là, qui nous attendait et souriait avec une très princière bienveillance, assis à l'européenne sur une chaise de bois, au seuil d'une petite porte, sans doute celle de ses jardins secrets, et qu'il n'avait eu qu'à pousser pour venir dans cette cour vide nous donner audience.

Autour de nous régnaient les créneaux, sur des centaines et des centaines de mètres, jalonnés par les tours de défense dont la succession mesurait ces espaces. Nous étions dans la première enceinte, entre le mur sombre et rigoureusement fermé que, si souvent, nous avions longé en chevauchant de Bâb-Segma vers la prairie, et celui, tout pareil avec ses bastions pareils, que l'on voit se lever par derrière, en se demandant pourquoi ce redoublement des inflexibles et monotones clôtures, et

20

quels mystères se cachent dans le silence qui règne toujours là. Ces mystères se découvraient à nous. Rien d'autre qu'un morceau de steppe emprisonné, de l'herbe sauvage entre des murs couleurs d'automne, et ce matin-là, comme sans doute chaque matin d'audience, le souverain personnage encapuchonné de la plus réglementaire des djellabas, le jeune homme sans compagnon ni serviteur, qui, de son beau sourire, d'un geste grave et gracieux de la main, nous accueillait, à mesure que nous approchions avec des révérences et des pas comptés et réglés par notre introducteur. Quelle entente du prestige dans une telle simplicité! C'est le grand procédé arabe, tout de spiritualité, combien plus haut de manière, de style et de sentiment, combien plus aristocratiquement raffiné que les matérielles splendeurs où s'affirmait la majesté d'un Roi-Soleil!

Il me questionna sur les grandes inventions mécaniques de l'Europe, et je ne sais plus quelle forme arabe il donna au mot électricité. Sous la tranquillité courtoise d'une parole sans geste, sa curiosité se décelait ardente. Surement il savait bien le secret de la force des Roumis, quels invincibles génies sont depuis un siècle à leur service, et menaçent de plus en plus l'Islam. De ces puissances il était clair qu'il subissait profondément l'attrait, en même temps qu'il y sentait l'ennemi de tout ce qu'il doit défendre.

Pendant que cela m'était permis, je regardais ce

jeune homme aux femmes nombreuses, ce reclus derrière des créneaux, ce pape militaire, détenteur de pouvoirs surnaturels, dernier venu d'une longue suite de chefs, en qui s'incarne encore une fois, avant de s'évanouir tout à fait, le principe épuisé d'une trop ancienne société. Il me parut étrange, issu, comme tout enfant de harem, on ne sait de quels confus mélanges de sang, mais l'élément noir se montrait avec évidence. Sous la vaste draperie à capuchon qui, de la tête aux pieds, l'enveloppait et ne laissait voir que son masque, on devinait sa corpulence, une puissante physiologie. Des traits épais et pesants, où reposait la force calme de la jeunesse, une prunelle de vivant velours, intelligente, pleine de caresses, et parfois, si la conversation l'intéressait, traversée d'un lustre subit et beau, comme il en passe en du velours. A la noirceur si chaude et riche de ce regard s'harmonisait celle d'une longue mèche de cheveux qui lui pendait sur le visage, signe de la dynastie chérifienne, originaire du désertique Tafilelt.

Une de ces paroles fut belle et digne du chef qui s'intitule « prince des Croyants », — mais peut-être n'était-ce encore, chez celui qui scandalisa le rigorisme fahsi, qu'une phrase stéréotypée de bienséance musulmane. A sa dernière question : « Qu'y-a-t-il à Fez de plus frappant pour un Européen? » nous avions répondu, en transposant un peu nos impressions: la dignité sans pareille des habitants, le sérieux impassible et discipliné des

visages, tant de fierté taciturne et qui impose. Il approuva fort de la tête. Mon compagnon me traduisit la réplique : « Sidna (notre seigneur) dit : « Cela est ainsi, il le sait ; la raison, c'est qu'en nul pays du Korân, la religion n'est souveraine des hommes comme à Fez ».

XVI

Ce dernier soir nous revenions du plateau de Bâb-F'touh où nous étions allés porter nos adieux aux plus anciens cimetières, aux vestiges des premiers siècles de Fez, à la petite mosquée bleue, d'une douceur si religieuse dans ce paysage calciné de roches et de sépulcres, d'où la ville dans ses bas-fonds parait un blanchissant ossuaire.

Je suivais mon vieux mokhazni sur la zone de poussière fauve qui longe au dehors le mur desséché des sultans almohades et la sucessions de leurs bastides fendues en deux. A gauche, les oliviers montaient, gris bleu, en fleur — pâle écume d'argent — leurs pieds noueux sortant d'un sol que l'on eût imaginé stérile, tellement il était sec, sans herbe, couvert çà et là de traînes de silex. Un bien pâle et tranquille jardin de cimetière, car on y reconnaissait aussi (dans l'ombre égale entre les arbres) de longues dalles grises, le petit remous mille fois répété des tertres anonymes, et quelques restes de saintes koubbas à coupoles. De grandes pierres

éboulées gisaient au pied de ces pentes avec de sombres débris de tombeaux.

Sur l'un de ces blocs, deux pâtres étaient montés. Ils semblaient contempler le vieux rempart auguste, et par-dessus le ravin où sa ligne crénelée tombe pour remonter d'un angle brusque, un morceau de la ville confuse. Leur troupeau de chèvres se serrait à leurs pieds.

Couchés sur la pierre, dans leurs manteaux couleur de peau de bête, qui ressemblent à ceux de tous les bergers, ils ne se détournèrent pas pour nous de leur contemplation. Mais quand nous fûmes passés, l'un d'eux rompit le silence et se mit à chanter, largement, avec ce beau timbre grave et sonore dont s'ennoblit ici la psalmodie orientale, — à chanter à la ville, à la mélancolie des ruines, du ciel, à chanter au soir qui tombait ; une lente, fervente et chromatique mélopée où la voix prolongée en interminables tenues, module avec la grave passion d'un violoncelle, traîne ses notes, les savoure, et tout d'un coup s'en détache pour les écouter finir de vibrer, — une voix de soupir, qui sortait du profond de l'homme, de son cœur gonflé de sentiment et de musique.

Je m'étais arrêté pour l'entendre. Cette improvisation d'un berger couché sur une pierre, devant des choses de tristesse et de beauté, c'était l'essence de l'art qui se laissait saisir, la musique à sa source élémentaire, se produisant dans sa spontanéité, un élancement de l'âme humaine au milieu

de la nature, à l'occasion d'un soir et d'un paysage.

Et je songeais que dans notre Europe, si dévotement convaincue de sa culture et de son « progrès », sans doute par un effet de cette culture et de ce progrès, de tels jaillissement ne sont le propre aujourd'hui que de certains êtres singuliers (et qui les tarissent bien vite, aussitôt qu'ils en ont pris conscience, en voulant se les commander), que la vie, chez presque tous, y reste au-dessous de ces états suprêmes, les seuls pourtant où elle prenne toute sa valeur et réalise sa destinée, en sorte que presque tous sont mécontents et souffrent obscurément d'une incomplète destinée. C'est fini, notre paysan ne chante plus. C'est le prix qu'il a payé pour lire le *Petit Journal*. Le soir, dans nos campagnes, n'éveille plus au cœur de l'homme une suite émouvante et simple de sons.

Un peu plus loin, la même leçon m'était encore une fois présentée. Nous venions d'atteindre par une pente abrupte le domaine des eaux et des clairs feuillages. Nous suivions la fraîchissante rivière qui laisse voir chacun de ses cailloux. Alentour les roseaux, où des volubilis blancs traînent en guirlandes, les fourrés de grenadiers, leurs brûlantes étoiles rouges, le bouillonnement neigeux dans les prés, des cascatelles, l'odeur fraîche et vespérale des taillis où les pinsons cachés et réunis gazouillent vaguement dans un demi-rêve, presque endormis déjà. En tournant sur le pauvre pont en dos d'âne, nous revîmes, par-dessus le parapet et le premier

plan de grève et d'eau ruisselante, tout le chemin que nous avions parcouru pour descendre. C'était la sauvage route arabe, la sente multiple et vague qui coupe en deux la colline pour s'en aller tourner sur le ciel entre deux pentes d'oliviers, et tout au loin, se haussant dans cet intervalle, juste un très petit morceau de sombre rempart crénelé. Un paysage achevé, plein de sens, d'une grandeur et d'une simplicité inexprimables, n'ayant pour centre et pour thème, au bout d'un sentier séculaire, entre des arbres d'argent, qu'une ruine à peine suggérée.

Or, sur le parapet de ce pont, et tout près, sur les talus de roseaux, il y avait bien vingt flaneurs qui rêvaient assis ou demi étendus, non pas des bergers demi-bédouins, mais de vrais Fahsis, cette fois, aux visages de linge comme leurs draperies. Ils rêvaient et regardaient, et ne faisaient rien d'autre. Pas un ne fumait seulement. Ils étaient venus là, tenant leurs fleurs dans leurs mains, ou bien la cage d'osier de leur petit oiseau chanteur, et parmi tant de fraîches et délicieuses choses, c'était le seul point qui présentât aux yeux exigeants d'un artiste un tableau de juste, parfaite et significative ordonnance.

Voilà ce qui leur reste et que nous pouvons leur envier. Attentivement pendant quelques semaines nous avons regardé le peuple mystérieux de Fez, et nous nous sommes hasardés à le juger. Il nous est apparu déjà mort à demi, plus délabré que sa vieille ville, que ses remparts et sa campagne de cime-

tières. Mais dans cette ville dont la pâle et muette surface, le dedans noir et moisi font songer à la pierre et au-dessous d'un tombeau, au pied de ces remparts dont les brèches sont envahies par les aloès, les figuiers et les miraculeux iris, dans ces campagnes où les bouquets çà et là posés par le printemps sont comme des fleurs sur une vaste sépulture, dans ces choses que l'homme abandonne aux puissances sans hâte du Temps, sans faire un effort pour ordonner et réparer, dans tout ce grand domaine de l'abandon, nous n'avons jamais trouvé que beauté souveraine, et qui passe en pathétique tout ce qu'ont inventé nos arts les plus orgueilleux pour parer nos villes d'Europe. C'est que, justement, dans cette beauté la volonté de l'homme n'est pour rien. C'est que Fez elle-même, et dans sa campagne, tous les restes et monuments de son passé, appartiennent à la nature et portent la marque de ses lois, de ses rythmes, de ses longs rythmes agissant sur la créature de durée millénaire qu'est la cité d'un peuple. Et, pareillement, dans l'âme obscure et résignée de l'humanité qui s'éteint peu à peu dans ce paysage et l'a depuis si longtemps modelé de sa trace, si le sens divin de la beauté subsiste, c'est qu'elle aussi, dans sa profondeur instinctive est encore simplement de la nature. Le lien qui l'unissait à la vie des choses n'a pas été coupé par la raison consciente qui pose à part les individus et fait que chacun s'apparaît à soi-même comme une fin. A ce vieil Islam nous venons

reprocher d'ignorer la dignité du travail, les joies et les devoirs de la vie personnelle, ses éclats originaux, ses entreprises, les ardeurs et rayons de l'esprit. Nous pensons à notre idéal atteint par quelques âmes supérieures; nous oublions ce qu'est la réalité pour nos multitudes : une vie que rien n'illumine, un labeur pareil à celui des machines qu'elles ont à servir, l'esclavage et des révoltes d'esclaves. Nous oublions chez ceux que l'on appelle fortunés l'incurable ennui, ou bien la vulgarité des soucis et des bruyants plaisirs, leur agitation, leur fièvre, la mobilité anxieuse ou grimaçante des visages, les types sans grandeur, parce que nulle foi, nulle idée impérieuse et simple, nulle tradition autoritaire et constante, nulle rigoureuse discipline ne les marque plus de caractère. A nos reproches le mélancolique Islam ne répond que par son silence, en nous montrant sa face de vieillard, son invariable face dont la majesté superbe et misérable nous étonne, et puis ses yeux éteints se détournent vers des visions que nous ne savons plus voir.

Je songe que dans dix jours je serai à Gibraltar. C'est une distance qui ne se chiffre pas en lieues. L'énorme et sombre rocher, les canons qui le hérissent, les monstrueux cuirassés, les haletants paquebots arrêtés pour quelques heures, les feux électriques, la fumée des machines et les fracas de l'acier dans l'arsenal, les ouvriers noirs de charbon, les orgueilleux soldats rouges, et puis les

music halls, les *bars*, les journaux qu'emplissent les télégrammes des deux hémisphères : quel raccourci de toute l'humanité hors nature de l'Europe! Quel retour au démoniaque rêve que nous nous sommes fait, et qui nous hallucine, nous tient, nous met frénétiquement en mouvement, — le rêve d'une civilisation, bien différent, mais, en cela, de même ordre que celui d'où procèdent les immobilités et les silences de l'Islam!

Alors, et souvent plus tard dans le tumulte de nos villes, le souvenir me reviendra du pâtre couché sur une pierre, qui chantait à cause de la beauté des ruines et du soir.

769-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-06.

769-06. — Coulommiers. Imp. P. Brodard. — 10-06-1585.

